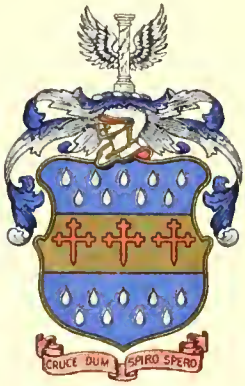
LE PREMIER VOYAGE
DE
AMERIGO VESPUCCI
PAR
F. A. DE VARNHAGEN

UNIVERSITY OF PITTSBURGH



Darlington Memorial Library

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Pittsburgh Library System

http://www.archive.org/details/lepremiervoyaged_54varn

WILLIAM & MARY DARLINGTON
MEMORIAL LIBRARY
UNIVERSITY OF PITTSBURGH

3609-100

LE PREMIER VOYAGE

DE

AMERÍGO VESPUCCI

DÉFINITIVEMENT EXPLIQUÉ

DANS SES DÉTAILS

PAR

F. A. de Varnhagen.

„Lo contemplino in una luce più pura i secoli che verrano, e tributandogli un giusto omaggio . . . lo tolgano infine alla pertinace congiura".

CANOVAI.

VIENNE: Chez le Fils de Carl Gerold — 1869.

PRÉFACE.

En abordant la publication de ces nouvelles études sur le premier voyage d'Amerígo Vespucci, nous commençons par déclarer que ce serait un déni de justice de voir dans notre travail autre chose que la recherche de la vérité historique, et que, de plus, ce serait méconnaître nos intentions que de nous attribuer la pensée de présenter Vespucci comme rival de *son ami* Christophe Colomb, le vrai héros de la découverte du nouveau monde.

Jamais, il ne nous est venu à l'esprit de faire de l'un le rival de l'autre. Nous avons toujours cru et nous croyons encore, que, quoique le nom de Vespucci ait été donné à l'Amérique, il existe une distance immense entre les mérites de l'illustre génois et ceux de l'humble et modeste navigateur florentin. Si un obscur géographe de Saint-Dié a, de bonne foi, proposé de gratifier du nom *d'Amérique* le nouveau continent, et si l'Europe centrale tout entière a admis, avec non moins de bonne foi, la proposition du géographe des Vosges, plaignons le sort qui a ainsi égaré la justice humaine, mais, à notre tour, gardons nous de renchérir encore sur les fautes de nos devanciers.

En tous cas, ce n'est pas au siècle de l'unité italienne qu'il serait opportun de renouveler ces luttes des Guelphes et des Gibelins, et ce ne serait certes pas à l'auteur de cet écrit, qu'il conviendrait de jeter ce brandon de discorde, après les études qu'il a consacrées aussi bien aux voyages de Colomb* qu'à ceux de Vespucci. L'un et l'autre méritent au même degré les sympathies des esprits impartiaux et des penseurs dévoués à la sainte cause de la justice.

Si Colomb a vécu assez longtemps pour connaître les amertumes de la supériorité et pour se convaincre de cette douloureuse vérité qu'il est difficile „d'illustrer sa vie sans en troubler le repos", de son côté, Vespucci, qui arrivé au déclin de sa vie avait enfin trouvé une existence paisible, fut après sa mort le point de mire d'attaques injustes et amères.

* Allusion aux publications de l'auteur: *Primera Epistola* etc. Valence; 1855; et *la Verdadera Guanahani*; Santiago de Chile, 1864; traduit en allemand, Vienne, 1869.

Sa mémoire devint la victime innocente de la même renommée qu'on lui avait d'abord accordée. Ne suivons donc plus ce misérable système qui consiste à flétrir l'honneur des petits pour exalter la gloire des grands, et, en nous occupant d'éclaircir l'histoire des voyages de Vespucci, plaidons à la fois une question de justice et de moralité.

Quand, au début de mes travaux littéraires, je me suis livré à l'étude des sources dans lesquelles je devais puiser les élémens de l'histoire de la colonisation et de la civilisation de mon pays, j'ai rencontré en première ligne, parmi les documens sur lesquels portaient mes recherches, le récit qu'écrivit Vespucci sur son troisième et quatrième voyage. Je reconnus alors la nécessité d'examiner, par une étude approfondie, si les déclamations contre Vespucci, accusé d'imposture, pouvaient mériter créance; et cette nécessité était d'autant plus urgente alors que des accusations semblables émanaient d'écrivains sérieux tels que Ayres de Cazal, Navarrete et Santarem.

Le résultat de cet examen fut complètement favorable à Vespucci. Dans un travail publié en 1839*, j'ai pris sa défense et je conclus par ces mots: „La gloire de la nation portu„gaise dans l'histoire des découvertes ne perdra rien de son „éclat si, en rendant hommage à la vérité, elle concède qu'un „pilote étranger, naviguant avec des bâtiments portugais, est „allé explorer une côte découverte par un portugais."

Ce ne fut que quelque temps après que mon attention se fixa sur le second voyage de Vespucci. Il y est question d'un atterage aux côtes du Brésil, vers le N. O. de Rio Grande do Norte. Il me fallut connaître le nom du chef compagnon de Vespucci, qui, avant Pinzon et Cabral, avait vu un parage du littoral du pays dont j'avais pris à coeur d'éclaircir l'histoire.

Malgré les apparences et malgré les inductions tirées par Humboldt** en faveur de Pinzon ou de Lepe, je reconnus que le chef de l'expédition avec laquelle naviguait Vespucci, ne pouvait être que Alonso de Hojeda, et j'exprimai cet avis en 1854 dans l'ouvrage *Historia Geral do Brazil.* Plus tard, dans mon dernier travail sur Vespucci, j'ai produit les preuves les plus irréfutables à l'appui de cette assertion.

Mais tout cela était insuffisant. En présence d'une critique sévère, l'autorité du cosmographe florentin pouvait être contestée tant que le premier voyage était lui même révoqué en doute, et tant qu'on pouvait accuser Vespucci d'avoir écrit une lettre dont les affirmations étaient en contradiction avec ce qu'il avait écrit dans deux autres lettres.

* Histoire Géographique du Nouveau Continent.

** Voyez Notes au *Diario* de P. Lopes de Souza.

Un voyage que je fis à Florence tout exprès pour fixer mes doutes, me fournit les preuves que la fameuse lettre publiée pour la première fois par Bandini, plus de deux siècles après la mort de Vespucci, était fausse. La persévérance dans l'étude du récit du premier voyage fit le reste.

J'étais, je dois le dire, soutenu dans ma tâche premièrement par le fait que Vespucci disparaissait d'Europe* précisément pendant le temps où il assure avoir été en voyage, dans un récit repandu de son vivant, par toute l'Europe en plusieurs langues, et qui alors ne trouva pas de contradicteur; deuxièmement, que les contradictions ne se produisirent que plus tard, lorsque l'on remarqua, — sans motif à mon avis — que ce voyage pouvait jusqu'à un certain point, nuire à la gloire de Colomb; troisièmement que les récits des trois autres voyages, également contestés d'abord, avaient fini par être acceptés.

Enfin l'ardent désir de réhabiliter tout à fait la mémoire d'un honnête homme, encore victime d'injustes soupçons, est venu me soutenir aussi dans mes efforts, au milieu des contrariétés que j'avais rencontrées en chemin.

Ainsi lancé dans l'étude de ce premier voyage, je n'ai pas hésité à déclarer qu'il ne pouvait en aucun cas se rapporter aux côtes de Paria ou Venezuela, et j'ai hautement affirmé qu'il ne fallait y voir qu'une exploration primitive du Yucatan, du Golfe Méxicain, de la Floride et de la Côte Atlantique des États-Unis.

Continuant de marcher dans cette voie, je vis la vérité se dégager progressivement. Ainsi qu'il arrive pour les points historiques très-obscurs ou très-controversés, le jour ne s'est fait que peu à peu, naissant d'inspirations successives jaillissant mêlées d'erreurs, qu'il a fallu éliminer une à une.

J'avoue qu'au moment de livrer mon précédent travail à l'impression, j'avais encore plusieurs doutes sur quelques détails. Grâce cependant à des lectures attentives, souvent répétées, du récit de Vespucci, dans son original adressé au gonfalonier Pierre Soderini en 1504, et à quelques faits nouveaux qui m'ont été suggérés pendant l'étude même, j'ai fini par voir mes doutes s'évanouir.

La relation de Vespucci est devenue pour moi aussi claire que celle de son deuxième voyage. Comme il arrive en pareil cas, pour l'une comme pour l'autre relation, j'en suis arrivé à m'étonner aujourd'hui de ce que l'on ait pu les comprendre différemment.

Je serai heureux si, après avoir lu attentivement les pages qui vont suivre, le lecteur partage mes convictions.

* Humboldt, en s'imaginant que tous ou une partie de douze vaisseaux, objet d'un contrat avec Bérardi, étaient destinés au troisième voyage de Colomb, a soutenu le contraire, mais ses argumens n'avaient pour base qu'une simple supposition, qui n'a pas été justifiée.

Ces pages tiendront lieu, pour le moment, de celles que nous avions promises pour compléter l'ouvrage. Nous nous proposons de publier encore une autre livraison qui contiendra quelques nouveaux éclaircissements sur les autres voyages de Vespucci. Dans tous les cas, le présent travail devra remplacer, soit pour les nouvelles éditions, soit pour les traductions, tout le chapitre du travail précédent, depuis la page 93 à la page 102.

I.

Les textes. — Le texte italien barbare. — Traduction latine par Jean Basin, réimprimée de nouveau en 1509 avec l'opuscule *Globus mundi*. — Un exemplaire de Ludd à Vienne. — Fautes du texte latin et du texte allemand.

Pour procéder avec plus d'ordre et pour établir les faits avec le plus de précision possible, nous donnerons d'abord le texte de Vespucci, que nous aurons ensuite à commenter.

Il va sans dire que nous n'admettons comme texte légitime que celui que nous considérons comme original et qui est écrit en italien avec un grand nombre de mots adaptés à la langue espagnole ou portugaise, ou même avec des mots complétement espagnols ou portugais. C'est une sorte de langage *romanza* que parlent de nos jours encore des italiens non-lettrés, qui ont séjourné, comme Vespucci, dans des contrées où domine la langue espagnole ou la portugaise.

Quelques exemplaires de ce texte original imprimé à Florence même, en seize feuillets et sans doute en 1505 ou 1506, sont venus jusqu'à nous, et c'est ce texte que nous avons reproduit, page par page, ligne par ligne, avec les fac-simile des vignettes originales, de la page 33 jusqu'à la page 64 de notre précédent travail*.

On sait qu'à l'aide d'une traduction française faite sur ce texte original, on entreprit à St. Dié (Vosges) une traduction latine, et que celle-ci fut imprimée et publiée au mois d'Avril 1507, simultanément avec l'ouvrage de Waldzeemuller intitulé *Cosmographiae Introductio*. On en fit une réimpression au mois d'Août de la même année. On réimprima encore de nouveau ces lettres à Strasbourg en 1509. Et cette dernière fois non seulement en latin, mais aussi en allemand, pour accompagner les deux éditions, latine et allemande, de la même *Cosmographiae Introductio*, et pour être à la fois ajoutées aux deux éditions, également latine et allemande**, d'un autre opuscule *Globus Mundi Declaratio*, ou en allemand: *Der Weltkugel Beschreibung*.

Grâce à notre érudit ami Mr. Major, l'attention du monde savant a été attirée sur un opuscule de Gaultier Ludd. imprimée également à St. Dié en 1507 — format petit in folio (et non pas in 4°.) sous le titre de *Speculi orbis declaratio****.

Ludd y affirme positivement, que la traduction latine a été faite par le Chanoine Jean Basin de Sendacour.

* Voyez: *Amerigo Vespucci, son caractère, ses écrits (même les moins authentiques), sa vie et ses navigations.* Lima, 1865.

** Voyez à la fin la note A.

*** La Bibliothèque Impériale de Vienne possède un exemplaire de cette petite plaquette assez rare (28. L. 37).

L'opuscule *Speculi orbis declaratio* a été dédié par Ludd au Duc de Lorraine René, et il est possible que ce même Ludd ait contribué de son côté à propager l'erreur qui s'est perpétuée pendant si longtemps et d'après laquelle l'epître de Vespucci, évidemment écrite à Pierre Soderini, gonfalonier de Florence en 1504, aurait été adressée au même Duc René.

En comparant cette traduction avec l'original, on constate des différences notables* et on trouve même des passages tronqués. L'authenticité de la relation a du nécessairement souffrir de ces altérations, et une critique consciencieuse doit rejeter cette version et repousser aussi les traductions allemandes, qui procèdent toutes de la même source, et non point du texte original, auquel, comme nous l'avons dit, nous nous tiendrons strictement dans les pages qui vont suivre.

II.

Commencement du récit de Vespucci. — Son entrée au service du Roi Ferdinand. — Indices appuyant ce fait. — Voyages aux îles Canaries. — Le Rumb 0¼ S. O. devait porter sur l'Amérique Centrale. Juillet 1497. — Omission de la mention des Antilles.

Vespucci commence ainsi son récit:

„Le Roi Ferdinand de Castille ayant résolu d'envoyer quatre na„vires à la recherche de nouvelles terres, je fus choisi par son Altesse „pour partir avec la flotte et aider aux découvertes."

„Nous sommes partis du port de Cadix le 10 Mai 1497, et nous „avons fait route par l'océan, en employant pour tout ce voyage dix„huit mois, et en découvrant une grande étendue de terre ferme et un „grand nombre d'îles, la plupart habitées et dont les anciens écrivains „ne parlent point; et cela à ce que je crois, parce qu'ils n'en avaient „aucune connaissance, car, si ma mémoire ne me trompe pas, j'ai lu „quelque part que vers l'océan il n'y a plus d'habitants. De cet avis „a été notre poète Dante, au 26e chapitre de son Enfer où il parle de „la mort d'Ulisse."

Dans ce voyage j'ai vu bien des merveilles."

Arrêtons nous, et remarquons bien que Vespucci ne dit pas qu'il est allé au service du gouvernement espagnol ou de la Reine Isabelle la Catholique, mais il affirme positivement qu'il est parti au service du Roi Ferdinand, et qu'il a quitté la baie de Cadix le 10 Mai 1497.

Ces assertions n'ont rien que de très-vraisemblable.

On sait, que depuis le mois d'Avril 1495 la navigation et le commerce des Indes occidentales avaient été déclarés libres. Tout armateur pouvait y envoyer des navires à la seule condition de les expédier du port de Cadix où on les enregistrait en leur imposant certains engagements envers l'État**.

A la suite de cette mesure, plusieurs navigateurs à ce qu'assure l'historien Gomara, „partirent à la recherche de découvertes, les uns à

* Voyez la note B à la fin.
** Navarrete II, p. 165 et 167

leurs frais, les autres *aux frais du roi.* Tous espéraient s'enrichir, se créer une renommée et attirer sur eux la faveur des Rois. Mais — continue le même écrivain — comme la plupart d'eux n'ont fait que se ruiner en découvrant, il n'est pas que je sache resté souvenir de ces expéditions, ni même de ceux qui sont allés de l'autre côté de Paria depuis l'année 1495 jusqu'à l'année 1500"*. Or nous savons que le decret, qui affranchit la navigation, rendu le 10 Avril 1495 n'a été révoqué que le 2 Juin 1497, quand Vespucci se trouvait déjà en pleine mer.

Pendant que la flotte dont parle Vespucci, préparait son départ, Colomb employait tous ses efforts à obtenir la révocation des concessions du 10 Avril 1495 qu'il considerait comme une transgression de ses propres privilèges. Mais la flotte appareilla de Cadix le 10 Mai 1497, et ce fut seulement le 2 Juin suivant que le Roi signait à Medina del Campo, conjointement avec la Reine, l'ordre de révocation**.

On pourrait s'imaginer que cet ordre, fut retardé intentionellement pour des motifs touchant aux intérêts particuliers du Roi Catholique. Quatre jours avant le départ de l'expédition, le 6 Mai de la même année 1497, il signait encore avec la Reine une *provision* accordant la franchise de droits à tous les articles qu'on apporterait des Indes Occidentales***.

On sait que la présence de Colomb, qui se trouvait alors en Espagne, ne fut pas suffisante pour empêcher ces expéditions ou ces voyages libres. André Bernaldes, curé de Palacios, nous l'affirme dans son *Histoire des Rois Catholiques*, à l'endroit où il s'occupe de Colomb veillant aux préparatifs de son troisième voyage, et ajoute que „pendant que l'amiral était à la cour" on se concerta, on négocia† et on accorda à plusieurs autres capitaines des permissions pour aller à la découverte, et qu'ils partirent en effet.

Vespucci dit encore que le voyage a duré en tout dix-huit mois, que les navigateurs ont découvert une grande étendue de terre ferme — c'est-à-dire un grand continent. — et beaucoup d'îles, dont une grande partie étaient habitées. Ces indications ne font qu'augmenter l'intérêt qui nous porte à expliquer ce grand voyage, et elles serviront aussi à appuyer son authenticité si nous réussissons à l'expliquer.

Laissons le narrateur poursuivre son récit:

„Comme je l'ai dit, nous partîmes du port de Cadix avec quatre „navires marchant de conserve et nous commençâmes notre route en

* Entendiendo quan grandissimas tierras eran las que Christoval Colon descubria, fueron muchos á continuar el descubrimiento de todas: unos á su costa, *otros á la del Rey,* y todos pensando enriqueçer, ganar fama y medrar con los reyes. Pero como los mas dellos no hizieron sino descubrir y gastarse, no quedó memoria de todos, que yo sepa.... ni aun de todos los que fueron por la otra parte de Paria desde el año de 1495 hasta el de 1500. Fol. 50 ed. de 1553.

** Ce document se trouve dans l'ouvrage de Navarrete, t. II. p. 201.

*** Voyez le texte de ce document au 2e volume de Navarrete p. 196. Ce texte était déjà connu de Rafael Antonio y Acevedo qui le cite p. 2 et 209 de son curieux livre *„Memorias Historicas sobre la Legislacion y gobierno del comercio de los Españoles con sus colonias,* Madrid 1797.

† „E estando él (Colomb) en la corte, se negoció é concertó é se dió licencia a.... muchos capitanes....para ir á descubrir; é fueron," etc.

„nous dirigeant en droite ligne vers les îles Fortunées (appelées aujourd'hui *la Gran Canaria*) situées dans l'océan à la limite de l'occident habité, et placées sous le troisième climat, à l'endroit où le pôle nord s'élève sur l'horizon de 27 ½ degrés, à la distance de 280 lieues de cette ville de Lisbonne, vers le S. S. O. Nous nous y sommes arrêtés pendant huit jours pour nous approvisionner de bois, d'eau et d'autres choses indispensables. — Après quoi, ayant fait nos prières, nous avons levé les ancres et mis les voiles au vent."

Dans tous ces détails il n'est pas un point, qui puisse faire douter de la véracité du récit de Vespucci.

Et cette distance de Lisbonne à la Grande Canarie considérée comme étant de 280 lieues nous servira d'échelle de proportion* pour apprécier les autres distances.

Comme Vespucci dit que la flotte s'est arrêtée pendant huit jours à la Grande Canarie, si l'on ajoute à ce laps de temps huit autres jours nécessaires pour le voyage de Cadix, il s'en suit que l'expédition ne serait repartie que le 25 ou le 26 Mai.

Vespucci continue ainsi:

„En commençant notre chemin vers O ¼ S. O. et en tenant cette route nous avons tant navigué qu'au bout de trente sept jours, nous fûmes devant une côte que nous avons pensé être une terre continentale."

„Cette terre est placée à l'occident des îles Canaries, dans la zone torride, à une distance de près de mille lieues; parceque nous avons trouvé, d'après les indications de nos instruments, que le pôle nord s'élevait de 16° à l'horizon et que nous étions de 75° plus à l'occident que les Canaries."

Jetons les yeux sur une carte marine, et nous verrons que ce parage de terre ferme, ou ce continent, où la flotte a dû arriver, en partant des Canaries vers O ¼ S. O. (en négligeant même les autres indications de Vespucci), ne peut se trouver que dans l'Amérique Centrale.

Vespucci ajoute que, en y arrivant, il venait de faire à peu-près mille lieues dans la zone torride. Or, en effet, si nous mesurons sur la carte la route suivie, nous reconnaîtrons qu'après avoir dépassé le tropique du Cancer et tenant le rumb O ¼ S. O., il a dû, avant de rencontrer le Nouveau Continent, faire plus de trois fois et demie la distance qui sépare Lisbonne de la Grande Canarie, distance qu'il évalue à deux cents quatre vingts lieues. Mais l'influence des courants devait être si favorable à sa marche qu'il ne faut point s'étonner si Vespucci n'a estimé qu'à mille lieues la distance parcourue, et qui, d'après ce que nous savons aujourd'hui, est de 1200 à 1300 lieues.

En ajoutant aux trente sept jours de route suivie depuis les Canaries les huit jours de station à cette île, et en comptant encore sept ou huit jours pour le voyage de Cadix, nous trouverons que le voyage entier a dû durer à peu-près cinquante deux jours, et que, par conséquent,

* Les autres distances désignées par Vespucci, comme par exemple celle de Lisbonne aux Azores (il n'indique pas l'île) évaluée à 300 lieues et celle de Bahia au parage méridional où il a quitté le continent en 1502, sont trop vagues pour qu'il soit possible d'en tenir compte.

on n'a pu apercevoir le continent que vers le commencement de juillet: c'est à dire quelques jours après que Sebastien Cabot l'eût découvert de son côté (24 juin), plus au nord.

Vespucci, dans son laconisme excessif, ne fait pas mention de l'endroit où l'expédition a navigué à travers les Antilles. On pourrait dire qu'il a pu passer par le large canal au nord de la Guadeloupe, dans la nuit ou pendant le brouillard, et que dans ce cas il ne l'aura pas vue: mais nous inclinons plutôt à croire que, poussé par le désir d'abréger son récit (il l'avoue lui même dans sa lettre), il a cru pouvoir omettre ce détail, de même qu'il a négligé d'autres points plus importants, et de même que, dans le voyage suivant, il a également omis de dire qu'il avait passé près de l'île de la Trinidad. Vespucci (et cette observation s'applique aussi à quelques autres oublis d'une nature semblable) écrivait sept ans après les évènemens qu'il raconte, et ne s'occupait dans sa relation, que de ce qui l'avait frappé le plus ou de ce qui pouvait, selon lui, attirer en Italie, l'intérêt de son correspondant et ancien compagnon d'études, Pierre Soderini.

II.

Indications vraisemblablement inexactes des latitudes et des longitudes. — Présomptions en faveur du cap *Gracias a Dios* comme point d'atterage.

Vespucci assure, que d'après les indications des instrumens de bord, le parage où l'on avait attéri se trouvait par 16° de latitude nord et par 75° de longitude ouest des Canaries.

Ne cherchons pas à prendre à la lettre ces deux indications, ni à appliquer à nos cartes actuelles, dressées après trois siècles d'observations répétées, avec des instrumens perfectionnés, les résultats donnés par des observations primitives faites en mer, à l'aide d'un astrolabe suspendu par le pouce devant les yeux, et exposé aux secousses et aux oscillations des navires.

On connait bien des parages de l'Amérique dont les latitudes ont été faussement déterminées d'abord, et indiquées comme étant de presque un degré plus au nord ou plus au sud que leur position véritable.

Quant aux longitudes, les différences sont encore plus considérables. On sait, entre autres, que celles du Brésil, inscrites au fameux *Routier* de Pimentel — publication du siècle passé, — sont données, si notre mémoire ne nous trompe point, avec un écart d'environ quatre degrès.

Ces différences devaient forcément se produire et atteindre des proportions plus remarquables encore durant les premières navigations, alors qu'on n'avait pas de chronomètre. En ce qui touche les longitudes, les pilotes se trompaient quelque fois de dix et même de quinze degrés, ainsi qu'on peut le voir au *Journal* de Colomb, à son retour du premier voyage. Ayant aperçu les côtes de l'île de *Santa Maria des Azores* le 15 février 1493, quelques-uns des pilotes la prirent pour

l'île de Madère et d'autres pour le cap de Roca, à l'entrée du Tage*. Or, la différence des longitudes entre le cap de Roca et l'île de Sainte Marie dépasse quinze degrès.

De ce que nous venons de dire, il résulte que si, par hazard, quelques autres indices nous amenaient à croire que l'atterage de Vespucci aurait bien pu se faire un peu au nord du cap *Gracias a Dios*, situé par 15° nord et 67° 7′ à l'ouest de la Grande Canarie (c'est à dire avec moins d'un degré de différence en latitude et huit en longitude) il n'y aurait, à nos yeux, aucun motif pour ne pas admettre que ce fut là le véritable atterage, car nous l'avons déjà dit, les chiffres indiqués ne peuvent guère être considérés que comme approximatifs.

Mais s'il existe d'autres indices, quels sont ils? Vespucci lui même se charge de nous les donner:

Poursuivons donc son récit:

„Nous avons mouillé à une lieue et demie de terre, nous avons mis „à la mer nos embarcations montées par des hommes armés et nous „nous sommes dirigés vers la plage. Avant d'aborder nous y avons „aperçu beaucoup de monde, ce qui nous a causé une grande joie."

„Nous avons rencontré des gens nus qui paraissaient avoir peur de „nous, et cela, à ce que je crois, parce qu'ils nous ont vus habillés, „et d'une autre figure qu'eux. Ils se sont retirés sur une hauteur et „malgré les signes de paix et d'amitié que nous leur avons faits, ils „n'ont pas voulu communiquer avec nous; de manière que la nuit sur-„venant, et nos navires étant ancrés dans un endroit dangereux — la „côte étant sauvage et sans abri, — nous nous sommes décidés à partir, „à la recherche d'un bon port ou d'une anse où il nous fût possible „de nous mettre en sûreté.

„Nous avons navigué au nord-ouest, qui était aussi la direction de „la côte, ayant constamment la terre en vue et découvrant du monde „sur la plage."

„Et après avoir navigué pendant deux jours encore, nous avons „trouvé un endroit assez sûr pour nos navires. Nous y avons mouillé „à une demie lieue de la terre, sur laquelle on voyait beaucoup de „monde etc."

Ces lignes nous apprennent que l'on avait d'abord mouillé devant une côte sans abri et où la houle était forte, de manière que l'on fut forcé de lever les ancres et de naviguer vers nord-ouest** en suivant la direction que prenait aussi la côte.

Or, ce parage, qui aurait pu être longé pendant deux jours vers le nord-ouest, ne se trouve dans ces voisinages que vers le cap *Gracias a Dios*, ou un peu au nord de ce cap. De là, en suivant les côtes basses et sablonneuses qui ferment les lacs Caratasca et Brewer on arriverait, même sans l'assistance de courants favorables, en deux jours à un petit port.

Remarquons encore un autre fait: parlant de la côte suivie, Vespucci emploie le mot *plages*, ce qui signifie clairement que pendant

* Despues del sol salido vieron tierra pareciales por proa al N. E.: algunos dician que era la isla de la Madera, otros que era la Roca de Cintra en Portugal. Colomb lui même croyait se trouver près de Canaries. Voyez nos notes à sa lettre envoyée de Lisbonne: Edition de Vienne de cette année.

** „*Per el maestrale, che cosi correva la costa.*" Non pas „*per el vento maestrale.*" comme cela est écrit quelque part.

cette navigation de deux jours, la côte que l'on longeait n'offrait ni élevations ni montagnes, mais qu'elle était au contraire comme celle qui s'étend depuis le cap Gracias jusqu'au port du Cap Cameron.

Or, les montagnes qui environnent ce dernier port, et l'élévation de la côte au bord de la mer donneraient aux navigateurs plus de confiance quant à la probabilité d'y rencontrer un bon mouillage (*assai sicuro luogo per le navi*); et effectivement Vespucci dit qu'on a trouvé un abri, de manière que l'on a pu jeter l'ancre à une demie lieue de terre.

Et, bien que nous sachions que les histoiriens assurent que le nom du cap *Gracias a Dios* fut donné par Colomb en 1502,* cela n'empêche pas que ce cap n'ait pu avoir été vu avant cette année, peut-être à l'insu de Colomb.

On a prétendu, et cela tout récemment encore, qu'il fallait réduire de moitié les 16° de latitude indiqués par Vespucci, parceque les instrumens employés alors donnaient toujours les hauteurs doubles, et que, en conséquence, la vraie latitude serait ramenée à 8°, ce qui nous ferait tomber sur les côtes de Paria ou Venezuela.

Sans trop insister sur ce point et sans trancher la question si une seule latitude double exceptionnellement inscrite dans la copie du journal de Colomb, écrite par Las-Casas, doit être considérée comme un *lapsus-calami*, disons simplement, que l'argument ne saurait trouver d'application au cas qui nous occupe. — Non seulement la route suivie et les circonstances indiquées désignent un parage dans l'Amérique Centrale, mais ce parage est encore plus clairement déterminé quand, en parcourant toujours la côte vers le nord, on ne tarde pas à se trouver au *bout du second climat*, presque sous *le tropique du Cancer*.

Et tout le monde sait qu'il n'existe pas, à la côte de Paria, ou de Venezuela, un seul point situé près de ce tropique. Donc, si l'on veut supposer, quand même, que l'attérage de Vespucci, ait eu lieu vers 8° de latitude, il faut nécessairement admettre que son voyage fut plus merveilleux encore qu'il ne l'a été en réalité, puisque, en tout cas, nous devons suivre Vespucci à la côte du Mexique au delà du 23e degré de latitude nord.

IV.

L'expédition fait rélâche dans un port assez sûr — probablement celui du cap Cameron, habité par des Indigènes de race Caraïbe. — Opinion sur la description qu'en donne Vespucci. — Les mots *yucca*, *casave*, *ñame* et *canoe*. — Passages d'Herrera. — L'or en petite quantité. —

Poursuivons avec Vespucci:

„Ce même jour nous sommes allés à terre, avec nos chaloupes, et „nous avons débarqué en bon ordre avec quarante hommes.

„Les habitans évitaient de traiter avec nous, et nous n'avions aucun „moyen de les attirer à nous; pourtant nous avons tant fait en leur „donnant des clochettes, des miroirs, des rosaires, des *spaldini* et d'autres

* Voyez la note C à la fin. —

„bagatelles que quelques-uns d'entre eux, rassurés sur nos intentions, sont „enfin venus traiter avec nous.

„Ayant ainsi établi de bonnes relations d'amitié, la nuit survenant, „nous avons pris congé et nous sommes retournés à bord.

„Le lendemain, de très-grand matin nous avons vu sur la plage un „grand nombre d'habitants. Ils avaient avec eux leurs femmes et leurs „enfans.

„Nous nous sommes approchés de terre et nous avons vu qu'ils arri„vaient chargés de provisions, et avant que nous fussions débarqués, „un grand nombre d'entre eux — ils sont bons nageurs — se sont jetés „à la nage, allant à notre rencontre en mer, à la distance d'une portée „d'arbalète. Ils sont venus à nous avec tant de sécurité qu'on aurait „pu croire qu'ils avaient traité depuis longtemps, et cette sécurité nous „causa une grande joie."

Empressons nous de dire que ces indiens, nonobstant l'extrême bienveillance qu'ils ont témoignée à leurs hôtes, étaient des Caraïbes. Cette certitude résulte pour nous des renseignemens que le fils de Colomb (Don Fernando), Herrera et d'autres voyageurs ont laissés sur les habitants d'Honduras en général. Puis, le fait se trouve encore confirmé par les écrits publiés de nos jours qui constatent l'existence des Caraïbes dans le voisinage du cap Cameron. Des villages sont d'ailleurs désignés non seulement sur l'excellente carte de l'Amérique Centrale dressée par Max. de Sonnenstern, et sur celle de Honduras dans l'ouvrage de E. G. Squier *The States of Central America* (New-York, 1858), mais aussi sur toutes les cartes marines contemporaines. Nous connaissons même par une petite note de J. Galindo, publiée dans le journal de la Société Géographique de Londres (vol. III. p. 291) quelques mots de la langue de ces Indiens, et ces vocables* suffisent pour nous montrer que leur idiôme avait beaucoup d'analogie, non seulement avec l'*Arauac* et le *Wa-ya-wai* de la Guiane Anglaise, mais aussi avec le *Galibi* et par conséquent avec le *Tupi* ou *Guarani*. Ces analogies nous révèlent un fait éthnographique digne de remarque, c'est que les races tupis ou guaranis ont envahi jusqu'à cette partie de la côte.

Le navigateur florentin a également placé à cet endroit de son récit une description très-détaillée de la vie et des moeurs des Indiens, et, chose singulière, il s'est départi, dans ce passage, de son laconisme habituel, sans doute, parcequ'il supposait, avec raison, que ces détails intéresseraient le gonfalonier Soderini, bien autrement que ne le feraient, soit ses demonstrations astronomiques ou cosmographiques sur les longitudes et latitudes, soit la nomenclature de ses chefs et d'autres personnages inconnus de son correspondant.

Le récit de Vespucci nous réprésente ces Indiens tels que Colomb a rencontré, en 1502, les indigènes près du cap Cameron qu'il nomma *Costa de la Oreja*, ainsi qu'on peut le voir dans la vie du même Colomb, écrite par son fils Don Fernando.**

* Mer: *Barana;* en tupi Paraná, en galibi *Balaná*: feu *Wat,* en tupi *Tatâ,* en galibi *Uatô*; lune *Ilati;* en tupi *Taci;* canot, *Gureïra,* en tupi *Igára;* isle *Uban,* en tupi *Puam.*

** „Ma la gente, la qual giace piu in su verso l'oriente (du cap *Cajinas)* fino al capo di Gracie a Dio, é quasi negro, et di brutto sguardo, ne porta cosa alguna

Nous réservons pour une note finale* cette partie du texte de Vespucci, et nous nous contenterons d'en faire ici une analyse sommaire. D'après notre navigateur, les Indiens étaient anthropophages quant à leurs ennemis. Ils allérent entièrement nus, ne laissaient croître que les cheveux de la tête, se montraient d'une agilité extrême, et se servaient de l'arc et de flèches. Ils étaient en guerre avec des tribus voisines. Ils portaient, comme ornements, des plumes d'oiseaux et des colliers faits de vertèbres de poissons, et avaient des *botoques* aux lèvres, aux joues et aux oreilles. Ils ignoraient l'existence de la proprieté et habitaient de grandes barraques dans lesquelles ils couchaient sur des hamacs de coton. Ils se baignaient fréquemment, et changeaient de résidence tous les huit ou dix ans. Dans leur maladies ils observaient une diète rigoureuse, et connaissaient un mode de traitement analogue à *l'hydrosudopathie*. Les femmes, lorsqu'elles accouchaient, allaient vers la rivière, et revenaient immédiatement reprendre leur travail habituel.**

Leur nourriture principale était, de même que celle de presque tous les Indiens habitant la zône torride, le pain de manihot, et le *dioscorea cara*, ou selon Vespucci le *yuca*, le *casabi*, et l'igname.

Il suffit que l'igname se trouve parmi ces trois mots pour reconnaître que les autres termes pouvaient bien ne pas appartenir à la langue du pays. Le mot igname (*ñame* en espagnol, *inhame* en portugais) est d'origine africaine, comme on peut le voir dans le *Diccionario de Vozes Cubanas* par Prichardo; 3ème édition page 191. *Aje* était le mot des Antilles. Vespucci aura sans doute entendu, à bord, de la bouche des colons espagnols, non seulement les mêmes mots, mais aussi celui de *canoa*; — tous ces vocables étaient déjà familiers à ceux qui avaient été aux Antilles.

„An commencement du voyage", continue Vespucci, „peut-être parceque „nous ignorions la langue des habitans, nous n'avons rien trouvé qui „pût rapporter quelque profit, si ce n'est quelques indices (*alcuna di-„mostra*) révélant qu'il y avait de l'or. Cependant, pour ce qui est „relatif à la position et à la qualité de la terre, il est impossible d'en „avoir une meilleure."

En effet l'or n'était pas un produit natif, existant sur cette côte; mais de temps à autre, on voyait quelques ornements de ce métal, que les indigènes avaient pris à leurs voisins avec lesquels ils étaient en guerre.

coperta, et in tutto é molto selvatica; et, sicome dicea l'Indian, che fu preso, mangia carne humana, et i pesci crudi cosi come gli amazza, et porta l'orecchie forate co' buchi si larghi, che commodamente vi potrebbe entrare un ovo di gallina. Da che l'Ammiraglio chiamó quella costa *costa dell' orecchia*."

C'est sans doute ce passage ce qui a fait écrire à Herrera (Dec. I., liv. V., chap. VI.) ces lignes: „Habia otras gentes por aquella costa (Honduras) que tenian las orejas oradadas, i con grandes agujeros que cabia bien un huevo de gallina" etc.

* Voyez la note D.

** Ce fait est confirmé par Herrera, parlant des Indiennes d'Honduras. „Ibanse „las mugeres a parir al campo á algunas partes secretas á solas, cortaban ellas mismas „la vid á la criatura, porque entendian que se otra la cortaba no podria vivir, „lababanla luego en un arroio i ellas se lababan tambien." (Dec. IV., liv. VIII., chap. 6.)

V.

Un parage exploré, près du Tropique du Cancer, sert à faire reconnaître le trajet parcouru avant d'y arriver, et surtout la situation de *Veneziola*.

Afin de mieux nous orienter à travers le peu de renseignemens vagues donnés par Vespucci, ils nous faut prendre pour point de départ un parage qu'il désigne avec précision, et de là rebrousser chemin. Par ce moyen, nous reconnaîtrons quel fut le trajet parcouru.

Ce parage était encore dans la zone torride, mais déjà près du tropique du Cancer.

Avant d'y arriver, en quittant la première relâche (Honduras), on avait navigué en côtoyant la terre pendant plusieurs jours et en relâchant sur divers points, où l'on était entré en communication avec les habitants, qui étaient fort nombreux.

On entra enfin dans un autre port où il y avait un village bâti sur l'eau — comme Venise — ayant des maisons de bois élevées sur de gros troncs d'arbres. Pour faciliter l'intelligence de notre narration, nous désignerons ce port par le nom *Veneziola*.

Au départ de *Veneziola* on poursuivit la route continuant de longer la côte pendant environ 80 lieues, et on arriva au parage, dont nous avons parlé, près du tropique du Cancer. Ce ne pouvait être que vers Tampico.

Ayant marqué ce parage, il est facile de déduire celui où approximativement devait se trouver *Veneziola*. Et nous disons *approximativement*, parceque, s'il ne s'agissait que de 80 lieues prises exactement, notre tâche serait plus facile. Nous n'aurions qu'à mesurer les $\frac{80}{280}$ ou $\frac{2}{7}^{es}$ de la distance qui sépare Lisbonne de la Grande Canarie et le compas montrerait où devait se trouver notre *Veneziola*. Mais comme cette station doit réunir plusieurs conditions pour répondre à la description de Vespucci, il nous faut procéder avec plus de précautions. Rappelons nous, avant tout, que nos marins, au 15e siècle, n'avaient pas la connaissance des courants du golfe méxicain, de ces courants qui devaient accélérer leur marche. Dans cette ignorance ils auront sans doute amoindri dans leurs évaluations la route parcourue; de telle sorte que le nombre de 80 lieues doit être considéré comme inférieur à la distance réellement franchie. Or, ajoutons seulement quelques lieues à ce chiffre, et nous nous trouverons dans les régions de Tabasco, où les inondations sont fréquentes, et où l'on trouve, de nos jours encore, d'après ce que l'on nous assure, des hameaux bâtis sur des troncs d'arbre.

Nous reviendrons sur ce point, en cherchant à fixer, autant que possible, la situation de notre *Veneziola*.

VI.

Arrivée à *Veneziola*, après avoir fait le tour du Yucatan. — Preuves à l'appui tirées d'autres sources. — Le golfe d'Hibueras avait été découvert avant 1502.

Venant d'Honduras, notre flotille, pour arriver à un port situé à environ 80 lieues au sud du tropique, a dû faire le tour du Yucatan. Mais

Vespucci, dans son laconisme, ne consacre à cette grande étendue de côtes que les quelques lignes que voici:

„Nous nous sommes entendus pour partir et pour avancer *(andare „più inanzi)*, en côtoyant continuellement *(di continuo)* la terre. Nous „avons relâché souvent *(facemmo molte scale)* et nous avons commu„niqué avec beaucoup de monde *(con molta gente)*."

„Et, au bout d'un certain nombre de jours, nous nous sommes trouvés „dans un port, (c'est déjà celui de notre *Veneziola)* où nous avons „échappé à un grand danger. Mais il a plu au Saint Esprit de nous „en tirer."

Vespucci était à ce point dominé par le désir d'abréger son récit *(io sono ito stringendo la lettera cuanto ho potuto)* qu'il ne dit mot ni du golfe d'Higueras, ni du Yucatan.

Nous reproduirons cependant plus loin* quelques textes d'Oviedo, de Gomara, de Martyr et d'Herrera, (textes déjà publiés par nous en partie) qui confirment que ces parages ont été explorés avant Colomb, dans son quatrième voyage, c'est à dire antérieurement à 1502, et nous citerons ici quelques lignes de l'ouvrage du même Herrera qui les a sans doute empruntées à quelque ancien document, comme il a fait pour tant d'autres renseignemens imprimés dans son livre, compilation mal digérée faite à l'aide d'une infinité de documens précieux qui commencent peu à peu à paraître.

Herrera cherchant à expliquer l'etymologie du nom donné au golfe d'Higueras (*Hibueras* un fruit de l'arbre *Crescentia Cujeté*, appelé de nos jours encore *Jiguera* à St. Domingue et Güira à l'île de Cuba) parle „*des premiers Castillans qui côtoyaient la terre*" en passant par ce golfe.**

Or, quels pouvaient être ces mystérieux *premiers Castillans*, dont le nom ne pouvait se prononcer, si non les voyageurs naviguant avec notre flotille?

Nous retrouverons plus tard ce même compilateur Herrera, nous aidant à éclaircir cette notice, et nous le verrons sans s'en douter, venir à la fois au secours de Vespucci, qu'il avait quelques pages plus haut,*** attaqué avec tant de véhémence.

* Voyez § XVI.

** „Llamó se golfo de las Hibueras, porque, passando por alli navios *de los primeros Castellanos, que costeaban la tierra*, hallaban por la mar gran suma de calabaças, que se crian en aquella tierra, que en Santo-Domingo llaman *Hibueras*, et se crian en sus arboles que se dicen Hibueros; i porque tocando en una poblacion que llaman Guaymura, que, segun se entendió, procuraron de tomar puerto en ella" etc. (Herrera, IV, VIII, chap. 3.)

*** Herrera, le chroniste des Indes Occidentales, en empruntant presque littéralement le texte latin de la *Cosmographiae Introductio* sur ce premier voyage de Vespucci dans tous ses détails, sachant que le navigateur florentin avait accompagné Hojeda en 1499, crût que ce voyage devait être le premier qu'il fit. Dans cette persuasion il changea la date en 1499, et quand il vit que le récit du navigateur florentin commençait à être en désaccord avec les faits qu'il connaissait par d'autres documents sur le premier voyage d'Hojeda en 1499, il cria à l'imposture, et il accusa Vespucci d'avoir tout brouillé à dessein, tandis que c'était lui, Herrera, qui se trompait, et qui allait aussi induire en erreur les Charlevoix, les Robertson, les Tiraboschi, et même les Navarrete et les Humboldt.

VII.

Récit de Vespucci de ce qui se passa à Veneziola. — Commentaires. — Constructions sur troncs d'arbres nécessaires en raison de la nature du sol. — Exemples pris en divers pays. — Applications de ces exemples à Tabasco. — Difficultés pour déterminer la position exacte de Veneziola, qui devait se trouver entre Coatzacoalcos et Terminos.

Sans nous arrêter d'avantage sur le Yucatan, dont Vespucci s'occupe si peu — peut-être parceque son navire n'a pu s'en approcher, en raison de ce que la côte y est d'un accès tellement difficile que les navires doivent* mouiller quelquefois à cinq lieues de terre, — disons quelques mots de Veneziola:

„Nous sommes allés à terre dans le port — dit Vespucci, — et nous „y trouvâmes un village sur l'eau comme Venise. On y voyait qua„rante quatre maisons ou grandes barraques bâties sur de gros troncs „d'arbres. Les portes de ces maisons étaient comme des ponts-levis que „l'on baissait pour passer d'une maison à l'autre. Lorsque les habi„tans nous ont aperçus, ils ont montré grand peur, et ont soudainement „levé tous les ponts. Et pendant que nous regardions cette merveille, „nous avons vu venir, par la mer, environ vingt deux de leurs canots, „construits d'une pièce avec un seul tronc d'arbre, et ils s'approchaient „de nos chaloupes, et, comme étonnés de voir nos figures et nos ha„billements, ils restaient à une certaine distance."

„Alors nous leur avons fait signe de venir à nous, les rassurant par „des gestes d'amitié. Et comme ils ne venaient pas, nous sommes allés „à eux, mais ils n'ont pas voulu nous attendre et sont retournés à „terre, en nous signifiant qu'ils reviendraient bientôt.

„Ils sont allés tout droit à terre, et ils n'ont pas tardé à revenir, „amenant seize jeunes filles, dont ils ont placé quatre dans chacune de „nos chaloupes; Votre Magnificence peut bien croire combien nous „nous sommes étonnés de cela; puis ils se sont mis avec leurs canots „entre nos chaloupes, et nous ont accompagnés, en s'entretenant avec „nous, de manière que nous avons pris tout cela comme démonstration „d'amitié.

„Cependant, nous avons remarqué beaucoup de gens qui sortant „des maisons, arrivaient à la nage; et comme ils s'approchaient de nous, „sans témoigner la moindre défiance, plusieurs vieilles femmes se mon„trèrent devant les portes des maisons, en jetant de grands cris et „en s'arrachant les cheveux, en signe de désespoir. Cela nous donna des „soupçons et chacun de nous prépara ses armes. Au même instant „les jeunes filles qui étaient dans nos chaloupes se sont jetées à la „mer, et les canots se sont séparés de nous; les hommes commencèrent „à nous lancer des flèches à l'aide de leurs arcs, pendant que d'autres „arrivaient à la nage, ayant une lance cachée sous l'eau; de manière „que, la trahison étant reconnue, nous avons commencé non seulement „à nous défendre mais aussi à les attaquer vigoureusement.

„Avec nos chaloupes nous avons fait couler un grand nombre (*molte*) „de leurs canots, leur causant beaucoup de ravages; et ils se sont tous „jetés à l'eau et, en abandonnant leurs canots et ayant beaucoup souffert, „ils s'enfuirent vers la terre, à la nage.

„De leur côté sont morts quinze ou vingt: un grand nombre furent „blessés. Nous avons eu cinq blessés, lesquels échappèrent tous, par

* La costa de toda esta provincia (Yucatan) es tan baja, que en pocas partes se pode surgir á menos que á quatro ó cinco leguas de tierra. Herrera, Desc. Cap. 10.

„la grâce de Dieu. Nous avons pris deux jeunes filles et deux hommes. „Après, nous sommes allés à leurs maisons, et en entrant n'y avons „trouvé qu'une vieille femme et un malade. Dans ces maisons nous „avons pris beaucoup de choses, mais de peu de valeur, et nous n'avons „pas voulu incendier les maisons, parcequ'il nous semblait que cela „chargerait nos consciences."

„Nous sommes rentrés dans les chaloupes avec cinq prisonniers; et „nous sommes retournés aux navires, où nous avons mis les fers aux „pieds des prisonniers; mais, pendant la nuit, les deux filles (auxquelles „nous n'avions pas mis les fers) ont pris la fuite, comme aussi un des „hommes, de la manière la plus adroite du monde."

„Le lendemain nous avons résolu de sortir de ce port."

Sans faire de commentaires sur la partie de ce récit qui ne regarde pas notre travail actuel, et en remarquant en passant, que, d'après le récit même de Vespucci, les Indiens se seraient également plaints d'avoir été trahis, disons quelques mots de ce fameux village indien bâti sur la mer comme Venise.

On sait que cette innocente reminiscence de Venise a beaucoup contribué à entretenir l'erreur qui à persisté pendant si longtemps, et d'après laquelle le parage qui nous occupe se trouverait près du lac Maracaïbo à Venezuela.

Et pourtant quoi de plus fréquent, dans le nouveau, comme dans le vieux monde, notamment près des rivières exposées aux inondations, que de voir des maisons construites sur des troncs d'arbres ou grosses poutres pour que l'inondation arrivant, les habitans puissent se refugier dans l'étage supérieur.

Près du Nile, et sur quelques rivières de la Chine et de l'Inde, des constructions semblables sont fréquentes. En Amérique, elles existaient, non seulement près de Maracaïbo, mais aussi à l'entrée de l'Amazone.

Il n'y a pas encore long temps que, dans l'Ecuador, notre attention a été attirée sur un des villages les plus remarquables de ce genre; — celui de Bodegas sur un affluent du Guayas, capitale d'un département à quelques lieues de Guayaquil.

Ce ne sont pas les moeurs des habitants, mais c'est uniquement la suprême loi de la nécessité, qui enseigne aux habitants la construction de ces villages élevés sur pilotis.

Or, il existe peu de contrées où la nécessité de ces constructions primitives se fasse ressentir plus que sur cette étendue de terres au delà du Yucatan, près du golfe méxicain, que l'on appellait la province de Tabasco. Toute cette province, dit Herrera (Descr. chap. 10), „est une plaine arrosée par des canaux (*esteros*), des lacs et des lagunes; ainsi les communications s'y font par des bateaux et des canots". Près de la rivière de Coatzacoalcos (Guaçucalcos) ajoute Diaz del Castillo (chap. 103) „tout le pays est inondé" (*de cienagas*). Ces informations se trouvent confirmées par les renseignements les plus précis recueillis de nos jours, et connus des Géographes.*

* Voyez l'*Atlas de Mexico* par Ant. Garcia y Cubas, Mexico, 1858; le *Dicc. Univ. de Hist. et Geogr.*, Mexico, 1853, et suiv.; et surtout les deux mémoires de Galindo et de Peter Masters, qui furent publiés dans le Journal de la Soc. Géogr. de Londres vol. III., pp. 59—64 et vol. XV., pp. 244—258.

D'après le simple récit de Vespucci, il ne serait pas facile de dire exactement quel était le port où se trouvait notre *Veneziola*. L'esprit belliqueux des Indiens, la presque certitude qu'ils n'étaient pas sujets méxicains,* la distance d'environ 80 lieues de Panuco, le genre de constructions employé dans le village, et l'absence sur cette partie de la côte de montagnes couvertes de neige, — du moins Vespucci n'en parle pas, — tout cela nous fait croire que ce port n'aurait pu être que l'un de ceux qui se trouvent entre la première bouche du lac de Terminos et la Barrilla de Coatzacoalcos. — Les bouches de la rivière de ce nom, à cause de leur position sur un angle rentrant de la côte, au point où celle-ci tourne vers le nord, auraient dû être facilement remarquées de ceux qui longeaient la même côte, en venant de l'Est.

S'il s'agissait d'un autre pays plus civilisé, le village aurait en tout cas survécu, et il pourrait, malgré les trois siècles et demi qui se sont écoulés depuis lors, nous servir de guide; mais par suite des habitudes des Indiens, de changer leurs villages au bout d'un certain nombre d'années, il ne nous est pas permis de penser que notre *Veneziola* existait encore au même endroit lors des explorations qui eurent lieu vingt ans plus tard.

N'oublions pas que d'après la description de Vespucci, les maisons de *Veneziola* seraient bâties en bois et couvertes comme des barraques (*Capane*). Cette circonstance est confirmée par Herrera** à propos de celles des anciens Chontals. Aussi le village de Tabasco devait être construit en bois, puisque les habitants, selon Herrera (Dec. II., lib. X., Cap. 9.), ont supplié Cortez de ne pas l'incendier. Encore de nos jours, les misérables habitations des Chontals sont en paille, ayant accès du côté de la forêt, et étant toujours ouvertes pour que les femmes et les enfants puissent s'échapper à l'approche des inconnus. Ainsi la forêt leur rend le même service que faisaient aux anciens Indiens les ponts-levis dont nous parle Vespucci.

VIII.

La flotte passe des eaux de Tabasco aux côtes de Panuco, sans relacher à aucun port de la côte de l'empire des Méxicains. On cherche à expliquer ce fait. Pourquoi la flotte est retournée en Espagne avec peu d'or.

Partant du dernier port, situé, assurément, dans les voisinages du Yucatan et à l'extrémité méridionale de l'empire des anciens Méxicains, la flotille suivit continuellement le long de la côte (*di continuo al lungo della costa*), et n'alla relâcher, qu'au délà de l'autre frontière du même empire, parmi les Huaxtèques.

On peut bien dire, que dans sa haute sagesse, Dieu n'a pas voulu donner cet empire, avec ses trésors, à Ferdinand le Catholique, qui, à

* On sait que les peuples de Tabasco et Cotzacoalcos n'étaient point soumis par les Méxicains (Herrera Dec. II., Lib. IX., ch. 1er et Berualdes del Castillo, chap. 102). Herrera ajoute qu'ils étaient des hommes „féroces et belliqueux" (*hombres fieros i belicosos*). —

** Sus casas siempre las usaron de madera, cubiertas de paja. (Herr. IV., X, chap. 2e.)

l'ombre du trone, voulait spéculer avec ce que Colomb avait découvert.

En tout cas, la voilà expliquée, la raison pourquoi cette flotte, ayant côtoyé tout le golfe méxicain, revint en Espagne avec si peu d'or. Du côté de Yucatan, ainsi que de Tabasco, les marins qui y sont allés plus tard n'en ont rencontré que très peu, et à peine ce que dans leurs guerres les habitants auraient pu enlever à leurs voisins.*

Nous ne nous expliquons pas pourquoi nos navires ont longé, une si grande étendue de terre sans y relâcher. Peut-être déjà fatigués de tant de relâches, toujours aux prises avec des trahisons, se sont ils contentés de constater qu'on n'y trouvait aucun parage vers les Indes, parages que sans doute leurs instructions leur prescrivaient de chercher. D'autre part il n'est pas impossible que les deux prisonniers qui étaient à bord y soient pour quelque chose, car ils avaient sans doute peur de tomber entre les mains de leurs ennemis mortels, les cruels Méxicains.

On pourrait cependant à bon droit s'étonner que les navigateurs n'eussent pas été attirés vers la terre par la vue du volcan Tuxtla et des pics neigeux d'Orisaba et Cofre de Perote. Mais l'on sait que, à cause des brouillards dont ils sont très souvent enveloppés, ces pics se cachent fréquemment à la vue des marins, de même que, du côté du Pacifique, le Chimborazo ne se montre à découvert à ceux qui se trouvent en pleine mer qu'à certains jours de l'année; et encore alors seulement au lever ou au coucher du soleil.

Or, il n'est pas impossible que ce même volcan ou que ces mêmes pics neigeux se fussent dérobés à nos navigateurs qui n'auront mis que deux ou trois jours pour franchir toute l'étendue, c'est à dire d'où on pouvait les apercevoir depuis Tuxtla jusqu'au Cofre de Perote. Et nous trouvons là un nouvel argument en faveur de ce fait probable que *Veneziola* était située vers Coatzacoalcos, ou encore plus à l'est; parceque si c'eut été près d'Alvarado, par exemple, le volcan de Tuxtla aurait été vu; et Vespucci pourrait en avoir dit quelques mots.

IX.

Description faite par Vespucci du pays (de Panuco) où il s'occupe de l'usage de manger der iguanes, des pâtés faits de petits poissons. Excursion dans l'intérieur.

Voyons maintenant le récit que Vespucci nous fait de ce pays du littoral de l'est, dans l'Amérique septentrionale, voisin du tropique du Cancer, qu'il visita, et nous présenterons ensuite nos reflexions, dans le même ordre que Vespucci observe pour sa narration.

„Le lendemain (dit Vespucci) nous avons pris la résolution de quitter „ce port et d'aller en avant. Nous avons suivi sans cesse au long de „la côte. Et nous avons vu d'autres gens, qui pouvaient être éloignés

*) Voyez Herrera, Dec. II., III., ch. 9 et IV., IX., 15.

„des précédents de quatre vingt-lieues, et chez lesquels nous trouvâmes „la langue et les habitudes bien différentes.

„Nous sommes entrés dans les chaloupes pour aller à terre, où nous „vîmes à peu près quatre mille âmes. Quant ils nous virent si près „d'eux, ils se sont mis à toute hâte en fuite, abandonnant ce qu'ils y „avaient.

„Nous descendîmes à terre, et nous suivîmes un sentier, qui conduisait „à la forêt, et à la distance d'un coup d'arbalête nous trouvâmes leurs „huttes, où ils avaient allumé de grands feux pour préparer leurs re-„pas, qui consistaient en quelques animaux et poissons de différentes „qualités.

„Nous y remarquâmes aussi un animal, que l'on rôtissait, lequel „ressemblait à un serpent; seulement il n'avait point d'ailes, et il était „si hideux que nous étions étonnés de sa laideur. Nous avançâmes „vers leurs maisons, et nous y vîmes beaucoup de ces serpents ayant „les pieds liés, et une corde autour du cou, ce qui les empêchait d'ouvrir „la bouche, de même que l'on fait aux chiens, pour qu'ils ne mordent „pas. Ces animaux étaient d'un aspect si laid qu'aucun de nous n'osa „les toucher, les croyant vénimeux. Ils sont grands comme un chevreau, „et ils ont une brasse et demie de long. Les pieds sont longs et gros, „armés de griffes; la peau est dure et de diverses couleurs, le cou et „la tête sont comme ceux des serpents; et du naseau leur sort une „espèce de crête de poils, qui va le long du dos jusqu'à l'extrémité de „la queue; enfin nous avons cru que c'étaient des serpens vénimeux; „mais ces gens les mangent.*

„Nous y avons aussi remarqué que l'on faisait du pain avec des petits „poissons, péchés à le mer, et que l'on bouillait, puis qu'on pétrissait „pour en faire une pâte, comme celle du pain, laquelle ils rôtissaient „sur les braises, pour les manger. Nous en avons goûté et il nous a „paru excellent. Ils ont bien d'autres choses à manger, surtout des fruits „et des racines, ce que serait très long à raconter.

„Voyant que ces gens ne revenaient pas, nous prîmes la résolution „de ne leur rien prendre ici, pour leurs inspirer plus de confiance. Et „nous y laissâmes beaucoup de nos choses, dans un endroit où ils „pûssent les voir, et le soir nous sommes retournés aux vaisseaux.

„Le lendemain, au point du jour, nous vîmes beaucoup de monde „à la plage, et en y descendant, quoiqu'ils eussent encore peur de nous, „ils osèrent traiter avec nous, en nous donnant tout ce que nous leur „demandions. Enfin ils devinrent nos amis, et nous montrèrent leurs „habitations, où ils étaient venus pour faire la pêche, en même temps „ils nous prièrent d'aller à leurs maisons et villages, en nous assurant „qu'ils y nous recevraient en amis. Et ils ont pris tant d'amitié pour „nous, parceque nous avions avec nous les deux prisonniers, qui étaient „leurs ennemis. Comme ils nous faisaient de grandes instances, nous „avons pris la résolution de les suivre au nombre de vingt huit, en „bon ordre, avec la ferme résolution de périr, s'il le fallait. Après „y être resté à peu près trois jours, nous allâmes, avec eux, dans l'in-„térieur. Et à trois lieues de la plage, nous rencontrâmes un village, „de beaucoup de monde, mais de peu de maisons, car il n'en avait „que neuf. Nous y fûmes reçus avec tant de cérémonies barbares, „que la plume ne suffit pas pour en faire la description; ils dansaient, „ils chantaient, et ils pleuraient tout à la fois, et ils nous offrirent de „leurs mets. Nous y passâmes la nuit, et ils nous offrirent leurs „femmes, avec tant d'instances que nous ne pouvions pas refuser. Après „y avoir passé la nuit et le matin du lendemain, il y eut tant de monde

* C'étaient évidemment des iguanes.

„réuni pour nous voir que nous ne pouvions pas les compter. Les „plus vieux nous prièrent d'aller avec eux dans d'autres villages, qui „étaient plus à l'intérieur, ce qu'ils regarderaient comme une grande „marque d'honneur. Nous résolûmes d'y aller, et nous ne pouvons pas „dire combien d'attentions ils nous y rendirent. Nous avons été dans „plusieurs villages de manière que nous avons mis neuf jours pour „tout ce voyage. Nos amis étaient déjà inquiets sur notre retour. „Quand nous étions à dix-huit lieues dans l'intérieur, nous prîmes la „résolution de retourner aux navires. En revenant, beaucoup de „monde nous a accompagné jusqu'à la mer, les hommes de même que „les femmes, ce dont nous nous étonnâmes. Quand quelqu'un de nous „se fatiguait en chemin, ils le portaient très-commodement dans leurs „hamacs. Pour le passage des rivières, qui y sont très-grandes et „nombreuses, ils avaient des moyens si sûrs, que nous ne courions pas „le moindre danger; et plusieurs d'entr'eux suivaient, chargés des „choses qu'ils nous avaient données, à savoir des hamacs pour dormir, „de riches plumages, beaucoup d'arcs et de flèches, et des perroquets „de différentes couleurs.

„D'autres venaient chargés de provisions et avec des animaux. Ils „se croyaient très heureux de pouvoir nous faire passer les rivières sur „leurs épaules, et quand nous arrivâmes près de nos chaloupes ils y en„trèrent. Et c'était charmant comme ils s'empressaient d'entrer pour „aller visiter nos navires. Dans nos chaloupes nous avons pris tous „ceux que nous pouvions. Les uns s'y embarquèrent, et les autres, „faute de place, se mirent à la nage; de manière que nous nous trou„vâmes très-embarrassés, avec tant de monde à bord. Il y avait plus „de mille personnes, toutes nues et sans armes. Ils paraissaient très „étonnés de voir les appareils et *mécanismes*, de même que la gran„deur de nos navires.

„Il arriva alors un fait bien risible: nous avons résolu de tirer „quelques coups de canon, et quand ils en entendirent le bruit, le plus „grand nombre d'entre eux se sont jetés à la nage; à la manière des „grenouilles aux bords des marais, quand elles ont peur. Ceux qui „restèrent à bord étaient tellement terrifiés que nous nous sommes re„pentis de ce que nous avions fait. À la fin, ils se rassurèrent, quand „nous leur dîmes qu'avec ces armes nous ne tuions que nos ennemis. „Après qu'ils s'étaient amusés toute la journée avec nous, nous les „congédiâmes, en leur faisant savoir que nous voulions partir le même „soir. Et ils s'en allèrent, nous montrant beaucoup d'amitié et „d'amour.

„Au milieu de ces gens, à cet endroit, j'ai observé des habi„tudes et des manières de vivre si différentes que je ne peux pas „en donner les détails, car je dois dire à Votre Magnificence que, dans „tous mes voyages, j'ai pris des notes sur ce que j'ai trouvé de plus „admirable, et je les ai réduites dans un volume, en style de géographie, „intitulé *Le Quattro Giornate*. Cet ouvrage contient tout en détail, et „je ne peux pas encore en donner une copie, parceque je n'ai pas fini „de le reviser.

„Cet endroit est très-peuplé; et il y a beaucoup de rivières, et „peu d'animaux ressemblant aux nôtres; excepté le lion, et la pan„thère et les cerfs, les sangliers, les chèvres et les daims, quoique tous „un peu différents. Ils n'ont ni chevaux, ni mulets, ni ânes, „ni chiens, ni autres espèces d'animaux, tels que des brebis ou des „vaches. Ils ont d'autres animaux tous sauvages, dont ils ne peuvent „pas se servir, et qu'il serait très-difficile de nommer.

„C'était étonnant de voir la quantité d'oiseaux, d'espèces très diffé„rentes et de diverses couleurs.

„La terre est très agréable et abondante, couverte de forêts, qui sont „toujours vertes et ne perdent jamais leurs feuilles.

„Les fruits sont en très grande quantité et tous différents des notres.

„Cette terre se trouve dans la zone torride, près du parallele du „Tropique du Cancer, où le pôle s'élève sur l'horizon vingt trois degrés, „au bout du deuxième climat.*

„Beaucoup de gens venaient pour nous voir, et ils se montraient „étonnés de notre figure, et de notre couleur blanche, et nous deman- „dèrent d'où nous venions, et nous leurs repondîmes que nous venions „du ciel pour visiter le monde; ce qu'ils ont cru.

„Nous avons inauguré ici des fonts baptismaux, et un grand nombre „se sont fait baptiser, et après ils se sont eux mêmes appelés *Carabi.* „Ce nom veut dire „un homme qui sait beaucoup".

„On appelle cette province *Lariab.*

„Nous sommes partis de ce port, en naviguant, etc."

X.

L'Iguane. — Pains ou pâtés de petits poissons. La description du pays et le mot *Lariab* sont d'accord avec ce que l'on sait des environs de Tampico. — Le mot *Carabi.*

Nous nous trouvons donc en présence de faits sur lesquels nous allons tâcher de justifier le récit de Vespucci:

1° L'iguane, nourriture des Indigènes.

2° De même le pain fait de petits poissons.

3° Une visite dans l'intérieur. Rivières navigables, etc.

4° Les Indigènes ennemis des deux prisonniers.

5° Le nom *Lariab* donné au pays *(la provincia se dice Lariab).*

Nous allons nous occuper de chacune de ces assertions.

Quant à l'usage de manger l'iguane, le fait est admis par les historiens. Sans rechercher tous leurs temoignages, nous nous contenterons de celui d'Herrera. Après avoir dit (IV., IX., 13.) que, „quoique féroces à la vue, les iguanes étaient bonnes à manger," il assure positivement (IV., X., 12) que tout le monde les mangeait dans la *Nouvelle Espagne.*" Or Vespucci a rendu compte de ces faits avant personne, et on voit que ses récits ont été confirmés.

Quant à ce qui est des pains ou pâtés de petits poissons, il est plus que probable que cet aliment se trouve encore de nos jours parmi le bas peuple, ou parmi les Indiens civilisés de la province de Tamaulipas, où la pêche est très abondante, à tel point qu'elle y constitue même une de ses principales ressources. Du reste, ces pâtés faits de petits poissons (que l'on prenait facilement à l'aide de paniers ou corbeilles) étaient une nourriture commune de presque tous les Indiens de l'Amérique.

Sans nous préoccuper de ce qu'en dit Herrera, au commencement du livre quatrième de sa première Décade, où il a simplement copié Vespucci, en faisant une fausse application de son rapport, nous rappelerons ce qu'il dit à un autre endroit (Dec. V., liv. I., chap. 9.), à propos de certains caraïbes d'Honduras. „Le poisson est répandu à

* Voyez la note E à la fin.

„l'infini dans leurs rivières et lagunes, et il est très-bon. Ils le font „sécher et en font une farine qu'ils gardent dans des calebasses pour „leur servir à manger.“ Dans l'intérieur du Pérou, les *Chiches*, (petits poissons, dont l'on fait sécher et fumer la pâte, bien pressée et disposée en petites tartines) sont un mets bien recherché. Au Brésil, dans quelques endroits, on mange aussi des pâtes de petits poissons des rivières préparées de différentes manières, suivant les provinces, et Gabriel Soares nous parle même de certains petits poissons de mer que les Indiens faisaient cuire au foyer dans des feuilles d'arbre.

Occupons nous à présent de l'excursion de Vespucci dans l'intérieur du pays. D'après certaines traditions recueillies plus tard, et que nous n'hésitons pas à ne faire remonter qu'à la visite de notre flotille, on a dû avoir été du coté de Panuco; mais ce nom, encore de nos jours, s'applique à toute la région, et non pas seulement à la ville. La rivière principale de cette région est la Tamesin: elle vient du nord, et part de si loin que l'on peut la remonter en canot même jusqu'au delà de la ville Lleras, situé presque sous le Tropique du Cancer.* Ne serait-ce pas cette rivière que nos expéditionaires auraient suivie? L'indication du Tropique du Cancer nous la fait préférer à celle de Panuco, plus méridionale. Mais c'est là une question sur laquelle, sans autres données, il est difficile de hasarder une opinion. Seulement il faut convenir que, s'ils furent du côté de Panuco, ils n'ont pas été si près du Tropique. En ce qui concerne la beauté du pays, les animaux et les oiseaux de ses forêts, il suffit de se rappeler, qu'il s'agit d'un site tropical méxicain. Le grand nombre des rivières qui arrosent la province de Panuco est un fait bien connu des géographes.

Nous savons que le territoire de Panuco à partir du port de Tuxpan, était hors de la domination des Méxicains, et ce fait a été confirmé encore dernièrement par les recherches d'un savant méxicain.**

Vespucci ajoute que ce qui a beaucoup contribué à rendre hospitaliers ces Indiens ce fut la présence des deux prisonniers emmenés du port précédent, et qui étaient leurs ennemis. Ce fait pourrait nous faire croire que ces deux Indiens furent sujets de l'empire méxicain: mais comme tous ces Indiens étaient généralement en guerre entr'eux, nous ne saurions point nous arrêter à cette explication. Nous inclinons plutôt à croire que les Indiens de Panuco étaient ennemis des Chontals, et que peut-être ils guerroyaient entre eux, à travers le golfe. L'existence de

* Voyez la carte dans l'*Atlas de Mexico* par Garcia y Cubas.

** Voyez D. Manuel Orozco y Berro, „*Geografia de lengoas y carta etnografica de Mexico.*“ On lit aussi à la page 290 ces mots: „Esa fraccion de Mexico estaba fuera de los limites del imperio mexicano. La parte maritima del sur, sin poder asignar la verdadera extension, estaba ocupada por los huaxtecos: la nacion era entonces numerosa i guerrera, supuesto que ali fueron desbaratados las expediciones españolas que quisieron apoderar-se del pais.... Los pueblos habitadores de aquel suelo no estaban adelantados en la civilisacion; no dejaron rastro de poblaciones mas o menos populosas, ni de templos, ni de artefactos siquiera groseros, y cuando los blancos fueron a estabelecer-se allá, encontraron tribus dispersas y desnudas, barbaras en sus costumbres, cazadoras, y cuando mas algunas parcialidades, que sembraban pocas semillas y vivian en chozas miserables de palos y de zacate“.

certains rapports, et même de liens de parenté, entre les Choutals et les Huaxtèques est aujourd'hui constatée.*

Passons maintenant au mot *Lariab*. Nous n'avons pas pu rechercher sa définition ou son étymologie dans un dictionnaire de la langue Huaxtèque, aucun ouvrage de ce genre n'étant à notre disposition. Cependant nous croyons aujourd'hui que ce nom n'a pas été altéré. Nous le tenons pour être du pur huaxtèque, et cela parceque au nombre des quinze ou seize noms de villages huaxtèques, dont Mr. Orozco (page 289 de l'ouvrage cité) a pu recueillir les désignations anciennes, trois finissent en *ab* et ont des syllabes avec la lettre *l*. Ces noms sont:

Tanlajab;

Tancuayalab;

Tancuallalab.

Ces trois mots suffisent pour nous faire pressentir que celui de *Lariab*** n'est pas corrompu. Ils nous confirment aussi que nos voyageurs, en quittant le pays de Tabasco, ont effectivement été parmi des Huaxtèques. Si le mouillage avait été effectué parmi les Méxicains, Vespucci nous aurait plutôt transmis quelque nom se terminant en *tepec*, *tlan*, ou *itlan*, *cingo*, *calco*, ou *coaco* etc. Si c'eût été un peu plus au nord, comme par exemple là où se trouve actuellement Santander, nous aurions quelque nom d'assonance Caraïbe, tel que *Caribayos*, *Camariguanes*, *Characuais*, *Auyapemes*, *Yacanás*, ou tant d'autres que l'on peut trouver en consultant l'ouvrage de Mr. Orozco.

Ce voisinage d'un peuple qui, en présence des mots que nous venons de citer, devait sans doute avoir beaucoup de parenté avec les peuples guaranis, pourrait bien nous donner une idée de ce que le nom *Carabi*, cité par Vespucci, y fut aussi employé, dans le même sens que les peuplades du littoral du Brésil donnaient à leur mot *Caribâ*: même sans supposer qu'il y eût eu de la part de Vespucci, quand il écrivait la lettre après son quatrième voyage, quelque méprise à propos de ce nom, comme il est arrivé avec les quatre dont nous nous sommes occupé (pag. 9).

Quant au mot *Lariab*, qu'il nous soit permis de hasarder ici une conjecture. Peut-être la désinence *ab* a-t-elle dans la langue huaxtèque, une valeur analogue à celle du *tuba* ou *tyba* en guarani, ou à d'autres désinences que l'on trouve dans le celtique et dans plusieurs langues Orientales, dans les noms des états ou régions.

XI.

Traces du passage des navires à Panuco et à Yucatan recueillies plus tard. Fausse interprétation de ces traces. — Probabilité du séjour du matelot Gonsalo Guerrero à l'époque où Vespucci a passé à Yucatan.

Mais on objectera: comment se fait-il que ce prodigieux voyage n'ait pas laissé dans le pays même des vestiges d'une tradition qui aurait

* Voyez Squier, „*The States of Central America*", pp. 316 et 317.
** Voyez la note F, à la fin.

pu être transmise une vingtaine d'années plus tard, par les vieillards, aux nouveaux explorateurs et conquérants de ces parages?

Rassurons nous. Ces vestiges sont restés, et ils existaient précisement des deux côtés du littoral de l'Empire méxicain. Seulement ils ont été, à notre avis, mal interprétés: on a préféré voir, dans certains souvenirs des Indiens, des récits se rattachant à des évenements surnaturels.

La traditon de cette visite parmi les Indiens de Panuco, a été évidemment recueillie par Sahagun (P. III., p. 134), quand en confirmant une opinion, qu'il avait déjà émise antérieurement (p. 132), il parle de l'arrivée à un port, du côté du nord du Méxique, de vaisseaux venus de la mer; et comme ils y ont débarqué, on a donné à l'endroit où ils se sont arrétés le nom de Panutla *(Panuco)* qui veut dire lieu où sont arrivés les gens venus par mer, ou lieu duquel ils sont partis vers la mer.*

Du côté du Yucatan il parait que l'auteur de l'histoire de Notre-Dame de Izamal parle aussi des traditions que l'on y conservait d'un ancien débarquement effectué sur ces côtes, par des gens venus sur de grands vaisseaux. Nous répétons ce fait tel que nous le trouvons cité, et sans donner le texte, n'ayant pas sous la main le livre où la tradition fut originairement recueillie.

De ce même côté, nous avons à citer encore un autre fait: celui relatif au matelot Gonsalo Guerrero, qui lors de l'arrivée de Cortez à Caçumel, se trouvait avec le cacique de Chetemal, et avait la réputation d'être un bon guerrier. Gonsalo Guerrero était marié dans le pays, avait le nez et les oreilles percées (comme *botocudo*) et ses mains étaient tatouées, ce qui était le signe distinctif des plus braves. Il refusa d'accompagner Geronimo d'Aguilar, quand celui-ci prit la résolution de se présenter à Cortez.**

D'après ce que dit la chronique ce Guerrero ne se trouvait pas au nombre des cinq compagnons d'Aguilar, qui tous étaient déjà morts de fatigue. Les services qu'il avait rendus, ainsi que son mariage, prouvent qu'il vivait dans le pays depuis de longues années. N'est-il pas vraisemblable qu'il s'y établit à la suite de quelque accident, et qu'il continua d'y résider depuis cette exploration primitive de la côte faite en 1497? —

Il ne serait pas impossible que, peu à peu, on parvînt encore à recueillir, dans les écrits des anciens historiens, d'autres traditions aussi confuses que celles-ci, et auxquelles on ne pourrait pas attacher d'importance, avant d'avoir préalablement étudié les faits que doivent servir de base à leur explication.

* Nous donnerons tout le passage de Sahagun en copiant même les mots, qui font remonter cette tradition à des temps bien plus reculés; „Ha años sin cuenta que llegaron los primeros pobladores à estas partes de la Nueva España, qui es easi otro mundo, y veniendo con navios por la mar, aportaron al puerto que está hacia al Norte, y porque alli desembarcaron, se llamó *Panutla*... logar donde llegaron los que vinieron por mar".

** Voyez Herrera II., IV., VII.

XII.

Suite du texte de Vespucci. — La difficulté qui s'est produite au sujet du rumb N. O. n'en est pas une.

Hâtons nous de poursuivre notre analyse.

Parti du port de la province *Lariab*, où on avait relâché, Vespucci continue ainsi:

„Nous avons tant navigué le long de la côte, en voyant toujours la „terre, que nous avons fait plus de 870 lieues, en suivant encore (*tut-„tavia* a aussi cette signification) la route vers le N. O., et en relâ-„chant maintes fois, et communiquant alors avec un grand nombre „d'habitants."

Nous sommes d'accord pour admettre que Vespucci, qui certes n'avait pas un style très-clair, a été plus confus que d'habitude dans cette partie de son récit; et ce fut justement pour cela que ce passage n'a pas encore été expliqué, et qu'on a pu révoquer en doute le voyage tout entier. Et cependant nous croyons, que, si le lecteur veut s'en donner la peine, il réussira à comprendre la phrase de Vespucci.

En rendant compte du reste du voyage effectué le long de la côte, Vespucci dit avoir navigué encore pendant 870 lieues, et il ajoute: „*tuttavia verso il maestrale.*"

Or il est clair que, en longeant une côte pendant 870 lieues, quelque droite qu'elle fût, la ligne de rumb ne pourrait jamais être *constamment* celle du N. O. (*maestrale*) juste. Les vents et les sinuosités de la côte feraient changer la route sans cesse. Donc, on ne pourrait jamais voir dans la phrase de notre navigateur une précision mathématique.

Si nous lisons avec attention le récit entier de Vespucci, nous remarquerons qu'il a voulu être assez sobre dans les désignations des rumbs, et qu'il s'en occupe seulement chaque fois qu'il recommence à naviguer, en indiquant alors celui par lequel on reprend la route. — Ainsi, partant du premier point d'atterrage à la côte d'Honduras, il dit que l'on suivit vers le N. O., et puis il ne parle plus de rumb, bien que l'on a dû en changer bien souvent, pour faire le tour du Yucatan; d'abord vers N. $^1/_4$ N. E., puis, en arrivant au cap Catoche, vers l'O. et O. $^1/_4$ S. O., etc. —

Si nous pouvions supposer que le mouillage des navires à Panuco avait eu lieu près du cap Roxo, il n'y aurait pas le moindre doute que, en partant de là, il fallait, pour suivre la côte, prendre exactement le rumb N. O. — Et il est probable, ou au moins vraisemblable, que les vaisseaux venant du sud, le long de la côte, et rencontrant, devant eux, le même cap Roxo, et au large, les écueils des îles de Lobos et Blanquilla, ont dû s'approcher de terre, et ont pu s'y arrêter, à la vue des habitants, accourus en grand nombre sur la plage.

Mais, en supposant même que les navires ne se soient arrêtés qu'à Tampico, en suivant au delà, la côte jusqu'à Santander s'incline encore vers l'Ouest, et comme la variation de l'aiguille y est vers l'Est (de nos jours à peu près 8° $^1/_2$), les marins, sans connaître ce fait relativement à ce parage exploré pour la première fois, pourraient

bien se persuader, en se guidant par leurs boussoles, que la côte penchait beaucoup plus vers l'Ouest.

Vespucci semble, dans le récit de ce voyage, avoir à coeur de montrer qu'il a poussé très loin vers l'occident. Après le point d'atterrage sous une longitude, désignée comme étant de 75° O. de la Grande Canarie (nous avons vu qu'elle devait être moindre), il dit avoir continué vers le N. O. Or, au parage de notre *Veneziola*, il devait se trouver effectivement de dix ou onze degrés encore plus à l'Ouest. En partant de *Veneziola*, il dit de nouveau avoir suivi vers le N. O. Et en effet, arrivé au cap Roxo, il se trouverait de trois à quatre degrés plus à l'Ouest. En continuant, de ce point, de longer la côte, il a dû forcément naviguer encore dans un rumb entre N. et O., et, près la barre de Santander, il se trouverait de presque un degré plus à l'occident; et par conséquent, de plus de quinze degrés à l'Ouest du premier point d'atterage: donc, *réellement*, d'un peu plus de 82 degrés à l'Ouest de la Grande Canarie, et de plus de 91 ½° à l'Ouest de Cadix. Tel a été le terme le plus occidental de cette exploration. D'où il résulte que Vespucci a navigué aussi plus d'un quart de cercle de notre planète parallèlement à l'équateur.

Ce qui a causé la plus grande difficulté pour l'explication du passage qui nous occupe du récit de Vespucci, cela a été surtout la signification que l'on a voulu donner à l'adverbe *tuttavia*, en prétendant le traduire par *continuellement* ou *toujours*; quand il est plus naturel de supposer que Vespucci, dans le langage qui lui était particulier, eût plutôt employé ce mot dans un sens analogue à celui qu'a le *todavia* espagnol ou portugais, et qui est en même temps italien, d'après le Dictionnaire de la Crusca.

XIII.

Les 870 lieues parcourues depuis Panuco. Jusqu'où est on arrivé. Maximum. Minimum. — Appui, favorable à un cap, donné par trois cartes géographiques presque contemporaines.

En comptant la distance des 870 lieues d'après notre nouveau procédé, elle ne nous parait plus exagérée de cent lieues*. En effet: si nous rapportons cette distance, égale à trois fois et un septième de celle de Lisbonne à la Grande Canarie, sur une grande carte marine, le long de la côte, — à commencer depuis le cap Roxo, ou même depuis Tampico, jusqu'au delà de la pointe de la Floride (en ayant égard au détour causé par les *cayos* des *Tortugas*, en revenant du cap

* En indiquant à la page 46 de notre précedent travail (*Amerigo Vespucci* etc. Lima, 1865) que, au lieu de ce chiffre 870, il faudrait lire *770*, une faute typographique a défiguré notre pensée, en glissant un 3 pour un 7, et on a mis 370. Cette faute a été toutefois corrigée à la main, au dernier moment, dans presque tous les exemplaires, où l'on a mis 870; parceque nous avions déjà, à ce moment-là, l'idée que nous développons à présent.

Sable), — nous irons aboutir au cap Hatteras. Mais cette limite doit se restreindre beaucoup, lorsque nous devons compter, dans le nombre des 870 lieues, toutes les distances parcourues, pour entrer dans les ports et pour en sortir. Or, supposant que ces ports fussent dix ou douze en nombre, y comprises les bouches du Mississipi, les cinglages faits pour leur exploration pourraient bien donner une distance totale equivalente, dans son maximum, à celle entre les caps Hatteras et Cañaveral.

Nous verrons que le port de ce dernier cap satisfait à toutes les conditions que, selon Vespucci, réunissait celui de la terre ferme où se termina l'exploration. Et disons tout d'abord que nous possédons trois documens, d'autre source, qui nous confirment que justement un cap fût le terme d'une exploration de la Floride bien antérieure à celle de Juan Ponce de Leon en 1512, et dont les historiens ne se sont point occupés. Ces documents consistent en trois cartes géographiques, savoir:

1° Celle de 1504, appellée *Charta Marina Portugalensium.*

2° Celle de Jean Ruysch qui accompagne le Ptolémée de Rome de 1508.

3° Enfin, une autre qui est jointe au Ptolémé de Strasbourg de 1513.

Dans la première de ces cartes, de même que dans la seconde, qui est plus connue, parce qu'elle se trouve reproduite à la fin de l'*Histoire Géographique du Nouveau Continent* de Humboldt, on remarque, à une longitude ouest des Canaries, correspondante à peu près à 75 degrés, une étendue de côte où la désignation des noms, du coté du nord, finit justement par un cap, que l'on y nomme *Elicontii.* Ces noms doivent provenir d'une exploration de la côte faite par des navires envoyés par le roi Ferdinand d'Espagne. C'est ce qui prouve clairement cette inscription gravée en marge:

HVC USQ NAVES FERDINADI
REGIS HISPANIE P,VENERVT.

La carte du Ptolémée de 1513 offre des indications encore plus remarquables. Les côtes du Méxique y sont dessinées formant un golfe, et indiquant que l'on savait déjà qu'il n'y avait, par là, aucun passage vers l'Inde orientale. La partie septentrionale du golfe et la peninsule de la Floride y sont assez bien figurées. Cette péninsule se termine au Sud en deux pointes, dont l'une est désignée par le nom de *Courello* et l'autre, peut-être celle des Tortugas, par celui de *cap de la fin d'Avril.** Les dernières désignations, au Nord, se rapportent à deux caps: — ce sont, le cap *Litontir* (sans doute l'*Elicontii* de Ruysch) et le cap de la Mer occéanique (*del Mar Usiano*).

Nous pourrions bien nous dispenser de dire que le cap Cañaveral, situé, à peu près, dans la latitude nord de 28 ½ degrés, satisfait aussi

* Nous croyons que la désignation de ce nom vient en aide à notre interprétation du récit de Vespucci, parceque comme il dit que vers la fin de Juin (après treize mois de voyage) il est arrivé au terme de l'exploration que nous supposons le cap *Cañaveral*, il n'est que très naturel de supposer qu'un mois et demi avant on avait bien pu se trouver aux prises avec les écueils de la pointe de la Floride.

à la condition tacitement contenue dans la lettre de Vespucci à Medicis* que le parage le plus septentrional de cette exploration devrait se trouver sous une latitude inférieure à celle de Lisbonne, d'où il commence à compter l'étendue d'un quart de cercle méridien jusqu'au delà de 50 degrés S.

XIV.

Fin du récit de Vespucci sur son 1er voyage. Ce récit aidera à déterminer le terme septentrional du même voyage.

Comment déterminer définitivement lequel des caps a été le terme septentrional de l'exploration?

Avant d'aborder cette question, étudions le dernier fragment du récit que Vespucci a consacré à ce voyage.

„Nous sommes partis de ce port,... et nous avons navigué tout le „long de la côte, en vue de terre, sur une distance de 870 lieues en „allant encore vers le N. O. (*tuttavia* verso el maestrale) en relâchant „souvent à terre et communiquant avec les habitants. Dans quelques „endroits nous avons acheté de l'or, mais en petite quantité. Et ce „n'était pas chose facile que de devoir découvrir la terre et de nous „informer si elle contenait de l'or. Enfin après treize mois de voyage,** „voyant nos vaisseaux et leurs apparaux en mauvais état et nos mate„lots très-fatigués, nous avons accordé en conseil de mettre les navires „à sec, pour les inspecter (parce qu'ils faisaient beaucoup d'eau) et „pour les calfater et les goudronner de nouveau, afin de pouvoir re„tourner en Espagne. Quand nous prîmes cette résolution, nous étions „près d'un port, le meilleur du monde, dans lequel nous sommes entrés „avec nos navires, et où nous avons trouvé des gens qui nous ont „reçus avec beaucoup d'amitié. Nous avons fait à terre un fort avec „des chaloupes et des tonneaux, et nous y avons mis des canons qui „jouaient de tous les côtés. Nous y mîmes aussi tout ce que nous „avions déchargé de nos navires, que nous conduisîmes sur la plage, „pour les réparer, avec l'aide des habitants, qui nous ont fourni des „vivres; de manière qu'en cet endroit nous nous sommes à peine servi „des nôtres, ce qui nous fut très-utile, parce que nous en avions peu „pour notre retour. Nous y restâmes trente sept jours; et nous sommes „allés souvent à leurs villages, où ils nous acueillaient avec beaucoup „d'honneur.

„Quand nous voulûmes partir, et suivre notre voyage, ils se plaignîrent „qu'ils avaient à craindre une nation féroce et ennemie qui, à certaine „époque de l'année, venait par mer à leur pays, entrant par trahison „ou par force et en tuant beaucoup de naturels qu'ils mangeaient en„suite, que d'autres étaient emmenés captifs sans pouvoir se défendre; „nous donnant à entendre que ces ennemis habitaient une île éloignée „à cent lieues de là. Ils nous contèrent cela avec tant de preuves

* De cette lettre à Medicis, dont l'original on croit perdu, nous avons reproduit (Voyez *Amerigo Vespucci* etc., Lima, 1865; pp. 13—26) la traduction latine faite, d'après ce que l'on sait à présent, par le celèbre dominicain véronais Fra Giovani del Giocondo, et nous y avons joint une traduction vénitienne publiée en 1507, à Vicenza.

** Cela répond à Juin 1498.

„d'attachement, que nous en fûmes émus et que nous leur promîmes „de les venger de tant d'injures, ce qui leur causa beaucoup de joie. „Ils nous offrîrent de se joindre à nous, ce que nous n'acceptâmes pas „pour plusieurs raisons; cependant nous admîmes sept d'entre eux, à „la condition qu'ils reviendraient seuls chez eux dans leurs canots, ce „dont ils convinrent sans difficulté, puis nous leur dîmes adieu à tous „en les considérant comme amis.

„Remis de nos fatigues et nos avaries étant réparées, nous sommes „partis et, après avoir tenu la haute mer pendant sept jours par le „rumb de vent entre N. E. et E. *(per el vento infra greco e levante*)* nous „nous trouvâmes alors en face de beaucoup d'îles, quelques unes ha„bitées et d'autres désertes, et nous étant approchés de l'une d'elles „où nous jetâmes l'ancre, nous vîmes sur la plage un grand nombre „d'habitants. Ils appelaient cette île Ity. Voyant cela nous mîmes à „bord de nos chaloupes des hommes choisis avec trois canons et nous „approchant peu à peu de terre, nous pûmes distinguer sur la plage „au moins 400 hommes avec beaucoup de femmes. Ils étaient nus, „paraissaient agiles, guerriers et courageux, parce qu'ils étaient armés „d'arcs, de flèches et de lances, et beaucoup d'entre eux portaient des „boucliers carrés, avec lesquels ils se défendaient, avec beaucoup de „dextérité, sans être gênés pour lancer leurs flèches. Nous nous appro„châmes de terre dans nos petites barques, et nous étions à peu de „distance quand ils se jetèrent précipitamment à la mer et lançant une „grande quantité de flèches, ils commencèrent à se défendre coura„geusement contre nous, pour nous empêcher de débarquer. Tous „avaient le corps peint de diverses couleurs et ornés de plumes d'oi„seaux. En voyant cela, ceux qui nous accompagnaient nous avertirent „que toutes les fois qu'ils se peignaient et qu'ils ornaient le corps, c'était „la preuve qu'ils étaient prêts à combattre. En effet, ils nous empê„chèrent de débarquer de telle manière, que nous fûmes obligés de „décharger sur eux nos canons; et à peine entendirent-ils le bruit et „qu'ils en observèrent les effets, en voyant plusieurs d'entre eux tomber „morts, ils se sont tous enfuis vers la terre.

„Alors nous avons convenu d'envoyer à leur poursuite quarante deux „des nôtres pour les combattre: et ayant débarqué avec nos armes, la „résistance qu'ils nous firent fut telle, que pendant près d'une heure „nous avons lutté sans obtenir aucun succès, si ce n'est avoir tué quel„ques uns parmi eux, mais ils paraient nos coups de lances et d'épées „avec beaucoup d'adresse. Enfin nous les avons chargés avec une „telle impétuosité, qu'ils prirent la fuite vers leurs forêts, en nous lais„sant maîtres du camp, avec beaucoup d'entre eux morts et blessés. „Ce jour-là nous ne voulûmes pas les poursuivre plus loin, parce que „nous étions très fatigués; nous retournâmes à nos navires, et telle „était la joie des sept indiens qui étaient venus avec nous, qu'ils ne „savaient comment nous la manifester. Le lendemain nous avons re„marqué que beaucoup d'habitants s'approchaient de la plage, tous peints „et ornés de plumes d'oiseaux, jouant des cornettes et d'autres instru„ments de guerre dont ils faisaient usage, ce qui était pour nous un „admirable spectacle.

„Voyant qu'ils se préparaient à nous traîter hostilement, nous réso„lûmes de tâcher d'arriver à en faire nos amis, et dans le cas contraire „à les traîter en ennemis, et à considérer comme esclaves tous ceux „que nous ferions prisonniers.

* On se convainc de la véritable signification que Vespucci donne à cette phrase quand il l'emploie de nouveau, et, pour désigner le vent entre N. et N. E., il dit *infra el tramontano e greco.* (Voyez pag. 61 de notre travail *Amerigo Vespucci* etc.).

„Cette résolution prise, nous nous sommes armés le mieux possible „et nous nous approchâmes de la plage. Ayant peur, à ce qu'il paraît, „de notre artillerie, ils ne nous ont pas empêché de débarquer; arrivés „à terre, nous nous partageâmes en quatre compagnies, chacune de „cinquante sept hommes avec son capitaine, et nous avons combattu „longtemps corps à corps, jusqu'à ce qu'ayant tué beaucoup d'entre „eux, ils furent obligés de prendre la fuite. Nous les avons poursuivis „jusqu'à un de leurs villages, où nous fîmes 250 prisonniers. Après „avoir incendié le village, nous revînmes à nos navires, emmenant avec „nous les 250 prisonniers, et laissant morts et blessés un grand nombre „d'eux, sans autre perte de notre côté qu'un mort et vingt deux blessés; „tous ceux-ci, grâce à Dieu, sont guéris.

„Ayant décidé notre retour, les sept indiens venus avec nous, parmi „lesquels cinq furent blessés en combattant, retournèrent à leur pays, „très contents et admirateurs de nos forces. On leur donna un canot „que nous prîmes dans l'île, avec sept des prisonniers, dont trois „hommes et quatre femmes. En suivant notre route vers l'Espagne, „nous sommes rentrés au port de Cadix avec 222 captifs, le 15 Octobre „1499. Nous fûmes reçus avec beaucoup de joie, et nous vendîmes „nos captifs."

Cette conclusion de la relation de Vespucci nous offre deux nouveaux élémens pour déterminer le parage de la côte du continent de l'Amérique Septentrionale où s'arrêta l'exploration. Dans ce parage il y avait un port excellent, „le meilleur du monde", selon la phrase de Vespucci, enchanté encore de la bonne reception que les habitants lui avaient faite. Et en même temps, ce port était tellement situé que, en le quittant et après avoir tenu la haute mer pendant sept jours vers le O. N. O., on rencontra un archipel composé d'un grand nombre d'îles, les unes habitées et d'autres désertes.

Ne nous soucions pas trop du certificat de supériorité donné au port par Vespucci en 1498, alors que, à ce qu'il paraît il n'en avait pas encore vu d'autres, si ce n'est ceux du nord de l'Italie ou ceux de Barcelone et Cadix. Et nous disons en 1498, et non pas en 1504, parcequ'il est plus que probable qu'il n'écrivait point, après tant d'années écoulées, une aussi longue lettre, sans avoir sous les yeux les notes prises en voyage, notes que parfois il se contentait probablement de copier.

XV.

L'archipel d'Yty ne peut-être que celui des Bermudes. Les objections possibles se detruisent facilement. Le port du cap Cañaveral fut probablement le terme du voyage.

Mais où se trouve-t-il ce mystérieux archipel d'Ity, qui doit nous livrer le secret du dénouement final de ce fameux voyage? Quant à nous, nous croyons qu'il ne peut s'agir que de celui des Bermudes. Non seulement celui-ci répond, en tous points, à la description donnée par Vespucci, mais il est le seul, que l'on rencontre dans ces parages.

Nous allons au devant des deux seules objections, qu'on pourra nous faire, à savoir qu'au dire des historiens ces îles furent découvertes plus tard, en 1522, et qu'on les trouva alors inhabitées, ou entièrement dépeuplées.

En ce qui touche l'affirmation relative à ce fait que les Bermudes n'ont été découvertes qu'en 1522, nous répondrons, sans aller en chercher d'autres, avec un seul exemple, qui a le plus de rapport avec le cas dont nous nous occupons, savoir celui de la Géorgie Australe. Nous avons prouvé que cette terre, que l'on croyait n'avoir été découverte qu'en 1775 par Cook, avait été trouvée 273 ans auparavant par Vespucci; et bien que ce dernier ait lui-même constaté le fait dans sa lettre, si souvent imprimée, la vérité n'en a pas moins été méconnue jusqu'à nos jours.

La seconde objection, que l'on motive sur le dépeuplement des îles, n'est pas plus difficile à réfuter. Si ces îles ont été rencontrées *dépeuplées* en 1522, cela ne prouve pas qu'elles aient été également inhabitées vingt quatre ans auparavant. Ce fait pourrait plutôt nous faire croire que, à la suite de cette découverte primitive du petit archipel, en 1498, quelques marins de ceux qui étaient allés avec l'expédition, ayant touché une partie du prix de vente des 222* prisonniers, enlevés à si bon marché et bien vendus à Cadix, se seraient empressés d'y retourner plus tard, pour faire de nouvelles *razzias* d'esclaves, et pour aller les vendre aux Antilles, ou même en Espagne.

Et nous disons même en Espagne, parce que le fait d'anthropophagie constaté chez ces indiens, qui étaient probablement des Caraïbes, aurait autorisé leur vente en Europe, au moins tant que la traite, par rapport à eux, n'avait pas été defendue. Et cette defense n'intervînt qu'en 1514 (Herrera, l., X., VIII.)

L'insatiabilité, bien connue, des négriers explique ce dépeuplement, et il faudrait plutôt s'étonner s'ils avaient laissé dans ces îles une seule âme vivante. On sait que les femmes et les enfants se vendaient tout aussi facilement, et leur enlèvement même présentait moins de danger que celui des hommes.

Un fait historique, très connu de nos jours, corrobore notre opinion: c'est que**, plus d'un siècle après l'évènement qui nous occupe, l'île de Porto Santo, située non loin de Madère, est restée tout à fait depeuplée, à la suite d'une invasion de pirates, qui ont enlevé et emmené avec eux tous les habitants de l'île, y compris les femmes et les enfants.

Or, n'est-il pas rationnel de supposer que des faits analogues ont pu se passer également dans quelques unes des îles de l'Amérique, surtout antérieurement à l'arrivée de Nicolas d'Ovando en 1501, qui a été le

* Guidés par le texte latin nous avions dans notre précedent travail fait dire à Vespucci, que le nombre des prisonniers faits dans l'île avait été de 25. Le texte original désigne très clairement 250; et ce nombre s'accorde alors avec le nombre total de 222, qui arrivèrent à Cadix. De nos jours encore, que la traite des nègres est presque entièrement supprimée, nous avons vu aborder au Callao, venant de Chine, *dans un seul navire*, quelques cents Coolies: plus de la dixième partie de ces Coolies avait péri à bord, pendant le traversée.

** *Hist. Ger. do Brazil*, I, 336.

porteur des premières ordres de la Cour restreignant le commerce des esclaves Indiens, et défendant les expéditions ou *voyages libres*, entreprises sous le prétexte de faire des découvertes.

Pourquoi donc ne pas croire que des faits semblables se fussent passés par rapport à notre archipel, qui non-obstant formé de plus de 300 îles (dont quelques unes ne sont que de simples bancs de corail) n'en compte que cinq habitées et cela par une population qui, dans sa totalité, ne dépasse pas actuellement douze mille âmes. Nous devons ajouter que les mêmes ordres charitables donnés à Ovando, n'ont pas été exécutés. Ils furent bien vite révoqués, quant aux Caraïbes; puisque en 1504, les souverains d'Espagne autorisèrent solennellement l'asservissement de ces Indiens. Tout le monde pût, dès lors, s'emparer d'eux, en faire des esclaves et les *exporter*, à la seule condition de payer les droits au fisc.*

On connait suffisamment les nombreuses iniquités, qui se commîrent à l'occasion de ces trafics, ainsi consacrés légalement, et l'histoire nous dit que l'évêque Las Casas fut à ce point affligé de cet état de choses, qu'impuissant à enrayer le mal entièrement, il conseilla d'abandonner le trafic des nègres Indiens et de s'en tenir à la traite des nègres d'Afrique.

En rendant compte d'une expédition qui partît de Cuba en 1514, pour asservir les habitants des îles Guanajas, expédition dont les peripéties auraient pu fournir à Fénimore Cooper matière à un roman fort intéressant, Herrera n'a hésité à raconter le fait, en commençant par ces mots:

„Les Castillans continuaient à faire des associations, et au nombre d'un, deux ou trois navires... allaient. . captiver des Indiens *où ils pouvaient*..."

„Et observant que les naturels (d'une des îles Guanajas) ne se tenaient point sur leurs gardes, ils sont descendus à terre, et enlevèrent tous ceux qu'ils ont pu prendre, et ils se sont rendus à une autre (île), où ils ont fait autant; puis, ayant leur navire chargé d'esclaves, ils sont retournés à Cuba."**

Ajoutons ici que nous abritons quelques doutes quant à la véritable position de l'archipel caraïbe de St. Bernard, que l'on a voulu placer à l'entrée du golfe d'Uraba, peut-être sans autre raison que de se trouver ce nom cité dans une loi de 1504, à côté de celui de Barù, îles près de ce golfe. Nous ne croyons pas impossible que à l'avenir on vienne encore à prouver que cet archipel, fameux par la férocité de ses habitants canibales, n'était autre que celui des Bermudes. Comme notre flotille n'entra à Cadix que le 15 Octobre, il y a assez de possibilité

* „Acordaron de dar licencia á qualesquier personas... paraque... pudiesem cautivar i llevar á qualesquier partes para venderlos i aprovecharse de ellos, sin incurrir en pena alguna, pagando el derecho real" (Herrera, Dec. I., liv. VI., chap. 8e.)

** Continuaban los Castellanos en hacer compañias, i con uno i dos, i tres navios... algunos ivan à... *cautivar Indios adonde podian*... Y estando los Naturales descuidados, salieron en una isla a tierra, prendieron *toda la gente* que podieron; fueron à la otra i hicieron lo mismo, i cargado el navio de gente se bolvieron á Cuba." (Herrera, Dec. IV., liv. II., chap. 7e.)

de croire qu'à l'occasion de la fête de St. Bernard (20 Août), elle se trouvait encore aux Bermudes, et que le 20 Août eût été le jour de ce fameux combat où l'on a obtenu, avec la victoire, 250 prisonniers.

Mais revenons à notre démonstration :

Si nous admettons, par une simple hypothèse, que l'archipel d'Ity ait été les Bermudes, et si nous nous transportons à ces îles, pour prendre de là, vers le continent, la route inverse à celle désignée par Vespucci, c'est à dire celle donnée par un rumb de O. S. O. à peu près (ayant égard à ce que les courants agiraient sur la dérive dans un sens opposé), nous tomberons juste sur le cap Cañaveral.

Ce fut donc, sans doute, la baie* de ce cap qui fut le dernier point du continent visité par Vespucci.

Quant à ce qui est de l'excellence du port du cap Cañaveral, nous n'hésitons aucunement à croire que nos marins, arrivant sur de petits navires et n'ayant point à sonder le fond, n'auraient fait qu'admirer sa vaste étendue, dont un simple coup d'oeil jeté sur quelque carte marine peut donner une idée assez favorable.

On pourrait s'imaginer que, si la situation de ce parage n'était pas si bien indiquée par sa position par rapport aux Bermudes, le cap Hatteras, avec un port beaucoup meilleur, et situé sans comparaison plus près des Bermudes, aurait plutôt dû être considéré comme ayant été le terme final de l'exploration.

En effet, le cap Hatteras est bien plus près des Bermudes que le cap Cañaveral; mais, malgré cela, il n'est que très probable que les habitants de ce dernier cap étaient plus exposés que quelques autres plus au nord aux invasions des anciens Canibales Bermudiens. Soit que ces invasions fussent entreprises pour satisfaire à des instincts d'anthrophagie, soit qu'elles le fussent seulement pendant les époques de sécheresse, fréquentes aux Bermudes, pour éviter la famine ou la soif, nous croyons qu'il eut été beaucoup plus facile aux envahisseurs, dans leurs grands canots (dont ils pouvaient augmenter le nombre tant qu'ils voulaient, grâce aux bois de cèdre aromatique qui, encore de nos jours, couvrent le sol de ces îles), d'arriver au continent près du cap Cañaveral que près du cap Hatteras. Pour s'approcher de ce dernier cap, non seulement ils auraient eu à lutter contre les courants du *Gulf Stream*, les poussant vers le nord-est, mais contre une mer plus forte et même contre les bourrasques qui y sont encore de nos jours à redouter. En même temps que pour arriver à la Floride tout les aiderait. En sortant de ses îles, s'ils prenaient vers le Sud, ils ne tarderaient pas à se trouver à la merci des courants qui poussent avec force vers les îles de Bahama et la Floride, où ils seraient arrivés en quelques jours, sans avoir besoin de se fatiguer beaucoup en faisant usage de leurs rames.

* Peut-être le nom de *Bahia del Espirito Santo* fut donné à cette occasion au port *Tocobaga,* appellé plus tard de Mernelo, nom d'un pilote que fut rencontré près de ses parages en 1512, „*dans ses aventures*" (probablement à la chasse des Indiens). — Nos expéditionnaires ont dû arriver près du cap Cañaveral vers la Pentecôte de 1498.

Pour leur retour, ils n'avaient qu'à se servir de nouveau des courants, suivant avec eux vers le N. E., et s'en écartant seulement au moment d'avoir presque gagné la hauteur de leur archipel. Encore de nos jours on rencontre, sur les plages de ces îles des barils, des caisses et des mats que les courants y conduisent; fait déjà observé en 1538 par Bartolomé Carreño.*

Des expéditions contre le cap Hatteras présenteraient toujours des difficultés pour effectuer le retour; parce qu'on devait courir le risque d'être emporté vers le *Gulf Stream.*

Les Caraïbes qui étaient si grands navigateurs, et qui, dans leurs canots, entreprenaient des expéditions si lointaines, devaient connaître tous les secrets de ces mers. Aussi il est plus que probable que les Indiens du Continent qui avaient accompagné la flotte, sont retournés chez eux prenant le Sud, et gagnant les courants jusqu'aux îles plus septentrionales de Bahama.

Pour ce que regarde ces Indiens du Continent, plus tard les évènements ont prouvé qu'ils ne valaient pas mieux que les autres.**

XVI.

Résultats de l'explication du premier voyage de Vespucci: 1° La réhabilitation complète de sa mémoire. 2° Un document qui vient éclaircir plusieurs faits. Circumnavigation de Cuba avant 1500, indiquée par Cosa et Martyr. Pinzon et Solis chefs de l'expédition. Temoignages de Martyr, Oviedo, Gomara et Herrera.

Le récit du premier voyage de Vespucci expliqué, dans ses moindres détails, produit un document de la plus grande importance pour l'histoire de l'Amérique. Non seulement il vient réhabiliter tout-à-fait la mémoire de son auteur, mais il vient à la fois transformer en faits historiques différentes assertions vagues, que l'on rencontrait dans les pages des historiens primitifs du Nouveau Monde, et que l'on ne savait pas expliquer. En effet: nous savons que, en 1494, Colomb fit constater judiciairement, par le témoignage de plusieurs pilotes et matelots*** que Cuba ne pouvait pas être une île, mais devait être un vrai Continent *(tierra firme).* D'un autre côté, Antonio de Herrera et d'autres historiens ajoutent que ce ne fut que l'année de 1508, que Sebastien de Ocampo entreprenant un voyage qui a duré huit mois, vérifia le fait d'être Cuba effectivement une île. Mais en face de ces deux assertions, nous possédions, dans la grande carte de Juan de la Cosa, dessinée en 1500, l'île de Cuba déjà parfaitement indiquée, et nous possédions aussi quelques pages de Pierre Martyr d'Anghiera, où il dit qu'il ne man-

* Voyez *Coleccion de varios documentos para la Historia de la Florida y tierras adyacentes por B. Smith* I., 93.

** *Informacion* avec des notes de Fr. Gregorio de Beteta dans la *Coleccion* de Buckingham Smith pp. 190—202.

*** Voyez ce document dans le vol. II. de Navarrete pp. 143 et suiv.

quait pas de gens qui *prétendaient avoir navigué autour de Cuba*,* et il ajoute encore, que l'on comptait dans ce nombre Vincent Yañez (Pinzon), lequel s'était même avancé au delà, et avait rencontré d'autres terres à l'occident de la même île.

Ne faut-il pas aujourd'hui rapporter ce fait de la reconnaissance de Cuba comme île, à l'expédition dont il est question dans le récit du premier voyage de Vespucci? Il n'y a pas le moindre doute que si les expéditionnaires entrèrent dans le golfe méxicain du côté du Yucatan et en sortirent en longeant les côtes de la Floride, ils ont dû avoir laissé bien constaté que Cuba était resté isolée à leur droite.

Puisque Vespucci ne dit pas qu'il a été le chef de l'expédition, ne pourrions nous pas connaître le nom de ce chef?

Nous avons déjà vu Martyr d'Anghiera nommer Vincent Yañez Pinzon. Le même Martyr revient encore sur ce nom lorsque, à l'occasion de traiter de la baie de *Navidad*, à Honduras, il s'occupe, des alliances faits par le même chef Pinzon avec les caciques *Chiavaca*, *Pintigna*, *Chamailaba* (ce nom fait rappeller les mots huaxtèques de pag. 20) *Poloma* et *Pot*. Voici ce qu'il ajoute:

„Vicentius Annez institutum iter suum prosequens, *ad Orientem* regiones invenit *aquarum crebra illuvie desertas* et *stagnantia magnis tractibus* loca. Nec destitit a proposito, donec terrae illius *longissimae cuspidem* attigit: si cuspides appellare licet cuneos aut frontes acutas vel *promontoria marinas terras terminantia*. Ea cuspis Atlantem videtur velle impetere."

Remarquons bien que dans ce passage Martyr dit que Pinzon poursuivit vers l'Est, après avoir été au delà d'Honduras.

N'est ce pas une coïncidence manifeste avec ce voyage, où l'on a dû, après Santander, suivre beaucoup vers l'Est, pour arriver à la Floride?

Les dernières phrases de Martyr paraissent une espèce de satyre faite aux régions voisines du cap Cañaveral ou même à celles de la province de Tabasco. Bien des années plus tard, Jean de Laet** désignait ce dernier pays comme une *„plana regio et crebris paludibus et stagnis distincta."*

Martyr revient de nouveau à Vincent Yanez Pinzon pour le présenter comme associé, dans une exploration de ces parages, au célèbre navigateur Jean Diaz de Solis.*** Et il parle de ce dernier pilote encore une fois, quand après avoir décrit la côte depuis Paria jusqu'au

* „Neque enim desunt qui se circuisse Cubam audeant dicere. An haec ita sint, an invidia tanti inventi occasiones quaerant in hunc virum, non dijudico: tempus loquetur, in quo verus judex invigilat."

Hic Vincentius Annez... Cubam, a multis ad ea usque tempora, ob suam magnitudinem, continentem putatam, circuivit. Itidem et alii plures se fecisse aiunt. Vincentius Annez, cognito jam experimento patenti Cubam esse insulam, processit ulterius, et terras alias ad occidentem Cubae offendit" etc.

** *Hispania*, Edition Elzevir de 1619, pag. 227.

*** „Percurrisse quoque feruntur ea litora occidentalia Vicentius Agnes.... et Joannes quidam Diaz Solisius Nebrissensis, multique alii.

Probablement, comme il a été ordonné plus tard, l'un était le premier chef sur mer, et l'autre le premier à terre.

delà de Veragua, c'est-à-dire jusqu'à une rivière, dans la côte des Mosquitos, qu'il désigne sous le nom de San Mateo*, il continue ainsi:

„Sed non sistit opus... Joannes Dias de Solis... ab eo fluvio *ad occidentem* tendens lequas et ipse percurrit *non paucas.* Sed littus illud medium ad septentrionem *curvatur.* Propterea *non examussim locatum inter dimensa*" etc.

Mais l'autorité de Martyr, dans ces passages un peu vagues et sans dates, ne serait pas suffisante pour nous contraindre à rapporter à l'époque du premier voyage de Vespucci (1497—1498) les faits qu'il lui a consacrés dans ses pages, et à les appliquer tous à une seule expédition, si les autres historiens ne venaient à son appui.

Voyons ce qu'ils disent.

Oviedo assure positivement que la découverte du golfe d'Higueras (Hibueras) fut faite, non pas par Colomb (en 1502), mais antérieurement**, par Juan Dias de Solis et Vicente Yanez Pinzon, „avant que celui-ci eût découvert l'Amazone": et par conséquent avant 1499.

Gomara confirme aussi la même opinion, en spécifiant que la découverte de la côte d'Honduras fut faite par Pinzon et Solis, trois ans (il se trompe en disant trois au lieu de quatre) avant que Colomb y allât, dans son quatrième voyage. Et pour ce qui nous regarde, il éclaircit encore mieux ce passage de son texte par quelques lignes qu'il insère à un autre endroit (ce sont celles que nous avons déjà reproduites à la page 3) de ce travail où il se plaint de ce qu'il ne fut pas resté de souvenirs de certaines expéditions faites „depuis l'année 1495 jusqu'à l'année 1500."

Nous croyons que les témoignages des trois premiers historiens Martyr, Oviedo et Gomara sont suffisants pour nous prouver que le voyage dans lequel Pinzon et Solis découvrîrent la côte d'Honduras fût de quelques années antérieur à celui de Colomb en 1502, et que par conséquent il doit avoir été celui dont nous nous occupons,*** par la simple raison que l'on n'en rencontre pas d'autre, auquel on puisse le rapporter.

Aux témoignages des trois historiens Martyr, Oviedo et Gomara, nous croyons pouvoir ajouter celui du chroniste des Indes. Au milieu d'une certaine obscurité et de quelque confusion dans les dates, il n'hésite pas à attribuer à la famille Pinzon,† et non pas à Colomb en 1502,

* Rivière au nord de Nicaragua où s'est perdue la caravelle de Nicuesa, et qui aura été appelée de *San Mateo* par Colon, lors de son arrivée le 21 Septembre 1502.

** „.... Algunos attribuyen al Almirante primero Don Christoval Colon, diciendo que él lo descubrió. Y no es así; porque el golfo de Higueras lo descubrieron los pilotos Vicente Yañez Pinçon é Johan Diaz de Solis é Pedro de Ledesma, con tres caravelas, antes que él *Vicente Yañez descubriese el rio Marañon,* ni que él Solis descubriese el rio de la Plata." (Ed. de l'Académie de Madrid de 1851—1855, t. II, p. 140, liv. XXI, chap. 28.)

*** Il est possible que Pinzon ait pris avec lui, en 1497, dans le nombre des quatre navires de l'expédition les caravelles *Vicente Yañez* et *Fraila* (Navarrete, III, pp. 75 - 76.)

† El cabo i punta de Hibueras descubrieron los Pinzones (Dec. III, liv. V, chap. 12). Rappellons nous aussi le passage d'Herrera cité à la page 11 à propos des *premiers Castillans* etc.

la découverte du cap d'Hibueras, et il ajoute même que ce furent Pinzon et Solis qui découvrirent le *Golfo Dulce*, et donnèrent le nom à la baie de *Navidad*, et découvrirent le Yucatan.*

Il faut donc reconnaître que Pinzon et Solis se sont trouvés, tous deux avec l'expédition, qui, avant l'année 1500, découvrit des terres au delà de la côte d'Honduras, et acquit la certitude que Cuba devait être une île.

C'est une vérité historique qui doit être admise même par ceux qui voudraient encore soutenir que les mêmes navigateurs revînrent ensemble parcourir la même côte en 1508. Quant à ce détail, puisqu'il ne touche pas à notre travail actuel, nous nous réservons de dire ce que nous en pensons dans une note à part.**

Conclusion.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte:

1° Que Amerígo Vespucci fit son premier voyage en 1497 et 1498.

2° Que dans ce voyage, il n'a pas été du côté de Paria ou Venezuela, mais sur les côtes d'Honduras, du Yucatan, du golfe méxicain et de la Floride.

3° Qu'il a relâché au Sud et au Nord des frontières de l'empire méxicain et a longé les côtes de cet empire sans y aborder.

4° Que le port du cap Cañaveral, vers le 28 ½° de latitude nord, fut le parage du Continent où s'arrêta cette première exploration.

5° Que Vespucci a, dans ce voyage, effectué la circumnavigation des deux peninsules du Yucatan et de la Floride.

6° Que par la circumnavigation de cette dernière presqu'île, et par la route suivie pour continuer son voyage vers l'Europe, il a, déjà en 1498, acquis la certitude que Cuba devait être une île.

* „Sabido en Castilla lo que havia descubierto de nuevo el Almirante, Juan Dias de Solis i Vincente Yañez Pinzon determinaron de ir à proseguir el camino que dejaba hecho, i fueron à tomar el hilo desde las Islas de los Guanajos i volver de ellas al levante; pero navegaron desde las dichas islas hácia el poniente hasta el parage de el Golfo Dulce, aunque no lo vieron, porque está escondido; reconocieron la entrada que hace la mar entre la tierra que contiene el Golfo, i la de Yucatan que es como uma grande Enseada, ó Baia, que asi llaman los Marineros.... Y como vieron aquel rincon grande que hace la Mar entre dos Tierras, la uma que está á la mano esquierda teniendo las espaldas al Oriente, que es la costa que contiene el Puerto de Caballos, i adelante de él el Golfo Dulce: i la otra de mano derecha, la Costa del Reino de Iucatan, parecióles gran Baia, i por esto la llamaron, la gran Baia de Navidad, desde donde descubrieron las Sierras (tierras?) de Caria; bolvieron al Norte, i descubrieron mucha parte de el Reino de Yucatan, pero como despues no huvo nadie, que prosiguiese aquel Descubrimiento, no se supo mas, hasta que se descobrió todo lo de Nueva-España desde la Isla de Cuba, i estos Descubridores, principalmente pretendian descubrir Tierra por emulacion del Almirante, i pasar adelante de lo que él habia descubierto“ etc. (Dec. I, liv. VI, chap. 17°).

** Voyez à la fin la note G.

7° Que dans ce grand voyage il a eu pour compagnons Vicente Yañez Pinzon et Jean Diaz de Solis, et que ceux-ci étaient même les chefs de l'expédition.

8° Enfin, qu'en quittant le port du cap Cañaveral, pour revenir en Europe, la petite flotille a été aux Bermudes, alors habitées par des Canibales, que l'on a combattus et auxquels on a fait un grand nombre de prisonniers que l'on a emmenés en Espagne, où ils furent vendus comme esclaves.

Note A.

Page 1.

Le savant Alex. de Humboldt a eu occasion d'attirer l'attention sur le „fait digne de remarque"* de la publication, à la même année et dans la même typographie des deux opuscules latins *Cosmographiae Introductio* et *Globus Mundi Declaratio*, de Strasbourg, chez Jean Grüninger, en 1509.

Nous devons ajouter que l'on remarque également une connexité parfaite entre les éditions allemandes de l'une et de l'autre ouvrage, publiées la même année à Strasbourg, et par le même Grüninger.

Quand on examine avec attention plusieurs exemplaires des deux publications en allemand, on acquiert la conviction que la véritable connexité entre les deux ouvrages, en allemand comme en latin, consistait en ce que la lettre de Vespucci a été imprimée de manière à pouvoir se joindre à l'un et à l'autre ouvrage.

En effet: On rencontre souvent reliée séparément la lettre de Vespucci détachée du texte de l'opuscule *Welt-Kugel*; mais il existe aussi des exemplaires contenant cette lettre, et, ce qui est plus décisif, on trouve dans tous les exemplaires du texte allemand de celle-ci la déclaration suivante, imprimée à la fin:

„Wie du aber dye kugel uñ beschreibung der gantzenn welt verston sollt, würst du hernach finden unnd lesen."

Et de son côté le même opuscule contient aussi des phrases qui se rapportent à l'annéxation de la lettre de Vespucci. Les voici:

Au chap. IV, on y lit:

„das haupt ist orient der offgang oder Asia Die füeß der niedergang als die nüw welt danon obgesagt ist" ꝛc.

et au chap. XI:

„aber nun seitmal di menschen subtiler clüger und gelerter ..... mit schiffen, uñ gewer, haben sie vil and' ding erfundē wie da diß hieby getrukt büchlin vß weiset."

Les éditions du texte latin de la lettre ne contiennent pas la déclaration dont nous avons parlé; mais le *Globus Mundi* contient des phrases semblables à celles que nous avons copiées, et qui ont rapport à un ouvrage qui devait y être adjoint. — Or, les deux opuscules *Cosmographiae Introductio* et *Globus Mundi* occupent justement chacun les trois feuilles *A*, *B* et *C*, et les lettres de Vespucci commencent avec la feuille *D*, de manière à pouvoir s'adapter à l'un et à l'autre, sans aucun inconvénient.

Nous devons ajouter que nous croyons que l'opuscule allemand *Welt-Kugel* doit être consideré comme le texte original dont on a fait la traduction latine.

* *Examen Critique* etc., IV. p. 163.

On voit que les gravures (à l'exception d'une seule qui diffère dans les deux textes) ont été faites exprès pour ce texte. Dans une de ces gravures, reproduites dans l'édition latine, on lit même, en allemand, l'inscription *Nüw Welt* placée sur la partie la plus orientale de l'Amérique du Sud.

Le titre de l'opuscule en allemand est comme suit:

Der welt kugel
Beschrybūg der welt und deß gā
tzē Ertreichs hie angezögt un' vergleicht einer rotundē
kugeln, die dan sunderlich gemacht hie zü gebörēde, dar
in der kauffmā und ein ietlicher sehen un' mercken mag
wie die menschen undēgegē vns wonē vō wie die Son
vmbgang, herin beschriben mit vil seltzamē dingē.

Pour ce qui regarde la description de l'édition latine de cet opuscule, de même que celle des deux éditions de 1507 de la *Cosmographiae Introductio*, avec les remaniemens que ces deux éditions ont éprouvées, on peut consulter l'opuscule „*Martin Hylacomylus Waltzemüller, ses ouvrages et ses collaborateurs*," Paris 1867. —

Note B.

Page 2.

Outre les nombreuses erreurs de chiffres, dont nous parlerons plus loin, on rencontre dans la traduction latine bien d'autres fautes qui lui ôtent toute valeur.

Sans nous occuper de la grande méprise de l'adresser au duc René II., et de changer, continuellement en *Tua Majestas* le *Vostra Magnificenza* de l'original, adressé au gonfalonier Soderini, Jean Basin s'est permis d'ajouter au texte quelques mots qui ne se trouvent pas dans l'original, ni se trouvaient probablement, non plus, dans le texte français. C'est ainsi qu'il fait dire à l'auteur de la lettre qu'il adressait celle-ci au Roi Ferdinand de Castille, et se plaisait à en adresser à la fois une semblable à lui duc René (*ad Ferdinandum Castiliae Regem nominatim scriptas, ad te quoque mittam*). — Ces mots ne sont pas de Vespucci, et ils ont été cause de beaucoup de confusions. C'est encore au traducteur qu'il faut attribuer l'introduction de deux mots que l'on cherche en vain dans l'original. Il fait dire à Amerígo que Georgio Vespucci était son oncle: „*Avunculi mei.*" — Au moins ici il a dit une vérité, et la liberté qu'il a prise sur lui, comme traducteur, n'a pas eu des conséquences aussi funestes.

La conclusion de la lettre est rendue tout aussi infidèlement que son début. Nous donnerons les deux textes pour que le lecteur puisse les comparer.

Texte original de Vespucci:

„Et al presente mi truovo qui in Lisbona, et non so quello vorra el Re fare di me, che molto desidero riposar mi. El presente aportatore che é Benvenuto, di Domenico Benvenuti, dira a V M., di mio essere

Texte de la traduction de Basin:

„Et ita nunc apud Lisbonam ipsam subsisto, ignorans quid de me serenissimus ipse Rex deinceps efficere cogitet, qui a tantis laboribus meis jam ex nunc requiescere plurimum peroptarem, hunc nun-

ed di alcune cose si sono lasciate di dire per prolixita: perche le ha viste e sentite. Dio siao'eli.* Io sono ito stringēdo la lettera quāto ho potuto: et hessi lasciato a dire molte cose naturali, a causa di scusare prolixitá. V. M. mi perdoni: la quale supplico ch' mi tenga vel numero de sua servidori: ed vi raccommando ser Antonio Vespucci mio fratello, et tucta la casa mia.

„Resto *rogando* Dio, che vi accresca e di della vitta: et ch' salzi lo stato di cotesta excelsa Rep. et l'honore di V. M. etc. Data in Lisbona a di 4 di Septembre 1504.

Servitore Amerígo Vespucci in Lisbona."

cium majestati vestrae plurimum quoque interdum commendans. Americus Vesputius. In Lisbona."

Plusieurs mots très caractéristiques de l'original ont été changés, d'une manière pitoyable, en produisant des erreurs déjà reconnues.

De ce nombre sont:

Cambi au lieu de *Cazabi*,
Charaibi au lieu de *Carabi*,
Parias au lieu de *Lariab*
Besillicca (!) au lieu de *Besechicce*

Sans nous occuper de l'erreur de la date du second voyage (1489 au lieu de 1499), parce qu'elle était facile à reconnaître (puisque le 1er voyage s'était fait de 1497 à 1498) nous devons ajouter au nombre des fautes remarcables de la traduction celle de dire au commencement du 4e voyage que Malaca était *versus horisontem* quand dans l'original on lit: „verso l'*oriente*", ce qui est du reste confirmé par la fin de la lettre à Medicis sur le 3e voyage. On cherche aussi en vain à expliquer l'introduction dans le texte latin de ces mots (à la page 61). „*In quibus V diebus, CC et L in mari penetravimus leucas*" et de ceux-ci (de la page 51): *et secundum eam (plagam) navigatis LXXX circiter leucis, stationem quandam naviculis tutam reperimus.*"

Dans le récit du second voyage on remarque une autre faute. On ne trouve pas dans le texte latin tout ce-ci:

„che *come di sopra dixi, fumo fuora di epsa* (la ligne equinociale) *5 gradi alla parte dello austro.*" Or, ces phrases confirment l'atterage au Brésil.

Occupons-nous à présent des erreurs de chiffres. En grande partie elles pourraient bien s'expliquer comme des fautes typographiques, provenant de la mauvaise lecture des nombres romains du manuscript.

Nous présenterons ici une note de celles que nous avons averti, au nombre de vingt trois. Pour les pages, nous nous rapportons à notre texte *(V. Amerígo Vespucci, son caractère, ses écrits etc., Lima, 1865)*:

Pages	Texte italien	Erreurs du Texte latin
35	*10* maggio	*XX* die Maii
39 et 40	*XIII* case, *IV* mila, *VIII* in *X* anni	*VIII*, *X* millia, *octenio* ... aut *septenio*

* Sic. — An *Dio sia co lui?*

Pages	Texte italien	Erreurs du Texte latin
42	*42* case, *22* canoe *XVI* fanciulle.	*XX* ... *XII, VIII.*
44	*XXVIII* cristiani, *XVIII* leghe	*XXIII* ex nobis, *IX* leucis
47	*VII* giorni	dies (sans dire le nombre).
48	*250*	*25* (prisioniers).
49	*XLIV* giorni	*XIX* dies
51	*70* homini, *150* perle	*20* (homines), *CCCCC* uniones
55	*130* perle	*CXIX* unionum
59 (in fine)	*750* (leghe), *150*	*DCC* ... *C*... leucas
60	*XV* (Febraio), septe (abril)	*XIII* (Februarii), secunda (aprilis)
61	*XV* mesi	*XVI* circiter menses
64	*37* (gradi), *18* (giugno)	*XXXV* ... *XXVIII* (Junii.)

Nous devons confirmer ici ce que nous disons à la page 1, à savoir que l'édition originale a du être imprimée à Florence même. C'était là et non pas à Pescia, que Pietro Pacini da Pescia avait sa typographie. Dans la même année 1505 il a imprimé à Florence les *Sermons et Soliloques* de Saint Augustin, une *Imitation du Christ* en italien, et la *Vita di Philosophi* par Lahertius. — Il se peut bien que ceux qui auront occasion d'examiner ces éditions rencontrent encore la véritable origine de la vignette, représentant un philosophe assis et tenant un livre à la main, et qui se trouve reproduite à la page 34 de notre travail „*Amerígo Vespucci*“ etc.

Nous ajouterons aussi que l'édition du texte original n'a que le titre en caractères gothiques: tout le texte est en caractères *romains*, de ceux qui, vers la fin du 15e siècle, jusqu'à peu près vers la fin du premier quart du 16e, ont été les plus usuels non seulement en Italie, ou nous les voyons déjà employés à Venise depuis 1478 par Franc. Renner, et en 1497 par Felipe Pinzi, et en 1499 par Aldus Manutius (dans l'édition (in folio) *Veterum* Astronomicorum*), mais aussi à Bâle, où Henr. Bebel imprimait en 1496 la corographie d'Hartman, et à Strasbourg, où déjà en 1498 Martin Schott en faisait usage. Au 16e siècle ces caractères ont été plus en vogue jusqu'à cèder un peu la place aux *italiques*. À Strasbourg Schurer, Knoblauch et plus tard Grieniger les employaient; à Leipsic Jacob Thanner et Val. Schumann: à Cracovie Joh Haller; à Vienne Lucas et Léonhard Alantsee et Jérome Vietor; à Cologne Nicol. Cesar et Godef. Hittorp; à Augsbourg — Miller, Sigismund Grimm et Marc Wirsung, etc.

Note C.

Page 7.

Notice detaillée des Indiens d'Honduras donnée par Vespucci.

„Je passerai maintenant à la vie et aux moeurs de ces gens. Ni „les hommes ni les femmes ne s'habillent. Ils n'ont d'autre enveloppe „que celle qu'ils ont eue en venant au monde. Ils sont de taille

* L'édition des astronomes plus modernes y compris le Dr. Bartolomé Vespucci, neveu d'Amerígo faite à Venise, aussi in folio, en 1508, est aussi imprimée dans ces caractères.

„moyenne, et bien proportionnés. Leur teint tire sur le roux comme le „poil du lion, et il me semble que s'ils s'habillaient, ils seraient aussi „blancs que nous. Ils ne laissent croître les cheveux qu'à la tête, et „ceux-ci sont noirs et longs, surtout chez les femmes que ces lon„gues chevetures rendent fort belles. Les hommes ne sont pas beaux. „Leurs figures sont plates comme celles des Tartares. Ils ne laissent „croître ni sourcils ni cils, et n'ont de cheveux qu'à la tête, parce„qu'ils considèrent la croissance des cheveux comme convenant seule„ment aux animaux. Les femmes sont très-agiles à la marche et à „la course, et nous sont, sous ce rapport, de beaucoup supérieures. „Nous avons maintes fois vu des femmes courir une ou deux lieues sans „la moindre peine. Ils nagent à merveille, et les femmes nagent mieux „que les hommes. Nous avons vu celles-ci nager en mer pendant deux „lieues sans se reposer.

„Leurs armes consistent en arcs et en flèches, qu'ils sont très ha„biles à fabriquer. Ils manquent de fer et d'autres métaux; mais, à „défaut de fer, ils garnissent la pointe de leurs flèches avec des dents „d'animaux et des arètes de poissons; et pour les rendre plus fortes, „ils les trempent au feu. Ils tirent bien, à ce point qu'ils chassent à „l'arc tout ce qu'ils veulent. Dans quelques endroits, les femmes sont „également très habiles au tir. Outre ces armes, ils ont encore des „lances, des javelots, et des massues très bien travaillées.

„Ils ont l'habitude de faire la guerre aux tribus limitrophes qui „parlent une langue différente de la leur; et ils sont cruels à ce point „qu'ils ne pardonnent jamais, à moins qu'ils ne laissent la vie à leurs „ennemis que pour leur faire endurer des souffrances plus grandes.

„Quand ils partent pour faire la guerre, ils emmènent leurs femmes, „non pour qu'elles combattent, mais pour qu'elles portent leurs pro„visions. Ces femmes sont en effet capables de porter sur leurs épaules, „pendant un trajet de trente à quarante lieues, un poids plus fort qu'un „homme des plus robustes ne parviendrait à lever de terre, ainsi que „nous l'avons vu maintes fois. Ils n'ont point de chef, et marchent „sans ordre, chacun pour son compte. Ils ne se battent pas pour „régner, ni pour agrandir leurs territoires, mais seulement pour satis„faire une inimitié de longue date. Et si on les interroge sur les causes „de cette inimitié, ils ne donnent d'autre raison que celle-ci: „venger „la mort de leurs ancêtres.

„Ils ne connaissent ni lois ni maîtres, et n'obéissent qu'à eux-mêmes; „mais ils s'encouragent les uns les autres, et se préparent à la guerre, „notamment quand l'ennemi a fait prisonnier quelqu'un des leurs. Et „alors le parent le plus rapproché du mort ou du captif se lève, court „par les rues ou par les places, se plaint sans cesse, et appelle les „autres à la guerre.

„Ils n'ont aucune notion de droit ou de justice, et ne châtient point „les malfaiteurs. Ils ne corrigent pas leurs enfants, et rarement se „querellent entr'eux.

„Leur conversation est très simple. Mais ils sont pleins de malice „et d'intelligence pour tout ce qui les touche. Ils parlent peu, et tou„jours à voix basse. Ils ont les mêmes accents que nous; mais ils „parlent entre les dents, et se servent de mots différents des nôtres.

„Il existe chez eux des langues très différentes, et nous avons re„marqué qu'à cent lieues de distance ils ne se comprennent plus les „uns les autres.

„Ils ne suivent aucune loi quant au mariage. Chacun prend la femme „qu'il veut, et la répudie quand cela lui plait, et la femme en fait autant, „sans qu'il en résulte la moindre offense soit pour l'un, soit pour l'autre:

„et cela parceque la liberté y est la même pour l'homme que pour la „femme.

„Ils ne sont point jaloux; mais ils sont extrêmement luxurieux, et les „femmes, sous ce rapport, dépassent les hommes. La décence me dé„fend de dire ici ce qu'elles font pour satisfaire leur penchant. Elles „sont très-fécondes, et ne cessent point de travailler pendant leur gros„sesse. Elles accouchent facilement et presque sans douleur.

„Leur manière de vivre est très-barbare. Ils n'ont point d'heure „fixe pour les repas et mangent quand ils ont de l'appétit, soit le jour, „soit la nuit. Ils prennent leurs repas assis sur le sol, sans nappe ni „serviette et mangent dans des vases d'argile, qu'ils fabriquent eux „mêmes, ou dans des calebasses.

„Ils couchent sur des hamacs de coton suspendus. Et quoique ce „mode de repos semble pénible, on y jouit, au contraire, d'un sommeil „plus doux que sur des matelas. Ils sont d'une grande propreté, se „lavent frequemment, et se montrent d'une grande pudicité pour tout ce „qui touche aux fonctions de la nature, qu'ils remplissent en faisant tout „leur possible pour n'être vus de personne. Seulement ils ne se cachent „point pour uriner.

„Les femmes, immédiatement après leur accouchement, vont se laver „à la rivière d'où elles reviennent parfaitement alertes. Elles souffrent „si peu pendant cette époque de leur vie, que leurs maris les maltrai„tent, et quand cela arrive elles tuent, par un procédé qui leur est „spécial, le foetus au sein maternel. Il en résulte que beaucoup d'en„fants meurent ainsi. Elles ont le corps bien fait, et bien propor„tionné, de manière qu'on n'y saurait découvrir la moindre difformité, „et quoiqu'elles soient toujours nues, leur abdomen est conformé par „la nature de telle sorte qu'aucune partie honteuse ne puisse frapper „la vue. D'ailleurs cela n'aurait aucune importance pour eux, puisque, „sur ces gens-là, la vue des parties que nous appelons honteuses produit „la même impression que font sur nous les figures.

„Quelques fécondes que soient les femmes, elles n'ont jamais les „seins flasques, ni les ventres plissés. Elles se sont montrées très„affectueuses à notre égard.

„Ils n'ont pas de réligion. On ne peut les appeler juifs, ni maures; „puisqu'ils ne font pas de sacrifices et qu'ils n'ont aucun temple pour „prier. D'après leur manière de vivre, ils ressembleraient plutôt aux „épicuriens.

„Ils vivent en communauté. Leurs maisons sont comme des cabanes „fort solidement bâties, et couvertes de feuilles de palmier, parfaitement „abritées contre la tempête et les vents. Dans quelques endroits ces „maisons sont vastes à ce point qu'une seule pourrait loger 600 âmes. „Nous avons vu un village, qui n'avait que treize maisons, qui ren„fermaient quatre mille âmes. Tous les huit ou tous les dix ans, ils „changent leurs villages; et quand nous leurs avons demandé la raison „de ce déplacement, ils nous ont répondu que, en demeurent longtemps „dans un même endroit, l'air devenait infect et se corrompait, et les „rendait malades, explication qui nous a paru raisonnable. Leurs ri„chesses consistent en plumes d'oiseaux, de diverses couleurs, en col„liers qu'ils confectionnent avec des os de poissons, ou en pierres vertes „et blanches qu'ils mettent aux joues, aux lèvres et aux oreilles, ou „enfin en d'autres ornemens auxquels nous n'attachions aucun prix.

„Ils ne font point de commerce, n'achètent ni ne vendent, et se „montrent contents de ce que la nature leur donne. Ils n'attribuent „aucune valeur à ce que, nous, en Europe et ailleurs considérons comme „richesses, c'est à dire l'or, les bijoux, les perles et autres choses; et „même, s'ils en possédaient, ils ne travailleraient pas pour en acquérir,

„et ne les estimeraient nullement. Ils sont si généreux qu'ils refusent „très-rarement de donner ce qu'on leur demande. Aussi sont ils d'une „grande franchise à demander ce qu'ils désirent avoir. Mais leur plus „grande preuve d'amitié consiste à offrir leurs femmes et leur filles, et „ils considèrent comme un grand honneur de pouvoir donner leurs „jeunes filles vierges, et c'est pour eux la plus grande marque d'amitié „que de les accepter ainsi.

„Ils connaissent différentes manières de célébrer les funérailles. „Quelquefois ils enterrent leurs morts en mettant à côté d'eux de „l'eau et de la nourriture, croyant qu'ils s'en serviront. Ils n'allument „pas de cierges et ne pleurent point. Dans quelques localités ils sui- „vent une coutume plus barbare et plus cruelle: lorsqu'un malade est „prêt à mourir, ses parents le portent au milieu d'une forêt, suspendent „un hamac entre deux arbres, y placent le malade, et dansent autour „de lui pendant toute la journée. Vers le coucher du soleil, on met „auprès de lui de l'eau et des provisions en quantité suffisante pour „qu'il puisse se nourrir pendant quatre à six jours. Après cela ils „l'abandonnent, et s'en retournent à leurs villages. Si le malade se „remet, mange, boit et revient, les siens le reçoivent avec de grandes „cérémonies, mais il en est bien peu qui se sauvent ainsi. On ne s'en „occupe pas autrement, et s'ils meurent ils n'ont pas de sépulture. Ces „gens ont encore beaucoup d'autres coutumes, que je n'indiquerai pas, „afin d'abréger.

„Ils emploient différentes médecines qui ne ressemblent pas du tout „aux notres, et nous nous étonnions de voir que quelques uns gué- „rissaient.

„Nous apprîmes que quand un malade avait la fièvre, au moment „où celle-ci était la plus forte, on le baignait dans de l'eau froide, de „la tête aux pieds; après quoi ils allumaient un grand feu près de „lui, et le tournaient et retournaient pendant deux heures, jusqu'à ce „qu'il se fatiguât. Alors seulement on le laissait s'endormir. Et „beaucoup se guérissaient de cette manière.

„Ils font très souvent usage d'une diète sévère, et demeurent jusqu'à „trois jours sans manger. Ils emploient également la saignée, non pas „aux bras, mais aux lombes aux épaules et aux jambes. Ils savent „aussi provoquer le vomissement avec des herbes, qu'ils mettent dans „la bouche. Ils se servent encore d'autres remèdes qu'il serait long „de désigner. Leur tempérament est très phlegmatique, en raison de „leur nourriture, qui consiste généralement en racines de plantes, en „fruits ou en poissons.

„Ils ne sèment pas de grains, et pour leurs repas habituels font „usage de racines dont ils fabriquent des farines assez bonnes. Ils les „appellent *yuca*, *caçabi* et *ignami*. Ils mangent peu de viande, si ce „n'est de la chair humaine, parceque Votre Magnificence doit savoir „qu'ils sont tellement barbares que sous ce rapport, ils surpassent même „les bêtes; car ils mangent tous les ennemis qu'ils tuent ou font pri- „sonniers, les femmes aussi bien que les hommes; et cela avec tant „de férocité que ce serait horrible à raconter, et plus encore à voir, „ainsi que cela m'est arrivé très-souvent. Ils se sont étonnés en ap- „prenant que nous ne mangeons pas nos ennemis. Votre Magnificence „peut bien croire qu'il existe chez eux tant d'usages barbares qu'il est „impossible de les relater tous ici.

„Et comme j'ai vu dans ces quatre voyages tant de choses si différentes „de nos habitudes, je me suis proposé d'écrire un petit livre qui s'appelle „*Le Quattro Giornate*, et dans lequel je raconte comme mon faible esprit „me l'a permis la plupart des choses que j'ai vues. Je n'ai pas encore „publié ce travail parceque j'éprouve tant d'ennui, dans toutes mes affaires,

„que je n'ai point de gout pour ce que j'ai écrit; quoique plusieurs „personnes m'encouragent à le faire publier. Et comme on y verra toutes „ces choses en détail, je n'ajouterai plus rien ici sur ce sujet.

„Dans la suite, nous verrons d'autres singularités. Ce qui a été dit „suffit comme généralités."

Note D.

Page 9.

Malgré les témoignages des historiens opposés à notre manière de voir, nous hésitons à admettre que le nom de *Gracias a Dios* ait pu être donné à un cap par Colomb. Ce nom apparait à nos yeux comme le symbole d'un sentiment de piété par lequel des navigateurs, désespérés de trouver terre, rendent Grâces à Dieu de leur avoir enfin fait entrevoir un port. — Tel n'était pas le cas de Colomb qui, en y arrivant, venait déjà de longer la terre et d'en prendre possession dans un port précédent, après avoir essuyé avec son frère et son fils une tempête dont ils était sortis en vue de l'île de Guanaja. Les compagnons de Vespucci, au contraire, ne sont arrivés à cette côte qu'après une longue navigation à travers l'océan, et après avoir avancé, pendant plusieurs jours, la sonde à la main, sur les bas fonds de ces parages. On comprend que, délivrés enfin de cette tourmente devant l'inconnu, ils aient manifesté par des actions de grâce, leur joie d'avoir trouvé terre et qu'ils aient voulu, par le nom donné à cette terre, perpétuer le souvenir de leur délivrance.

Les scrupules que ces déductions ont fait naître en notre esprit se trouvent appuyés encore par une autre considération, à savoir, la presque certitude que Colomb connaissait déjà, quant il entreprit son quatrième voyage, les résultats de l'exploration faite par les compagnons de Vespucci, et que c'est dès-lors avec la pleine connaissance du chemin poursuivi par ses prédécesseurs qu'il se dirigeait sur ces parages, à la recherche d'un passage vers l'Ouest, continuant sa route au Sud, sans s'occuper de la partie Nord de la côte, qui avait déjà été examinée.

On pourrait même croire qu'en partant de Cuba, pour s'avancer vers la terre ferme, Colomb avait d'abord eu l'intention de se diriger sur le cap de *Gracias a Dios* et que, s'il n'a point exécuté ce projet, c'est que les vents et les courants qui l'avaient pendant deux mois retenu en mer, le jétèrent plus vers l'Ouest.

Dans sa lettre aux Souverains Catholiques, écrite de la Jamaïque, le 7 Juillet 1503, Colomb, loin de dire qu'il avait donné à ce cap le nom de *Gracias a Dios*, parle de ce point comme s'il lui était déjà connu. Il dit simplement: „Je suis arrivé au cap de *Gracias a Dios* etc." Diego de Porras fut le premier qui, le 7 Novembre 1504, dit que ce nom avait été donné par l'amiral. Or, si la pieuse idée qui a inspiré le nom de *Gracias a Dios* était venue à l'esprit de l'amiral, pourquoi ne l'avait il pas réalisée, en l'appliquant soit à l'île de Guanaja, ou même à la pointe de Cajucas qu'il a passée avant d'arriver à celle de *Gracias a Dios*.

Le témoignage de Porras doit être accepté avec d'autant plus de réserve qu'il ajoute (Navarrete I, 284) que la côte, basse depuis le cap *Gracias a Dios* en suivant vers le Nord, ne commence à s'élèver qu'à proximité d'une rivière qu'on a appellée de *la Possession* parceque, — dit

il — l'amiral a sur ce point-là, „pris possession de la terre.“ Or, ce parage est le cap Cameron.

Est il admissible que Colomb, venant déjà du port de Cajinas ait attendu jusque là pour *prendre possession de la terre?*

Il est vrai que Pedro de Ledesma et Fernando Colomb disent aussi très clairement que ce fut l'amiral qui donna le nom au cap et le second explique même les raisons. Mais combien de faits ont été ainsi racontés d'abord d'une manière bien différente de celle d'après laquelle on les explique de nos jours.

Nous avons séparé ces lignes de notre texte, pour ne pas y mêler des conjectures qui ne sont point essentielles à son explication.

Note E.

Page 17.

Le système généralement suivi au 15. siècle, pour la division des climats était celui d'Erathostène, qui avait imaginé, pour la partie de la terre selon lui habitable, sept climats, passant le premier par Meroë, le second par Syène, le troisième par Alexandrie etc.

L'anglais Holywood, presque exclusivement connu sous le nom de Sacrobosco, qui n'est qu'une traduction italienne de *holywood* (*holy*, saint, et *wood*, bois), avait popularisé ce système par son opuscule *De Sphaera* où il avait, au 13e siècle, condensé presque toute la science astronomique des Arabes, s'érigeant ainsi lui-même en une sorte de Ptolémée de la fin du moyen âge.

Son petit livre *De Sphaera* se vulgarisa bientôt à ce point que l'on en publia, au moins, vingt six éditions jusqu'à l'année 1499; et ce nombre augmenta encore pendant le 16e siècle, où l'opuscule fut imprimé, non seulement en latin mais dans presque toutes les langues européennes; quelques unes de ces éditions parurent enrichies de commentaires des premiers mathématiciens de l'époque, au nombre desquels nous citerons Bartolomé Vespucci, Hartmann Beyer, Elias Vinet, Albert Hero, Francesco Giuntini et le portugais Pedro Nunes, qui en 1537 publia la traduction portugaise annotée.

L'autorité de l'astronome anglais est encore invoquée par Stöfler,* et même par Peucer en 1554.** Il fait terminer le premier climat à 20° 30′, le second à 27° 30′, le troisième à 33° 40′ etc. Hartmann Beyer indique les limites des trois premiers climats à 20° 33′, 27° 36′ et 33° 45′. — Cependant, pour être d'accord avec Ptolémée, selon le même Peucer, il faudrait considérer la fin du 1er climat comme se trouvant à 20° 14′, celle du second à 27° 40′ et celle du troisième à 33° 18′. —

Or, il faut reconnaître que depuis que l'on avait vérifié que toute la zone torride était habitable, tous ces systèmes de divisions de climats devenaient empiriques puisqu'ils n'étaient basés sur aucune loi, ce qui a fait très judicieusement dire à un des géographes les plus remarquables du 16e siècle: „Porrò, qui nostra aetate de climatum ratione scripserunt praeceptionem nobis dederunt cum ab initio, tum a fine claudicantem: qualis est Joannis a Sacrobusto, quem auctorem *De Sphaera* vocant.“ D'après les doctrines de ce géographe

* *Elucidatio Fabricae Ususque Astrolabii*, Oppenheym, 1512—1513, fol. X verso.

** *Quaestiones in libellum de Sphaera a J. a Sacrobosco* etc., Wittebergae, 1554.

(H. Glaréan). si le changement des climats devait s'opérer chaque fois que la durée des jours augmente d'une demi heure, le premier climat devrait commencer là où les jours ont 12½ heures; le second où ils commencent à être de 13 heures, vers la latitude de 16° 27'; le troisième où ils commencent à être de 13½ heures, vers 23° 51' 20"; le quatrième de 14 heures vers 30° 22', etc.

Or, d'après l'explication de Vespucci, il faut admettre, que c'est précisément cette théorie qu'il suit dans sa classification des climats des Canaries et de la terre de Lariab.

Il est plus que probable que Vespucci, écrivant en 1504, après avoir fait quatre voyages avec les meilleurs pilotes de son temps en Espagne et en Portugal, ayant connaissance de tous les livres astronomiques de ceux-ci, déjà habitué à faire usage de l'astrolabe et à se servir des Ephémérides de Monte Regio* et probablement en communication avec son neveu le Docteur Bartolomé Vespucci, professeur d'astrologie à l'université de Padoue et auteur de quelques travaux sur l'astronomie, devait être devenu un des premiers pilotes de son temps, lorsqu'il reçut sa nomination de *pilote majeur* d'Espagne.

Ainsi il ne faut voir aucune exagération dans ce qu'écrivit Francesco Giuntini, quand dans ses commentaires de Sacrobosco il s'exprime ainsi:

„Fuit enim Americus Vespuccius . . . nobilis Florentinus in Astronomia peritus, in disciplinisque Mathematicis excellentissimus. Quid, inquam, jucundius est cognitu, quam astrorum singulis horarum momentis exortus, atque occasus tam rectos, quam obliquos? Et similiter singulorum, signorum puncta, aut orientia, aut occidentia, unde pendet cognitio quantitatis ac diversitatis tam dierum, quam noctium artificialium: item longitudinis, atque latitudinis, regionum, ac civitatum? quae omnia navigantibus sunt necessaria, ut sciantur. Est equidem cognitiones altitudinis Solis, quae per instrumenta mathematicalia accipitur usus, atque utilitas permagna: in quibus rebus hic noster Americus satis versatus fuit, quem merito numerare possumus primum inter primos oceani navarchos."

Nous possédons du Docteur Bartolomé, neveu de Vespucci: 1° Un discours écrit pour défendre l'Astrologie, et prononcé à l'Université de Padoue en 1506, sous le titre: „*Oratio habita in celeberrimo Gymnasio Patavino, pro sui prima lectione. A. D. 1506;*" — 2° Des notes au traité de la Sphère de Sacrobosco; 3° Des additions au *Compendium Spherae Mundi* du célèbre évêque de Lincoln, Robert (Grosse-tête), auteur d'un traité sur l'Astrolabe et de plusieurs opuscules philosophiques.

Ces trois fruits de son travail parurent à Venise, dans un livre in folio, imprimé par *Rubeus*, avec d'autres opuscules de Purbach, Fabre et autres. Ce même livre fut réimprimé en 1531, également in folio, par Lucas Ant. Giunti, ce qui a fait dire à Bandini que le même Bartolomé avait écrit deux autres oraisons, aussi en faveur de l'Astrologie, en 1508 et en 1531; quand il est certain que nous n'en possédons qu'une seule faite en 1506 (et non pas en 1516, comme dit Bandini pag XXIII) imprimée pour la première fois en 1508, et réimprimée au commencement de 1531. On s'attriste en lisant l'éloquente oraison du Docteur Bartolomé de ne point y trouver quelques mots sur les découvertes de Colon, ou au moins sur les voyages de son oncle Amerígo.

* La 1ère édition de cet ouvrage faite à Nuremberg en 1474 donna tous les calculs jusqu'à 1506, de manière que les éditions qui suivirent durant le 15e siècle ne se distinguèrent que par la suppression des calculs s'appliquant aux années déjà écoulées, jusqu'à ce que Stöfler publia à Ulm (en 1499) la suite de ces tables jusqu'à l'année 1531.

En le voyant citer, presque à propos de rien et pour faire de l'érudition, non seulement Alfragan, Aristote, Ptolémée, Pomponius Mela et Euclide, mais aussi Avicenne, Pline, Averroes, Macrobe, Virgile, Ovide et Lucain, on s'étonne de le voir ainsi subir l'effet de la force des habitudes scholastiques. Les nouvelles autorités étaient déjà passées *dans les livres*, mais n'étaient pas encore admises *dans les écoles*.

Cela nous rappelle que, vingt années plus tard, un professeur de géographie à Basle, qui a eu quelque renommée, en écrivant un traité de Géographie, n'a su dire à propos de l'Amérique dans son chap. 40: „*De Regionibus extra Ptolemaeum*" que ces mots; „Porrò ad occidentem terra est quam *Americā* vocant, longitudine octoginta fermè graduum duae insulae(!) *Spagnolla* et Isabella: quae quidem regiones, secundum littora, ab Hispanis lustratae sunt, Columbo Genuensi et Americo Vesputio ejus navigationis ducibus." —

Note F.

Page 20.

Le mot *Paria*, incorrectement admis par le traducteur de la lettre de Vespucci à Soderini au lieu de *Lariab* (comme nous avons vu à la p. 38), a beaucoup contribué à faire croire que le premier voyage de Vespucci avait eu lieu vers les côtes de Venezuela, et fut la cause de ce que, dans quelques cartes du 16e siècle, on inscrivit ce nom sur la côte du golfe méxicain, près du tropique. L'éditeur Jean Théodor de Bry est allé plus loin: il a publié en 1619 que le premier voyage de Vespucci avait eu lieu *in Patriam*.

Nous avons toujours cru que le mot *Paria* de la traduction de la *Cosmogrophiae Introductio* était une corruption du vrai nom. Nous ajoutons aujourd'hui beaucoup de foi au nom *Lariab*. C'est donc celui de *Caria*, qui ne nous est donné que par une seule source, qu'il s'agit encore de vérifier, conjointement avec les faits dont nous nous occupons dans la note suivante.

Note G.

Page 34.

Nous croyons qu'il règne beaucoup de confusion et de contradictions dans les récits des écrivains qui se sont occupés de l'histoire de l'Amérique, surtout en ce qui touche l'époque précise et les détails du voyage que tous admettent avoir été fait par Pinzon et Solis à la côte d'Honduras.

Cette confusion provient en grande partie de la date de 1506, que l'historiographe Herrera a mise en tête de la page où se trouve la partie de son texte que nous avons reproduite dans la note de la page 34, et où il dit que Pinzon et Solis avaient découvert la Baie d'Honduras et encore plus au delà, vers le Yucatan.

Sans doute, pour écrire cette partie de son ouvrage, Herrera, ou bien l'écrivain auquel il a emprunté son récit, aura eu devant les yeux l'extrait de la partie du Procès *(Provanzas)* fait à l'amiral et que Navarrete a publié dans les pages 358 et 359 du 3e volume de sa *Co-*

leccion de los Viajes etc., ou, tout au moins, les lignes qui rapportent la déposition de Vincent Yañez Pinzon.

Et nous abritons cette croyance parceque, à l'un comme à l'autre endroit, il est dit qu'après avoir découvert la baie de *Navidad* les navigateurs ont aussi *découvert* les *sierras de Caria.*

Or, ne connaissant rien de ces *sierras de Caria*, nous sommes portés à croire que la copie de l'extrait du Procès, qui est conservé actuellement aux archives des Indes de Seville, où nous l'avons vue, et qui a servi à Navarrete, de même qu'elle avait déjà servi à Herrera, contient une faute (cette copie est remplie d'autres fautes semblables dans les autres déclarations), et que l'on y doit lire *descubrió* este testigo *las tierras* de Caria etc. (et non pas *las sierras*). — La suite du texte parait même justifier la correction, puisque il continue: „e *otras* tierras de mas adelante" etc. — Mais ce qui contribue aussi à prouver que l'on doit y voir une erreur c'est que de la baie de Navidad, on a bien pu découvrir quelques montagnes, mais non pas des *sierras* (Chaines de montagnes). — Navarrete écrit (III, 47) *Islas de Caria*, ce qui ne peut pas non plus s'expliquer. Empressons nous de dire que ce serait un grave erreur que de prétendre voir dans cette terre (ou même *sierra* si l'on y insiste) le village de *Cariai*, près de l'île de Quiriviri, sur la côte de Mosquitos et à une assez grande distance du cap Gracias a Dios, où Colomb a touché, après avoir doublé ce cap et où il a éprouvé les malheurs qui ont signalé son passage au *Rio del Desastre.* Quoique la terre y soit un peu plus haute que la précédante, on ne l'aperçoit pas, tant s'en faut, du golfe d'Honduras, ni même du cap de Gracias a Dios.

Mais, en reprenant le fil de nos idées, disons que nous avons la conviction, que Pinzon et Solis n'ont été de ce côté d'Honduras et du Yucatan qu'une seule fois; et comme les historiens y compris le même Herrera, à un autre endroit, disent positivement qu'ils y avaient été déjà quand Colomb y vint en 1502*, nous croyons qu'il faut en tout cas faire reporter à une époque antérieure à cette année les déclarations de Ledesma et Pinzon, qui se trouvent dans les extraits du *Procès*, publiés par Navarrete et que nous reproduirons ici fidèlement, quoique nous ayons la presque certitude qu'il contient quelques fautes.

Il faut remarquer que la demande du juge se trouve aussi tronquée dans l'extrait. Ainsi quand il y est dit: „Si les témoins savaient etc. qu'*après cela*" (Si saben etc. *que despues desto)*, cet *etc.* pourrait bien contenir une date, par exemple celle de la découverte de l'Amérique, qui a été omise. De plus les interrogatoires ne sont pas transcrits selon l'ordre chronologique des faits; puisque ceux qui suivent immédiatement celui-ci se rapportent à la part qu'aurait pu avoir Martin Alonso Pinzon dans la première découverte, faite en 1492. —

Or la déclaration du pilote Ledesma y est très claire. Il dit positivement que Pinzon, Solis et lui sont passés au déla de l'île de Guanaja *vers le Nord* et sont arrivés aux terres de *Chabaca* et *Pintigron* (Pintigna de Martyr). Pinzon ajoute qu'on est allé, avec Solis, à la province de *Camarona*, et puis, en suivant la côte, jusqu'à celles de *Chabaca* et *Pintigron* (Pintigna de Martyr). Dans l'extrait on ajoute, *vers l'orient (hácia el oriente);* mais il est bien clair qu'il faut voir là une faute, à moins que par les mots *hácia el oriente* il n'eût voulu se rapporter comme probablement Martyr (comme nous l'avons dit à la page 32) au chemin fait depuis Santander vers la Floride. En tout cas, Pinzon et Ledesma, quand Colomb était déjà mort, disent très positivement qu'il

* Gomara dit trois ans avant, et Oviedo dit que ce fut avant que Pinzon découvrit le Marañon (Amazone), et par conséquent avant 1500.

n'avait jamais été aux parages visités par eux. Donc il ne pouvait pas être question des côtes dépuis l'île de Guanaja vers l'Est parce que celles-ci avaient été visitées par Colomb en 1502.

Nous finirons cette note en reproduisant ici le chapitre de l'extrait des *Provanzas* faites en 1513, publiées par Navarrete (III, pp. 558—559), pour que les critiques puissent mieux apprécier la valeur de nos conjectures, ou plutôt de nos arguments

Item: Si saben etc. que despues desto Vicenti-añes é Juan de Solis fueron á descubrir por mandado de S. A., adelante de la dicha tierra de Verágua, todo lo que hasta hoy está descubierto, en lo quel dicho Almirante no tocó ni descubrió cosa alguna, lo cual descubrieron por su industria y saber, é que todo lo que los susodichos descubrieron es apartado de lo quel Almirante descubrió por mucha cantidad.

Pedro de Ledesma, piloto, dice que este testigo fué en compañia de Vicente Yañez é Juan de Solis *por mandado de S. A.*, é vido quel dicho Vicente Yañez é Juan de Solis descubrieron adelante de la tierra de Verágua, á una parte á la via del norte, todo lo que hasta hoy está ganado desde la isla de Guanaja hácia el norte, é que estas tierras se llaman Chabaca é Pintigron, é que llegaron por la via del norte fasta 23 (28?) grados é medio, é que en *esto no andubo el dicho D. Cristóbal Colon, ni lo descubrió, ni lo vido.*

Vicente Yañez Pinzon dice, que este testigo é Juan de Solis fueron por mandado de SS. AA., é descubrieron toda la tierra que hasta hoy está descubierta desde la isla de Guanaja fasta la provincia de Camarona, yendo la costa de luengo hácia el oriente *(occidente?)* hasta la provincia que se llama Chabaca é Pintigron, que descubrió este testigo é Juan de Solis; é que asimiso descubrieron, yendo la costa adelante, una gran bahía de la Navidad; é qué de allí descubrió este testigo las sierras (*tierras?*) de Caria é otras tierras de mas adelante, é que á *estas provincias nunca el dicho D. Cristóbal Colon ni otro por él llegó.*

* Alonso de Hojeda contesta por haber oido á Yañez y Solis, y visto la figura de la tierra que trajeron de su descubrimiento, y que es *apartado* y *otra cosa de lo que el Almirante descubrió.*

* Rodrigo de Bastidas, que Yañez y Juan Diaz de Solis fueron á descubrir abajo de Verágua, que no sabe qué tanto descubrieron, pero que es todo una costa con lo que el Almirante descubrió primero.

* Anton García, piloto, contesta porque vió la figura de lo que descubrió Juan Diaz, y que es todo una costa.

* Andres Morales, que todo es una tierra.

Nicolás Perez, que es apartado, porque el Almirante descubrió desde la punta de la Galla hasta la boca del Drago, que es obra de 50 leguas, é Hojeda descubrió desde la punta del Drago hasta la del cabo de la Vela, é Juan de la Cosa descubrió hasta el golfo de Urabá, que habia mas de 250 leguas mas adelante.

* Juan de Quejo y Juan Rodriguez, piloto, que *es apartado de lo que el Almirante descubrió.*

* Le * signifie que de ces dépositions on ne donne que l'extrait.

TABLE DES MATIÈRES.

Page

PRÉFACE. Protestation de l'auteur de vouloir rendre justice à Vespucci sans nuire à la gloire de Colomb. Comment s'est-il lancé à ces recherches ; motifs de la persévérance dans l'étude.

I. Les textes. — Le texte italien barbare. — Traduction latine par Jean Basin, réimprimée de nouveau en 1509 avec l'opuscule *Globus mundi.* — Un exemplaire de Ludd à Vienne. — Fautes du texte latin et du texte allemand 1

II. Commencement du récit de Vespucci. — Son entrée au service du Roi Ferdinand. — Indices appuyant ce fait. — Voyage aux îles Canaries. — Le Rumb O ¼ S O. devait porter sur l'Amérique Centrale. Juillet 1497. — Omission de la mention des Antilles 2

III. Indications vraisemblablement inexactes des latitudes et des longitudes. — Présomptions en faveur du cap *Gracias a Dios* comme point d'atterage 5

IV. L'expédition fait relâche dans un port assez sûr — probablement celui du cap Cameron, habité par des Indigènes de race Caraïbe. — Opinion sur la description qu'en donne Vespucci. — Les mots *yucca, casave, ñame* et *canoe.* — Passage d'Herrera. — L'or en petite quantité. — 7

V. Un parage exploré, près du Tropique du Cancer, sert à faire reconnaître le trajet parcouru avant d'y arriver, et surtout la situation de *Veneziola* 10

VI. Arrivée à *Veneziola*, après avoir fait le tour du Yucatan. — Preuves à l'appui tirées d'autres sources. — Le golfe d'Hibueras avait été découvert avant 1502 10

VII. Récit de Vespucci de ce qui se passa à *Veneziola.* — Commentaires. — Construction sur troncs d'arbres nécessaires en raison de la nature du sol. — Exemples pris en divers pays. — Application de ces exemples à Tabasco. — Difficultés pour déterminer la position exacte de *Veneziola,* qui devait se trouver entre Coatzacoalcos et Terminos. 12

VIII. La flotte passe des eaux de Tabasco aux côtes de Panuco, sans relâcher à aucun port de la côte de l'empire des Méxicains. On cherche à expliquer ce fait. Pourquoi la flotte est retournée en Espagne avec peu d'or 14

IX. Description faite par Vespucci du pays (de Panuco) où il s'occupe de l'usage de manger des iguanes, des pâtés faits de petits poissons. Excursion dans l'intérieur 15

X. L'Iguane. — Pains ou pâtés de petits poissons. La description du pays et le mot *Lariab* sont d'accord avec ce que l'on sait des environs de Tampico. — Le mot *Carabi* 18

XI. Traces du passage des navires à Panuco et à Yucatan recueillies plus tard: Fausse interprétation de ces traces. — Probabilité du sejour du matelot Gonsalo Guerrero à l'époque où Vespucci a passé à Yucatan. 20

XII. Suite du texte de Vespucci. — La difficulté qui s'est produite au sujet du rumb N. O. n'en est pas une 22

XIII. Les 870 lieues parcourues depuis Panuco. Jusqu'où est on arrivé. Maximum. Minimum. — Appui, favorable à un cap, donné par trois cartes géographiques presque contemporaines 23

XIV. Fin du récit de Vespucci sur son 1er voyage. Ce récit aidera à déterminer le terme septentrional du même voyage 25

XV. L'archipel d'Ity ne peut être que celui des Bermudes. Les objections possibles se detruisent facilement. Le port du cap Cañaveral fut probablement le terme du voyage 27

Page

XVI. Résultats de l'explication du premier voyage de Vespucci: 1° La réhabilitation complète de sa mémoire. 2° Un document qui vient éclaircir plusieurs faits. Circumnavigation de Cuba avant 1500, indiquée par Cosa et Martyr. Pinzon et Solis chefs de l'expédition. Témoignage de Martyr, Oviedo, Gomara et Herrera. 31

CONCLUSION. 34

Note A. Connexité entre les traductions latine et allemande de la lettre adressée par Vespucci à Soderini et les éditions (latine et allemande) des opuscules *Globus Mundi* et *Cosmographiae Introductio* de l'édition de 1509. — Description du texte allemand du Globus Mundi (*Welt Kugel*). 36

Note B. Fautes et erreurs de la traduction latine de la lettre de Vespucci à Soderini, qui se trouvent aussi dans le texte allemand. 37

Note C. Traduction de la Notice des Indiens de Honduras donnée par Vespucci. 39

Note D. Comme quoi les noms *Cap de Gracias a Dios et Port de la Possession* (celui de la pointe Cameron) ne furent probablement pas donnés par Colomb. 43

Note E. Division des climats admise par Vespucci. — Ouvrages de son oncle Bartholomé. 44

Note F. Résultat du changement du mot *Lariab* en celui de *Paria* dans la traduction latine. — Conjecture quant au mot *Caria*. 46

Note G. Pinzon et Solis n'ont pas fait à Honduras deux voyages. — Comme quoi certaines dépositions doivent se rapporter à ce voyage fait en 1497—1498. 46

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

A CET OPUSCULE:

pages	ligne	au lieu de:	lisez:
1	24	ces lettres	la lettre de 1504
5	18	II.	III.
7	12	peut	peut-être à (corrigé dans quelques ex.)
7	dernière	spaldini	spallini
10	4	ils	il
19	17	situé	située
24	19	Ptolémé	Ptolémée
29	12	pût	put
30	3e (de la note)	ses	ces
32	16	faits	faites

AU PRÉCÉDANT CAHIER („AMERICO VESPUCCI" etc.):

29	8 (col. 2e)	à Pescia, par Piero Paccini	à Florence, par Piero Paccini di Pescia.
31	56 (col. 2e)	würft da	würst du
16	14 (col. 2e)	à Pescia	à Florence
46	47 et 18	Rayez la note en marge.	Voyez la note de page 23 de cet opuscule.
90	17 et 18	1489	1491 (ou plutôt 1492, parce que etc.)
16	23	1492	1493
16	29—31	Rayez ces trois lignes*).	
93	7	1494	1495
16	6	169	167
112	33	en avoir	parait avoir

* N'ayant pas pu assister, à cause d'une courte absence, à la revision des épreuves des feuilles 23e et 24e (pp. 89—96), nous avons eté obligés de réimprimer, encore à temps, les pages 95 et 96 et nous avons remarqué, trop tard, qu'il aurait fallu avoir fait autant avec la page 90, où se sont glissées ces trois lignes qui appartenaient à un autre endroit, et contenaient de plus quelques phrases qui y ont été omises, produisant une erreur.

Imprimerie du fils de Charles Gerold.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR LES DERNIERS VOYAGES DU NAVIGATEUR FLORENTIN, ET LE RESTE DES DOCUMENTS ET ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LUI.

AVEC LES TEXTES DANS LES MÊMES LANGUES QU'ILS ONT ÉTÉ ÉCRITS.

PAR

F. A. de Varnhagen.

„Lo contemplino in una luce più pura i secoli che verrano, e tributandogli un giusto omaggio . . . le tolgano infine alla pertinace congiura".

CANOVAI.

Imprimerie et édition de Charles Gerold fils à Vienne.

TABLE DES MATIÈRES

Page

I. Quelques pages de l'Eloge de Vespucci, par Canovai (en italien) 3— 6

II. Justice rendue à Vespucci par Bartolozzi et par Napione (en italien) 7— 8

III. Fait nouveau sur le troisième voyage (1501—1502) de Vespucci (en portugais). — Il doit être arrivé à la latitude méridionale de 37°, et par conséquent au fleuve La-Plata. Vérification. D. Nuno Manuel aurait été le chef de l'expédition. Document où il vient nommé ..... 8—10

IV. Faits nouveaux sur le quatrième voyage (en portugais). Confirmation de ce que la première colonie ou factoria portugaise fut laissée par Vespucci à Cabo Frio. La plaquette Zeytung aus Presilig Landt fut probablement imprimée au commencement de 1507. Elle se rapporte aux navires que, separés de Vespucci à l'île de Fernam de Noronha, sont allés avec Gonçalo Coelho à Rio de Janeiro poussant même jusqu'a la baie de San-Mathias. (Consultez les raisons dans l'App. 4e). Coelho a fait alors un long séjour à Rio de Janeiro, tellement que ce port fut designé comme „Gonç. Coelho Detentio." (Voir aussi l'App. 4e). Paroles de Pigafetta et d'Albo qui prouvent que Magalhães croyait encore en 1520 à un passage vers la mer des Indes par les eaux de La-Plata ..... 10—12

V. Texte complet de Jerome Vianello, qui nous revèle à un cinquième voyage de Vespucci à Uraba en 1505. pp. 12—14. (Voyez aussi l'Appendice 4e). Probabilité d'un sixième voyage en 1507. Lettres de Corner de Juin et Juillet 1508 annonçant un autre voyage par Vespucci en 1509, — auquel nous croyons qu'il n'a pas été (pp. 14—15 et Appendice 5e). Discussion sur le voyage de Pinzon et Solis en 1509. Par quels parages (p. 16 et Appendice 5e). Comment Herrera a cru qu'ils etaient arrivés jusqu'à la latitude de 40° S? (Voyez l'Appendice 5e). Plutôt Solis, sans Pinzon, aurait probablement été à cette latitude en 1504 ou 1506, mais au service de Portugal (pag. 17 et l'Appendice 5e) ..... 12—17

VI. Quelques indications bibliographiques (en portugais). Sur le Libretto de Vercellese. Sur le nom Fracantius. Sur une lettre imprimée du roi D. Manuel du mois de mars 1505 ..... 17—18

VII. Faits bibliographiques qui montrent que l'application du nom d'Amérique au Nouveau Continent n'aurait pas lieu, sans l'existance de la presse au XVI siècle (en portugais) pp. 19—24. Nombreuses éditions des ouvrages propageant l'idée jusqu'à Abraham Ortelio en 1571 — Waldseemüller — Globus Mundi Schöner, p. 19 et suiv.; Vadianus p. 19; Apianus p. 20 et suiv.; Margalho p. 20; Glareanus p. 21; Gemma Frisius, Mauro, Munster p. 22; Honter, Focard, Thevet p. 23. Exceptions. Logique dans le résultat ..... 19—24

VIII. Appendice Premier (en italien). Quelques autres details sur Vespucci donnés par Bartolozzi ..... 25—26

IX. Appendice Deuxième (en espagnol). Documens sur Vespucci publiés par Navarrete ..... 26—40

Num. 1 et 2. Deux documens sur Berardi p. 26—27. — Num. 3. Gratification de 12 mille maravedis à Vespucci p. 27. — Num. 4. Naturalisation p. 27. — Num. 5. Lettre de Filipe I. aux officiers de la Contratacion p. 28. — Num. 5a. Lettre de ceux-ci à Gaspar Gricio, avec les instructions données à Vespucci p. 28—30. — Num. 6. Payements faits à Vespucci en 1506 et 1507 p. 30—32. — Num. 6a. Note d'une ordre appelant Vespucci et Cosa à la

Cour pag. 32. — Num. 6b. Ordre du 14 mars 1508 pour que l'on paie à Vespucci six mille maravedis, et une égale somme à Cosa p. 32. — Num. 7. Apointements de cinquante mille maravedis à Vespucci donnés le 22 mars 1508 p. 33. — Num. 8. Ordre de la même date accordant à Vespucci outre ses appointements plus vingt cinq mille maravedis p. 33. — Num. 9. Nomination de Vespucci comme Pilote majeur, le 6 août 1508 p. 34—36. Num. 10. Continuation du doc. num 6. Payements faits à Vespucci et à Pinzon et mort de Vespucci p. 36—38. — Num. 11. Pension à la veuve de Vespucci p. 38. — Num. 12. Appointements accordés à Jean Vespucci neveu d'Amerigo le 22 mai 1512 p. 38 et 39 (voyez l'addition en bas.) — Num. 13. Document qui prouve comme quoi André de San Martin avait voulu succéder à Vespucci dans la charge de Pilote majeur p. 39. — Num. 14. Ordre du 16 nov. 1523, sur les payements dus à la veuve d'Amerigo Vespucci p. 39—40. (Voyez l'addition en bas.)

X. Appendice Troisième (en italien). Chapitre de Bandini sur la famille Vespucci ..... 41—47
Table généalogique des Vespucci par le même Bandini 48

XI. Appendice Quatrième (en portugais) sur le quatrième voyage de Vespucci. Voyage dont il est question dans la plaquette Zeytung aus Presilig Landt. Baie de S. Mathias: Cartes où la baie Rio de Janeiro était déjà en 1507 designée comme port de l'Attente de Gonç. Coelho (Gonç. Coelho Detentio.) ..... 49—50

XII. Appendice Cinquième (en portugais). Analyse de la lettre de Vianello — Sa date — Voyages 5e et 6e de Vespucci p. 51 — 52. Pourquoi Herrera dit que Pinzon et Solis sont allés jusqu'à la latitude méridionale de 40° ..... 51—52
Article (en anglais) du journal „National Intelligencer" de Washington du 15 juillet 1858 sur Amerigo Vespucci ..... 53—54

ADDITIONS ET CORRECTION:

A cette livraison:

Au document Num. 12 (pag. 38) il faut ajouter cette note:

En el márgen de esta cédula hay una nota que dice: En 28 de Marzo de 525 años se dió por despedido Juan Vespuchi para que no pudiese llevar salario ninguno por virtud de esta cédula, por cuanto S. M. lo mandó despedir como parece por una cédula que los SS. del Consejo de las Indias nos escribieron fecha á 18 de Marzo de 525. *(Hay una rúbrica).*

Et au doc. Num. 14 pag 39—40 celle-ci:

Está testada y hay una nota al márgen que dice: *falleció esta María Cerezo;* y en efecto, habiendo fallecido en 26 de Diciembre de 1524 se pagó á su hermana y heredera Catalina Cerezo el cumplimiento de sus 10 mil. mrs. anuales, segun consta en otros apuntes del mismo libro de la Contratacion. Infiérese de aquí que Vespucci no dejó sucesion de su matrimonio.

A la précédante livraison, pag. 21:

A propos de Gonsalo Guerrero, Gomara (chap. 52) dit expressément que en 1519 il était au Yucatan depuis plus de vingt ans (avia mas de veinte años.)

Idem page 30:

Rayez la note.

I.

ALGUMAS PAGINAS

DO

ELOGIO D'AMERIGO VESPUCCI PELO P. STANISLAO CANOVAI, A QUEM FOI EM 15 DE OUTUBRO DE 1788 ADJUDICADO, PELA ACADEMIA ETRUSCA DE CORTONA, O PREMIO PARA ESSE FIM INSTITUIDO PELO CONDE DE DURFORT, ENVIADO DE FRANÇA NA TOSCANA.

... „Secondiamo un invito che nel tempo stesso e ci condanna e ci onora. Lodiamo l' intrepido Navigatore, il Discopritore istancabile di Terre infinite, quell' egregio Toscano che tanto si aggirò per la sterminata ampiezza dell' opposto Emisfero, da lasciarvi impresso eternamente il suo nome. Se una vil gelosìa tentò di strappargli di fronte la meritata corona, se una Storia parziale ne impugnò con malizioso silenzio le segnalate intraprese, se una Critica sfortunatamente sedotta si rivolse a deprimerne il merito e ad annerirne il candore, lo contemplino in una luce più pura i secoli che verranno, e tributandogli un giusto omaggio d'ammirazione e d' encomio, lo tolgano infine alla pertinace congiura, e calpestino con abominio i suoi crudeli oppressori."

„Negare un' infanzia all' uomo straordinario, e pronunziar gravemente ch' ei fu mirabile fin dalla cuna, è un fabbricarne a somiglianza dei Poeti un Ercole favoloso: indagare i piccoli aneddoti di questa infanzia, e calcolare a lungo i gradi tutti del suo volgare sviluppo, è un traviarsi con pueril curiosità nei più meschini trastulli. No, non Vi aspettate o che Amerigo nascente divenga tra le mie mani un prodigio, o ch' io voglia strascinarmi con Lui dietro alle deboli traccie d' un equivoco tirocinio: dopo che l' energìa del suo pensiero chiamò dal Caos *) un' intera metà del Globo, e quasi con magico incanto le diè sul vasto Oceano l' esistenza, poco importa il sapere o quale Ei fu per l' avanti o dove accumolò tante forze. Congetturate però se Vi piace; proporzionate i mezzi al gran fine; unite l' immaginazione più fervida al raziocinio più scrupoloso, il possesso delle sottili Teorìe al franco uso dei complicati Istrumenti, lo studio non interrotto dei Pianeti e delle Stelle alla cognizione accurata dei Continenti e dei Mari, lo strepito del Viaggatore alla solitudine del Filosofo, il valor del Soldato alla prudenza del Marinaro, la perizia del Commerciante all'

*) Revelando que era um novo continente, e não parte da Asia. Veja-se „*Amerigo Vespucci*" etc. pag. 113.

onoratezza dell Cittadino, il senno all' ingegno, la modestia all' elevatezza, il vigore alla sensibilità, l' audacia alla Religione, e allora..... forse avrete allora un abbozzo delle qualità sublimi e dell' invidiabil carattere d' Amerigo."

„Con questo corredo immenso di doti un uomo diviene in certo modo onnipotente: si progetti, e nulla è impossibili; si voglia, e tutto è fatto. Mille arcane combinazioni stanno sempre al suo fianco e gli offrono a gara i lor servigj; ei le maneggia con tale impero e le spinge all' opera con tanta rapidità, che l' effetto d'una penetrazione e d' un arte inarrivabile comparisce spesso una necessità di natura: l' Anima dalla sconosciuta sua sede, il Sole dal centro del suo Sistema non producono in altra guisa gli stupendi moti della macchina umana e l' ordine prodigioso dell' Universo."

„Ma dove rintracciare una sede al Vespucci, o per qual via situarlo nel centro che a Lui conviene, se la Spagna il suo novello soggiorno, ebra di gioja per le nascenti speranze d' un potere e d' una ricchezza infinita, non conosce altro genio e non rammenta altro nome che il nome illustre ed il genio impareggiabile del Colombo? Lasciamo alle penne prostituite il vile impiego di offendere o con falsi biasimi o con false lodi i grand' uomini: io non farò questi due la vittima l' un dell' altro; e come sabrei tessere a Newton un elogio senza ingiuria di Leibnitz, così parlerò del Vespucci senza oltraggiar la fama dell, Italiano Almirante. Egli ha già rotti i Confini del Mondo antico, già si è spinto con nobile audacia tra i vergini flutti di un Mare ancor senza nome e le Lucaje e l' Antille e Cuba e la Giammaica e la Spagnuola son divenute il premio dell' inaudito Viaggio; Isole vaste e feraci, ove l' ingordo Europeo calpestò per la prima volta le gemme e l' oro, obliando in confronto le Contrade famose del Gange e del Catai. Vola dal Messicano Arcipelago il grido dell' importanti conquiste, si scuoton da lungi le Nazioni ed i Regni, contempla giulivo la sua rinascente giovinezza il Commercio, e mentre tutti gli sguardi si fissano immobili sull' Autore dell' alta impresa, entra egli in Barcellona con tanta pompa, quanta forse al ritorno dei trionfanti Imperatori non ne vide in altri Secoli il Campidoglio. Ne va pensoso, ne va smaniante il Vespucci; i trofei del celebrato Milziade turbano il sonno a Temistocle, e il ripetuto annunzio delle paterne vittorie strugge in sospiri il cuor magnanimo d' Alessandro: ah! non vi è più Terra per me! tutto vede e tutto avidamente rapisce questo terribil despota dell' Oceano; e ben potrei vincerlo nell' ardire, ma come eguagliarlo nella fortuna e nella gloria?"

„Ecco i trasporti di quella viva emulazione che nasce dal sentimento incontrastabile dei talenti, che si nutre col succo più delicato e più puro della virtù, e che risplende incontaminata nell' orme tutte dei grandi Eroi: sembra inimicizia ed è gara,

sembra livore ed è generosa impazienza di segnalarsi. Avesse pure il Colombo dei nemici e dei rivali che somigliassero ad Amerigo! io non vedrei cangiarsi di subito in orrore ed in lutto la scena magnifica del suo trionfo, succedere al breve lampo d' un' efimera felicità la torbida notte dell' ignominia e dello scherno, e gemere sotto il peso d'infami catene quel Duce invitto che raddoppiati i dominj e le forze dell' ingrata Castiglia, null' altro chiedea che di portarne l' Insegne sino alla riva estrema dell' Occidente. Andate ora, e torcendo lo sguardo dalla metamorfosi atroce, esclamate al Caso e alla Sorte, suoni arbitrarj e sillabe sterili, cui non potrà mai associarsi una distinta nozione: eh! non son queste piuttosto le fila impercettibili onde una Mano regolatrice guida al suo scopo il vario intreccio delle cagioni, e prepara in silenzio gli strepitosi avvenimenti dell' Universo? Abbattuto dai colpi d' un implacabil vendetta e spogliato del diritto esclusivo alle scoperte e agli onori giace il Colombo in un' odiosa inazione: ma non perciò si erigono in faccia al Messico le nuove Colonne Erculee cui non osi oltrepassare il Nocchiero. Amerigo rannoda da tela pericolante de' fausti successi, Amerigo subentra al Colombo, e la solenne Epoca della total Rivoluzione del Globo è legata al Naviglio Fatale che già lo attende.

„Chi gli avesse detto in quel punto: Fermatevi illustre Vespucci, e pria che due Mondi, attoniti l'un dell' altro, si uniscano per vostro mezzo, penetrate meco per pochi istanti tra l' ombre dell' avvenire, ed osservate i risultati memorabili di questa unione. Quante merci, quanti tesori in Europa! qual rara industria nell' Arti, qual nuova sublimità nelle Scienze! Il corso incerto de' Cieli, le strane leggi dei Mari, la forma ignota della Mole Terrestre, l' indole pellegrina dei Monti e dei Fiumi, l'occulta virtù dei Minerali, dei Vegetabili, d'egli Animali, tutto si determina, tutto si volge o in diletto o in utilità della vita, nè resta forse un angolo solo tra noi ove non giunga la fortunata influenza delle vostre conquiste. Che dissi? diviene angusto ai novelli Tributi quanto serran di spazio il Mediterraneo ed il Glaciale; corre la Piena immensa ad inondare Affrica ed Asia, le politiche Società si livellano al punto più alto di lor grandezza, e basta la Terra da Voi scoperta a fare equilibrio alla vantata possanza del superiore Emisfero.“....

. . . . . .

... „Fu nel Brasile ove Amerigo spiegò senza avvedersene i prodigiosi talenti d' un Teofrasto e d' un Plinio. Ammiratore appassionato dell' inesausta Natura, pieno d'un vivo istinto per indagarne le divine bellezze, e dotato del sentimento più fino per assaporarle e per dipingerle, Voi lo vedreste errare estatico tra i boschi e tra i monti; arrestarsi alla vista d'un albero, d' un augello, d'un sasso; raccogliere i vaghissimi frutti, le

lucide gomme, i liquori balsamici; contemplar con trasporto la fertilità del terreno, la temperie del clima, la copia delle nutritive radici, la possanza dei sughi medicinali, la salute, il vigore, la lunga vita degli abitanti; e sfidar coraggioso il Naturalista del Lazio a trovar nell' Europa o nell' Asia tanti argomenti di Storia quanti il solo Brasile ne offriva per ogni parte al fuggitivo sguardo d' uno Straniero. La notte non sembra rapirgli il pomposo spettacolo della Terra che per variare il suo diletto con le cangianti meteore e con le faci immutabili del Firmamento; ve ne dirà la grandezza, il luogo, l' ordine, il moto; saprà numerarle, saprà comporne delle bizzarre figure; e perchè non invidj il Mezzogiorno i suoi vantaggi e la sua fama al Settentrione, arricchirà con Australi Costellazioni l' interessante Catalogo delle Fisse. Ah! dov' è quel precioso Volume alla cui fede avea consegnati il Vespucci dei tesori sì vasti di naturale scienza e d' astronomica erudizione; qual cabala indegna o qual segreto disastro lo fece miseramente perire tra le mani medesime d'un Sovrano, cui le glorie e le fortune del Portogallo dovean consigliarne la più gelosa custodia!

. . . . . .

„Eppur lo credereste? l' Italia benchè partecipe delle sue glorie, e l' Inghilterra quantunque illuminata e sagace, nutron tuttora dei cuori sì poco grati delle menti cotanto anguste, che non solo han cangiati in una satira disonorante i fatti impareggiabili del Vespucci, ma reclamando altamente contro il Decreto unanime delle Nazioni, fanno ad Amerigo un delitto di questo Nome, e lo dipingono coi neri tratti d'un usurpatore ambizioso. Oh rossore! oh cecità! Non doveva l' Italia risovvenirsi di Mezio, l' Inghilterra di Guerik, l' una e l' altra del rinomato Conone? l' Artista d' Olanda compose quel Telescopio mirabile che pur si chiamo Galileano; il Console di Magdeburgo ideò quella Macchina interessante che porta il nome di Boyle; e il Geometra di Samo descrisse quella celebre Curva che poi fu detta Archimedèa: poichè merita insomma di dare il nome ad un Paese non già chi si appagò di salutarlo da lungi, ma chi ebbe tanto d' intrepidezza da scorrerlo addentro e da farne la sua conquista."

„No, non è vero che la morte imponga silenzio all' invidia: dopo cinquanta lustri ella insulta adirata alla memoria e alle ceneri d' Amerigo. Oh! se la Patria che portò Egli sempre scolpita nell' affettuoso pensiero, se i dolci Amici tra le cui braccia volea chiudere il giorno estremo, ne avessero presentita l' indegna sorte, con quali prove, con quali autentiche testimonianze non avrebbero disarmato il rancore d' un' incredula posterità!" . . .

II.

OPINIÕES DE BARTOLOZZI*) E DE NAPIONE.**)

„Da tutto ciò che esposi, risulta che Amerigo fù un uomo di un genio sublime, che svilluppò superiormente all' educazione, che avea ricevuta. Non si può però rifiutarli il titolo ancora di uom fortunato, se amò la gloria, e l' esser rinomato dai Posteri, perchè nissun altro mortale potè dare, come esso, il nome ad una delle quattro parti del Mondo, come tutte le Nazioni li accordarono, senza che dimandato, o sperato lo avesse. In memoria delle sue fatiche, il suo nome resterà per sempre scritto a gran caratteri sopra la maggior delle quattro parti del mondo, come pure nel Cielo al lato a quel dei Grandi Astronomi, e per avere il primo osservate, ed in parte descritte le stelle dell' Emisfero Australe.“.....

„L' invidia e la calunnia tentarono di cancellare, oscurare, ed imbrattare il nome d' Amerigo che scritto era su la terra. Ma tali vili e rampanti Mostri di rado inalzano lo sguardo fino al Cielo, ove il nome d' Amerigo era parimente impresso, e però restovvi illibato, e dai loro attachi incontaminato ed illeso.“

Bartolozzi.

„E se si diede Amerigo il vanto di perito Astronomo, non fu a torto. Il Riccioli di fatto, come osserva il Bandini, annovera nel suo Almagesto Amerigo Vespucci tra gli scopritori di dodici nuove Costellazioni australi: e per questo suo sapere fu quindi nominato Piloto maggiore del Re di Spagna, nella qual carica morì: ed è da credere che le Carte nautiche da lui formate e sottoscritte fossero tenute in que' principj delle navigazioni al Nuovo-Mondo da tutti i piloti per le più perfette e per le più sicure.“

„Se non fu adunque Amerigo il primo, che approdasse al Brasile, divide però giustamente col Cabral la gloria della scoperta, sia per avere diretto il viaggio sia per averne percorse le coste, e per avere più minutamente visitata la contrada, sia finalmente per averla scientificamente descritta. Che poi sia stato dato il nome suo, secondo ogni verosimiglianza, non da lui, e dopo di lui primieramente al Brasile, poscia al Continente Australe, e per ultimo a tutto il vasto Continente del Nuovo - Mondo, rispetto al Brasile si potè fare a buona ragione, e fu un' achidentalità rispetto alle restanti provincie, ed a tutta l' America; ed io mi compiaccio davvero che siasi potuto liberar pienamente dalle accuse di usurpatore delle

*) *Ricerche istorico-critiche circa alle scoperte d' Amerigo Vespucci etc., da Francesco Bartolozzi,* Firenze 1789, pag. 166 e 167.

**) *Della patria di Cristoforo Colombo etc.* Firenze 1808, pag. 172 e 173. — As palavras que transcrevemos deste autor, o Conde *Gianfrancesco Gateani Napione,* devem considerar-se de maior importancia, por isso mesmo que, no seu empenho de sublimar os serviços do seu compatriota, nem sempre os factos respectivos ao florentino Vespucci foram por elle, em outro de seus opusculos, apreciados com a devida benevolencia. Nesta parte foi Napione tão pouco feliz, como o foi no seu empenho de querer nobilitar mais a Colombo, entroncando-o n'uma familia mais aristocratica que não era a sua, segundo hoje está demonstrado.

glorie del nostro celebratissimo Cristoforo Colombo questo illustre Fiorentino. Nè le saprei dire abbastanza, Amatissimo Signor mio, quanto mi sia dolce il poter affermare che un Toscano, vale a dire un uomo nato nella contrada d' Italia, che, dopo la propria, per mille rispetti mi sia più cara, e singolarmente per essere oramai divenuta, come già l' Attica del famoso Pomponio, la seconda patria di Lei, sia stato uno di quelli, che hanno cooperato maggiormente, anche con lumi scientifici, alla più grande, alla più vantaggiosa impresa che si sappia essere stata mai eseguita da uomo mortale, la scoperta del Nuovo-Mondo fatta dal nostro Cristoforo, e sia stato così fortunato di dargli il proprio nome." *Napione.*

III.

TERCEIRA VIAGEM DE VESPUCCI.

Admittindo-se, como não pode deixar de admittir-se, que foi a Georgia Austral a terra, alem de 52° S., visitada por Vespucci, e que para chegar a ella do Continente, seguira elle pelo rumo de S. E., pode chegar-se ao conhecimento da paragem do mesmo Continente que serviu de ponto de partida. Ora fazendo-se o calculo, ainda suppondo que a variação da agulha não fosse menor de 15°, resulta que essa paragem do Continente devia achar-se à foz de Rio da Prata, e que por conseguinte anda errada, nas edições da carta de Vespucci a Soderini, a indicação da latitude em 32 gráos; e que em logar de 32 se deve ler 37, segundo suspeitamos na nota 4a, da pag. 110. E com effeito justamente esta latitude de 37° S., como termo das explorações portuguezas no Continente meridional, é a indicada pelo monge Marco Benevenuto na sua *Nova orbis descriptio,* annexa á Geographia de Ptolomeo publicada em Roma em 1508, na qual como é sabido se deram outras indicações importantes acerca das primitivas explorações feitas na costa de Brazil.

Por outro lado, o facto de que os exploradores de 1501 chegaram até o Rio de Prata e tiveram conhecimento da seu *estuario,* que tomaram por um estreito que devia communicar o Atlantico com o mar do Japão e China, que se julgava ficar logo de outro lado, se comprova com os proprios preparativos que logo depois do seu regresso a Lisboa ahi se começaram a fazer para a nova expedição que devia ir ao Levante, pela banda de sul do occidente: expedição que, como sabemos, chegou a partir com seis navios, ás ordens de Gonçalo Coelho, em 1503, indo nella Vespucci, — sem nenhum proposito desta vez de explorar as costas do Brazil, como se viu obrigado a realisar, em virtude dos contratempos que lhe sobrevieram nas aguas de Fernão de Noronha.

Provado assim que a expedição de 1501 chegou ás aguas do Prata, (embora sem reconhecer que eram ellas de um rio), já podemos, sem nenhuns escrupulos, aceitar como verdadeiro chefe dessa expedição a D. Nuno Manuel, que em um documento diplomatico que abaixo publicamos, era uns trinta annos depois, por um embaixador portuguez, designado à soberana d' Hespanha como possivel primeiro descubridor desse rio. D. Nuno Manuel, do Conselho d' elrei D. Manuel, seu almotacé mór, foi pessoa a elle mui chegada, segundo se collige da carta de 11 de março de 1515, impressa nas Provas da Hist. Genealogica T. 6° pag 109. Porem, como homem do mar, não consta que se distinguisse; e talvez fosse esta a unica viagem que fizesse; pelo que não é improvavel o facto, narrado por Vespucci, de que esse chefe, reconhecendo a sua insufficiencia como nauta, viera a final a confiar a elle Vespucci a direcção da viagem.

O documento a que acima nos referimos diz assim:

„Senhor-Quando castanho aquj chegou eu estaua pera despachar hum correo porque aquele mesmo dja me chamou a emperatriz e me djse que polo que lhe eu tjnha djto e principalmente polo que ela desejaua fazer en todalas cousas de vosso seruico tjnha acabado co estes de seu conselho das antjlhas e com o cardeal que não mandasem daquy pesoa alguma fazer Requerimento a Vossa altesa sobre o Ryo da prata como estauão determynados se não que escreuesem a lopo furtado que ho fjzese por outros termos majs brandos soomente poloque conpria ha justica do enperador pojs he notorjo que tem posse daquele Rio primeiro que Vossa altesa; e que me Roguava que escreuese loguo isto com as majs palauras que me parecese necesarias pera que Vossa altesa mandase Responder com algum bom meo e que ela faria muito por deter as cartas que se sobrysto aujão descreuer a lopo furtado alguns djas ate ver a Resposta do que eu aguora escreuo.

A sustancya do que lhe Respondj foy que lhe bejaua as mãos por comecar a entender estes do seu conselho e o modo de negociar que sempre buscauão; e pois que ja asy entraua njsto que de todo os deuja apartar de cousa tam herrada como herão estes Requerjmentos por qualquer maneira que fosem por que pera boa Reposta e justa de tudo o que me djzia e lhe djzião dous soos pontos notase por principaes afora outros muytos que todos lhe muytas vezes tjnha dito: o primeiro que Vossa altesa no Regimento de martjm affonso lhe mandava e encomendava toda amjzade com castelhanos e que não lhe tomasse nem contendesse sobre cousa que pusujssem: a segunda en que se arematão todas he que conforme aas capitolações dos Reis pasados Vossa altesa lhe mandou por mjm diser que ela por parte do emperador e sua mandase averiguar en que tempo descubrira o dito Rjo; e que Vossa altesa mandarja muy brevemente saber *en que tempo descubrira huma armada de dom nuno manoel que por mandado del Rey voso paj que estaa em gloria foy descubrjr ao dito Rio*; e que quem se achase por verdade que primeiro descubrira estiuese em pose ate se lançar a linha etc. e que olhase ela pojs os de seu conselho djsto fugião que não tjnhão nenhuma Rezão nem querião senão buscar manhas e bjcos pera fazerem negocios a seu moodo e não como compria ao serviço do enperador e seu; a jsto me respondeo que o não aujão se não pola pose a qual lhes vossa alteza tomava tomando martjm afonso qualquer parte daquele Rio; e que

porisso me Rogava que todavya escrevese logo a Vossa altesa antes que fosem as cartas pera lopo furtado faser o Riquirimento por bem da pose do enperador: eu lhe dise que eu escreveria loguo como me mandava e que não sabya cousa que Vossa altesa mjlhor pudese Responder do que tjnha Respondjdo nem que a ela milhor estivese: e que quanto a djzerem que em tomar martjm afonso parte do Rjo lhes faria ofensa e lhes tomaua sua pose, que jsto hera muy grande engano porque o Rjo he tamanho e faz tantas voltas e tam grandes que ja poderia ser que das tres partes delle as duas estyvesem na demarcação de vossa altesa e quyça que todo ou tambem polo contrajro e que por isto e por tudo martjm afonso não pudja herrar segjndo o Regjmento de Vossa altesa nem se poderião achar mjlhores meos que os que Vossa altesa tjnha ofrecjdos, e que porem eu escreueria o que me mandava e que esperava que entre tamto ela acabase de conhecer a Resão e verdade que Vossa altesa ofrecja e de que sempre usava em todalas suas cousas etc.

Parece me que pera mjlhor Vossa altesa me deue loguo mandar responder espantandose muito de não aceytarem os meos e determynação que Vossa altesa escreueo mostrandose djsto malcontente com as majs palauras neçesarias etc. Isto djguo porque creo segundo os negocios de qua vão e tudo estaa fraco que aprouevtara asy aguora como pera o diante e o não Responder e djlatar lhes dão a eles que djzer e cuydão que se não djlata senão por myngoa de Rezão e Justjça, e desta maneira que djto tenho que vossa Alteza mande Responder não poderão djzer o que aguora e sempre djzem. „vossa Alteza o vera mylhor e mandara Responder como majs for serujdo". Nosso Senhor a uyda e Real estado de vossa Alteza acrecente como desejo. De medjna do campo a quatore de dezembro de quinhentos trinta e hum annos. Bejo as Reaes mãos de vossa Alteza." Alvaro mendez de uasconcelos. (C. Chron. P. 1 M. 48. D. 8.)

IV.

QUARTA VIAGEM DE VESPUCCI.

O facto por nós investigado como unico possivel (na nota da pag. 115), de que a bahia de Cabo Frio fôra a paragem em que por Vespucci havia sido deixada em 1504 a primeira colonia no littoral do Brazil, é confirmado pelo cosmographo mór Alonso de Santa Cruz, que no seu *Islario,* offerecido ao Imperador Carlos V., que existe manuscripto*) na Bibliotheca imperial de Vienna, diz expressamente: „*Junto a esta Baya* (de Cabo Frio) *fué donde Amerigo Bespucho* (sic) *piloto maior de Castilla en el ultimo viaje que hizo fundó una casa donde dejó 24 christianos*".

Por esta occasião devemos acrescentar que, em vista de uma noticia que achamos em Panzer (X., p. 24), a Zeytung aus Brefillig Landt, e Copia respectiva devem ter sido publicadas em 1507; pois a 7 de Nov. do anno anterior foi em Roma publicado por Joam Besicken o folheto de Pedro

*) Veja-se a nossa memoria *Sull' Importanza d' un Manoscrito medito della Biblioteca Imperiale di Vienna* d' impressa nas *Mem. da Acad. I.* de Vienna, Classe filosofico-storica Vol. 60. pag. 405—413.

Affonso Malheiro *Gesta proxime per Portugalensis in India. Ethiopia. et aliis orientalibus terris etc.*, de que deve ter sido traduzido o texto allemão que se acha em Dresda. Esta data vem a nosso apoio na opinaõ de que os dois navios de que na mesma *gazeta* ou relação se trata não foram outros senão os que na ilha de Fernão-de-Noronha se apartaram dos dois com que Vespucci foi até o Cabo-Frio, quando os outros dois seguiram até o rio da Prata, e talvez até a Bahia de S. Mathias, e voltaram ao porto do Rio de Janeiro; onde se demoraram tanto tempo que dahi proveio, segundo as averiguações do nosso douto amigo o Sr. J. C. da Silva, que nas cartas contemporaneas, (mal copiadas depois, v. gr. no Ptolomeo de 1513 e no globo de Schöner) se conceituou esse porto com o nome de P. da demora de Gonçalo Coelho *(G°. Coelho detentio)*. Na opinião do mesmo Sr. J. C. da Silva, as noticias contidas na dita *gazeta* devem haver sido escriptas, desde logo em allemão, por algum dos colonos do Fayal, e talvez de Lisboa pelo proprio Behaim, antes de fallecer em 1507.

E' sabido que Humboldt opinou que devia ser o proprio estreito de Magalhães, o ao sul do Brazil de que trata a dita Zeytung; e que pela primeira vez em 1854 na nossa *Hist. Ger. do Brazil* apresentámos a idéa de que esse chamado estreito não podia ser senão o *estuario* ou entrada do Rio da Prata. E' o que hoje julgamos mais que confirmado pela nova interpretação dos factos referentes ás duas expedições de 1501 e 1503; e até pelas proprias palavras de Pigafetta, que nos diz que ainda o famoso Fernão de Magalhães e seus companheiros imaginavam que por ahi devia de haver passagem para o Mar do Sul*).

E muito mais terminante que o testemunho de Pigafetta é o de Francisco Albo, que no seu curiosissimo *Diario* diz o seguinte:

„Martes 10 del dicho (Enero de 1520) tomé el sol en 75 grados, tenia de declinacion 20 grados, vino á ser nuestra altura 35 grados, y estabamos en derecho del cabo de Santa Maria: de alli adelante corre la costa leste oeste, y la tierra es arenosa, y en derecho del cabo hay una montaña hecha como un sombrero, al cual le pusimos nombre Monte Vidi, y en medio del y del cabo Santa Maria hay un rio que se llama rio de los Patos, y por alli adelante fuimos todavia por agua dulce, y la costa corre lessueste oesnoroeste 10 leguas de camino; despues corre nordeste sudueste hasta 34 y un tercio, [1]) en fondo de 5 y 4 y 3 braças, y alli surgimos, y enviamos el navio Santiago de longo de costa por ver si habia pasage, *y el rio está 33 grados y medio al nordeste;* [2]) y alli hallaron unas isletas, y la boca de un rio muy grande: [3]) era el rio de Solis, é iba al norte, y asi tomaron la vuelta de las naos, y el dicho navio estuvo lejos de nosotros obra

*) „Li nostri pensavan di poter passar nel mar del sur, cio é di mezzo di, ma non vi é passagio alcuno, senon il fiume i qual é 17 leghe largo nella bocca. (Ed. de 1536 §. 8.)"

[1]) Por conseguinte não longe de Martim Garcia.

[2]) Estas palavras parece que se deveriam ler duas linhas mais abaixo.

[3]) O Rio Negro ou o Uruguay? Em todo caso foi ahi que pereceu Solis, e não no Santa Luzia.

de 25 leguas, y estuvieron en venir quince dias; y en este tiempo íbamos otras dos naos á la parte del sur á ver si habia pasage para pasar, i ellos fueron en espacio de dos dias, y alli fué el capitan general. y hallaron tierra al susudeste lejos de nosotros veinte leguas,*) y estuvieron en venir cuatro dias, y en veniendo, tomamos agua y leña, y fuimonos de alli voltando de un bordo y otro con vientos contrarios hasta que venimos en vista de Monte Vidi, y esto fué a 2 dias del mes de Febrero, dia de nuestra señora de la Candelaria, y a la noche surgimos á 5 leguas del monte, y nos quedaba al sueste cuarta de leste."

*) Seguramente nas immediações do sitio em que está hoje Buenos Ayres.

V.

CERTEZA DE UMA QUINTA VIAGEM DE AMERIGO VESPUCCI, E POSSIBILIDADE DE UMA SEXTA AO NOVO CONTINENTE.

Havendo folheado na Bibliotheca de S. Marcos de Veneza, os livros de notas, tiradas das correspondencias dos diplomatas venezianos pelo secretario Marino Sanuto, tivemos a fortuna de encontrar apezar da falta da ordem chronologica com que taes notas e extractos se acham transcriptos, as paginas em que vem copiado o trecho de Jeronimo Vianello, do qual o Sr. Ranke aproveitára as poucas linhas que offereceu a Alex. Humboldt, e que este sabio publicou na pag. 157 de Vol. 5° do seu *Exame critico.*

Acha-se o dito trecho de Vianello quasi no fim do vol. 6° (11 folhas antes da ultima), e é na sua integra do teor seguinte:

Copia de uno Capitolo di lettere di hironimo Vianelo scrite a la Segnoria Data a Burgos adi 23 dezembro 1506.

„El vene qui do navilj de la India de la portione del re mio Signore li qual furono a discoprir Patron Juan biscaino et almerigo fiorentino li qual sono passati per ponente e Garbino lige 800 di la dela insula Spagnola che he da le forze (sic) de hercules lige 2000 et hanno discoperto terra ferma, che cussi judicano perche lige 200 de là dela Spagnola trovorno terra, et per costa scorseno lige 600 ne la qual costa trovorno un fiume largo in bocha lige 40, et furone supra el fiume lige 150, nel qual sono molte isolete habitade da Indiani. Viveno zeneralmente de pesse mirabelissimi, et vanno nudi dapoi tornorono con alcuni de quelli Indiani, et passorono per la costa de dicta terra lige 600 unde scontrorno in una chanoa de Indiani che a nostro modo e come un zopollo de uno pezo de legno cavado andava a la Vella et passava alla terra ferma con homini 80 con molti archi et targe de uno legno molto lezier come scuro ma fortissimo et passavano alla Terra ferma per prender Indiani che abitano li de li quali non se ne serveno in alcun servitio ma li mangiano como noi altri cervi caprioli et altri animali, li nostri preseno dicti Indiani, i archi de li qual sono de ebano et sue freze, le corde veramente sono de nervi de bisse. Presa dicta chanoa tornorono a la dicta isola dove li vene contra molti et molti Indiani zeneralmente con archi et forno ale mano, li vinseno, et introrono in

dicta isola, la qual trovono molto sterile: a la parte de mezo zorno in uno piano trovono tanta quantita de serpi et bisse, et dragi che era cossa de maraviglia. cuidavano che parevano cossa molto admiranda. Tal drago ero piu grande che un capodoglio*), et é divisa la insula da un monte. L'una parte da Septentrione, l'altra a mezzodi: quella da Septentrione è habità da questi Indiani, l'altra da questi animali venenosi: Unde qua dicono che lhoro astimano che mai passo niuno de quelli serpi a la parte habitada. imo che in tuta quella insula da quella parte no ze bisse, ne altro animal simile. Visto questo partino dicti navilj et conduseno 7 Indiani boni peoti de quella terra, et costa et furono ad uno loco dove se dice alseshij e seguiteno 400 lige suso al ponente garbino per costa, et messeno in terra trovorono molti casali de li qual escirono in contra molti Indiani per acceptarli, et farli honor, et dicono che uno de essi avanti li haveva predicto como era per venir certi Navilij de Levante de un gran re a loro ignoto. che haveria tutti lhoro per sui servi, et che tutti sariano dotati di vita perpetua et le sue persone sariano adornati de varij vestimente. Dicono, che visti i nostri navilij disse el suo re. Eco qui li navilij che gia X anni ve dico el qual re vene con 1⁰. pecto d'oro masizo ligato al pecto con una catena d'oro, et una maschera d'oro con quatro sonagli d'oro de una marcha l'uno ali piedi, et con lui veniva XX. Indiani tuti con maschare d'oro a la faza con nachare d'oro sonando, che pexavano da marche 30 l'una, et quando veteno quelli de l'insula con lhoro incomenzorono a sdegnare et combatere grandemente con saete advenenade con li nostri Erano lhoro da cercha 5000, et de li nostri smontorono in terra 140. fono a le mano li tagliorono a pezi zercha 700, morto uno de li nostri de una saeta. Furono a li casali et tolseno de le nachare maschare sonagli et quella armatura con el dicto re preso in vita per marche 800 d'oro, et messino focho in dicte Caxe et li steteno zorni 96 perchi li tre navilij che restavano se abissorono, et andono a fondi. Visto questo tolseno fuora le vittuarie, et munitione, et se feseno forte in terra con una torre molto bona, et ogni zorno erano a le mano con Indiani, la nocte dentro del suo parcho, et el zorno fuora in ordenanza, e quanto che i caminavano, tanto aquistavano, non ossarano slargase de la sua stanzia. Uno zorno furono a uno lago et con certi Vernicalj scomenzorono a lavar de quella terra, et cadauno in meza hora trazeva chi quatro chastigliani, chi sie, et chi octo d'oro, et li fu dicto per do de quelli Indiani pressi, che non dovesseno faticharse a lavar, ma che de là de una montagna, che li stava davanti meza liga molto alta nel piano erra un fiume nel qual nel fondo non bisognava molto lavar, ma che cadauno in un zorno potria raccoglier diexe marche per pocho se adoperasse. Tandem lhoro como persone persse, et fuora de speranza de repatriar deliberó a li batelli et barche li restava acrescer l'orlo, et acosta per terra seuir a la volta de la Spagnola; nel tempo de 96 zorni che steteno de li — si moriteno de una infirmità li vene che restono 44. per n⁰. et con adiuto de Dio veneno a salvamento, et lassorno ne la Torre diexe homini, che volseno restar forniti per uno anno de vituarie et munitione et lhoro tornando furono combatuti tre volte da Indiani con sue chanoe, e sempre li vinseno, et sono venuti a salvamento qui a la Corte. Ho visto tutti quelli ori et varie cosse che hanno portato de li, fra le altre piper mirabile ma piú grosso del nostro, come un biso mezano, et nose muschade, ma tute come noxe mascule, hanno portato marche 70 de perle bone tutte verzene, et alcune de X charati e di XII. tonde et peri verzi assassimo**) Indiani veramente in mezo la

*) *Capodoglio*, cachalote.
**) Sic.

Galta hanno forato et portano una pietra verde como de diaspro longa quattro dedi, et altri al labro de soto la bocha, zeneralmente sono senza barba.

„Lo Archiepiscopo torna a spazar dicti do Capitanij con 8. Navilij con 400 homeni molto ben forniti d'arme, artigliaric etc."

Em presença deste documento e de sua autenticidade por nós reconhecida, não podemos pôr em dúvida que Vespucci effectuára uma 5a. viagem ao novo Continente; e como Vianello estava ja em Burgos em 1505, nenhuma difficuldade devemos ter de referir a este ultimo anno o facto, seja em virtude de qualquer systema differente de chronologia, seja porque Marino Sanuto haja equivocado o anno, ao copiar essa parte da carta de Vianello. (Veja o Appendice V.)

E não só em vista do documento que fica transcripto do registo original de Sanuto, secretario da Republica de Veneza durante muitos annos, se deve ter por certo que Vespucci effectuou uma quinta viagem ao novo Continente, mas ha toda a probabilidade que de novo ahi voltasse em companhia de Juan de la Cosa no anno de 1507, e ha até possibilidade de que elle ahi voltasse de novo em 1509. Ao menos chegou isso a estar decidido, segundo deprehendemos de duas cartas escriptas de Burgos pelo novo agente veneziano Francesco Corner, successor de Vianello, em 19 de Junho e 16 de Julho de 1508.

Encontram-se essas duas cartas copiadas no codice 1108 da 7a Classe dos do legado deixado em 1843 pelo nobre Girolamo Contarini á Bibliotheca de S. Marcos de Veneza; onde tivemos occasião de as examinar, graças ás indicações do Sr. Harrisse, que nos mostrou ja dellas uma cópia que lhe havia sido subministrada pelo Sr. Rawdon Brown.

A primeira dessas cartas, que se acha a fol. 338, conclue com a seguinte noticia:

„Insuper si dice questa Maestá haver dato circa 19m. ducati a mj. Almerico, et Zuam Biscain, i quali a su spese vanno all' acquisto dell Isole trovate novamente, le quale loro chiamam terra ferma. Nec alia."

Na outra carta, datada *die XVI*, a fol. 347 (e cujo mez se omitte na copia, mas que se deprehende ser de Julho por se encontrar entre duas, uma de 6 deste mez e outra de 7 d' Agosto) Corner e' ainda mais explicito quando diz:

„Da nuovo mj. Almerico fiorentino, che é quello che va discoprindo le Isole, me ha detto gia essere nove gia giorni s. de Sivilia esserli gionta una nave con oro per valuta de ducati 10m; et perché assai delli quali cose questa Maestà ha la decima et poi 7 per cento per daty, quelli venuti con detta nave dicono che continuamente augmenta la invention dell' oro. Et che lui Almerico ha havuto ducati 13m. delle tratte de dette Isule, et che é per andare a provedere de buene navi a Biscaglia, le quale tutte p. le vol fare investire de piombo, et andar per via de ponente a trovar le terre che trovano Portoghesi navigando per levante; et *patirá infallanter questo Marzo*. Nec alia."

Que o anno de 1508, da carta do mesmo Corner, corresponde ao identico do nosso calendario, se deprehende da confrontação das outras noticias que dá nas mesmas cartas com o que acerca da Corte de Hespanha nos consta das chronicas desse reino, e nomeadamente dos Annaes d' Aragão e Chronica de D. Fernando por Zurita. Justamente em fim de Julho de 1508 teve logar, segundo este chronista (Liv. 8 cap. 21), a partida d'elrei para Andalusia, annunciada ja por Corner nesta ultima carta. Se Corner diz „*Questo Marzo*", é que provavelmente contaria ao modo florentino, de sorte que o seu anno de 1508 so concluiria a 25 do mesmo proximo futuro março (de 1509.)

Estes documentos vem-nos dar novo apoio contra a asserção de haverem sido duas as expedições que se dizem effectuadas por Pinzon e Solis em 1506, 1507 e 1508.

Desde logo a data de 1506, assignada por Herrera a uma dellas, se comprova de impossivel; e foi ella pelo mesmo Herrera tão erradamente inscripta à margem, como o havia sido no capitulo anterior (16° do liv. 6° da 1. decada), em que trata do primeiro chamamento de Vespucci à Corte, depois de haver effectuado ao serviço de Portugal, as suas 3a e 4a viagem, — chamamento que se prova ter tido logar, não em 1506 mas em 1505.

Em 1507 teria logar a 6a viagem de Vespucci, effectuada em companhia de Cosa; e não é provavel que ao mesmo tempo andassem em outra expedição, para os mesmos fins, os ditos Pinzon e Solis, a menos que não quizessemos fazel - os chefes dos navios de Vespucci e de Cosa, quando alias Vianello nos diz eram delles commandantes *(patron)*.

Tão pouco é provavel que se, em Junho ou Julho de 1508, esses dois navegadores estivessem para partir ou houvessem partido, deixasse Corner de occupar-se delles, quando o fim da sua viagem não era senão esse mesmo que elle refere, nomeando a Vespucci.

De todas estas premissas não será licito conjecturar que Pinzon e Solis fossem antes, de novo reunidos como em 1497, os chefes da expedição cuja partida era annunciada como infallivel para a primavera de 1509? — Não podemos afirmar que nessa expedição tenha ido Vespucci; mas temos por mui provavel que fosse essa mesma a que se diz regressára em fins de Outubro desse anno, em virtude das desintelligencias entre os dois chefes; da averiguação acerca das quaes saiu Solis compromettido.

Martyr que, alias em nossa opinião envolveu, tratando desta nova expedição de Pinzon e Solis, factos que julgámos dever attribuir antes á de 1497—1498, affirma positivamente que o mesmo Pinzon foi de viagem no anno anterior ás de Hojeda e Nicuesa *(anno priore à discessu ducum Nicuesae et Fogedae)* as quaes sabemos terem tido logar em 1510.

Mas por que banda seguiu a expedição? Pela parte de Centro-America e de Paria ou pela do Rio da Prata? —

E' este um dos pontos ainda obscuros da historia dos descobrimentos, em que cremos que mais serviço pode prestar á verdade quem avente conjecturas hypotheticas, do que quem repita, sem exame, o que disseram outros, sem o devido criterio.

Herrera, como todos que tem jurado em suas palavras, dizem que as expedições foram duas: uma a Honduras, em 1506 (data que é impossivel, segundo dissemos), á qual consigna no principio da cap. 17 do liv. 6 da. I. decada, as poucas linhas que transcrevemos na pag. 34 do nosso anterior trabalho; e outra ao cabo de Santo Agostinho até á latitude meridional de quasi quarenta gráos; da qual dá razão, tratando dos factos que classifica no anno de 1509, do modo seguinte:

„Partieron de Sevilla, el año pasado. Juan Dias de Solis . . . . i Vicente Yanez Pinçon, con laso po caravelas armadas por elrei, i desde las islas de Cabo Verde fueron à dar en la Tierra-firme, al cabo de S. Agustin; i pasando adelante, llevando la via del sur, costeando la Tierra-firme, fueron à ponerse casi en quarenta grados de la otra parte de la Linea Equinocial i siempre que salian a tierra ponian cruces, i hacian todos los Autos posesionales que eran necesarios; i pareciendo les que era bien dar la buelta, se tornaron à Castilla, haviendo tenido poca conformidad en este viage; por lo qual se mandó en Sevilla recibir informacion, i hallàndo culpado à Juan Dias de Solis, los oficiales de la Casa de la Contratacion le prendieron, i embiaron à la Carcel Real de la Corte, i a Vicente Yanez hizo elrei merced, i en particular en algunas cosas en la Isla de S. Juan, que no tuvieron efecto."

Se foi esta a expedição que se levou avante, a ella se devem reportar as instrucções que o mesmo Herrera, no principio do livro setimo da primeira decada, declara haverem sido dadas em 1507 aos mesmos Pinzon e Solis, para irem a descubrir, justamente com duas caravelas, ficando Vespucci em Sevilla *para fazer as marcas.*

Martyr diz que Pinzon, em 1509, retrocedera de Veragua, Uraba e Coquibacoa até Cumaná e Bocas de Drago; e que depois, passando a linha, chegára a sete gráos alem da equinocial, a um cabo que descreve com as palavras que copiamos na pag. 32 de nosso anterior trabalho, julgando, no meio da falta de ordem chronologica que muitas vezes se nota em Martyr, que escrevia só de ouvida, que melhor quadravam a outra paragem, onde cremos ter o mesmo Pinzon terminado a viagem a que as attribuimos; mais por uma especie de instincto do que com sufficienencia de razões; pois reconhecemos que essas palavras no texto de Martyr, estão por elle applicadas a certa localidade ao sul da equinocial.

Adiante diremos que fundamento teria Herrera para fazer chegar Pinzon até perto de 40° S., o que foi por outros explicado como uma expedição ao Rio da Prata, á qual tambem nós a

principio démos credito; mas que até agora não temos podido justificar por nenhum documento. O que temos sim por bastante provavel, como jà outra vez dissemos, é que Solis (não Pinzon) tivesse estado antes no rio da Prata, mas ao serviço de Portugal, e em um dos navios da expedição de 1503, que ficaram com Gonçalo Coelho e regressaram em 1505 ou 1506; depois de haver-se demorado por muito tempo no Rio de Janeiro, como dissemos.

VI.

LIBRETTO DE VERCELLESE (1504). APELLIDO FRACANZANO. CARTA DE D. MANUEL DE 1505.

O unico exemplar conhecido do afamado folheto por Vercellese impresso em 1504, se encontra (sob o no. 22 do vol. 1873) na bibliotheca marciana de Veneza. E' todo em caracteres redondos e tem por titulo:

Libretto De Tutta la Nauigatione de Re de Spagna De Le Isole Et Terreni Nouamente Trouati.

Porem este titulo se acha no alto da 3a pagina, numerada Aii, faltando, neste exemplar, unico que se conhece, a folha de rosto; de maneira que o folheto que devia conter 16 folhas so ahi tem 15. — Está a ultima pagina em branco, e a penultima acaba com estas palavras:

„Finisse el libretto de tutta la navigatio'e del Re de Spagna de le Isole & terreni nouame'te trouati. Stampada in Venesia per Albertino Vercelle se da Lisona a di x de Aprile MCCCCCIIII.

CON GRATIA ET PRIVILEGIO."

Ao contemplar este folheto, que, como é sabido, comprehende um extracto feito por Angelo Trivigiano da Primeira Decada de P. Martyr, ao ver que é unico, e ainda assim incompleto, mais nos afirmámos na opinião de que mais algum poude haver sido publicado por Vercellese, dos que depois entraram na collecção de Vicenza, de 1507, por Francanzano.

Não é impossivel que no titulo que falta se revelasse este mysterio. Em todo caso é certo que com o não aparecimento de outros folhetos se não deve argumentar, quando tão pouco faltou para que deste mesmo se não tivesse conhecimento.

Continuamos a interpretar por *Fracanzano* e não por *Fracantio* a abreviatura *Fracan,* ao advertir que o Cav. Morelli tambem assim o designava, e que deste modo o nomea tambem o erudito e judicioso Bartolozzi (pag. 14), e igualmente o douto autor do Catalogo do Bib. Publica de Ferrara. Alem de que, segundo investigações feitos a rogo nosso, em Montalboddo, na marca de Ancona, não existe, nem existiu jamais que se saiba, o appelido de *Fracancio.*

Devemos acrescentar que Faccioli no seu *Catalogo Ragionato de Libri stampati in Vicenza* &, impresso em Vicenza em 1796,

contempla, em additamento ao que dissera o P. Calvi (Angiolgabriello), ainda outro Fracanzano da mesma cidade, e é appellido que hoje se acha disseminado por quasi toda a Italia, incluindo a mesma Ancona.

Em additamento a quanto consignámos nas pag. 112 e 113 da opusculo *Amerígo Vespucci* etc., cremos dever aqui juntar copia de algumas linhas de uma carta escripta pelo rei D. Manuel a Fernando o Catholico, em Março de 1505. Transcreveremos essas linhas em italiano, por quanto *ate hoje* somente conhecemos delle o texto traduzido nessa lingua, que foi

„Impresso em Roma per maestro Joanni de Besicken nei (sic) ano Mecccco a xxiij de Octobre"

com o titulo:

Copia de vna littera del Re de Portogallo mãdata al Re de Castella del viaggio e successo de India.

Vimos desta traducção o exemplar que possue a Bibliotheca de S. Marcos de Veneza (Vol. 1257 — 2), e que não é unico, pois de outro exemplar existente na Bibliotheca Corsini ha dado noticia Mr. H. Narducci. Esperamos que com o tempo ainda se virá a encontrar o texto castelhano, como succedeu com a célebre carta de Colombo enviada de Lisboa, de cuja edição feita seguramente em 1493 e em Barcelona, somente ha poucos annos se teve noticia, pelo exemplar que existe na Bibliotheca Ambrosiana de Milão.

Tratando nessa carta da viagem de Cabral, diz o rei D. Manuel, segundo o texto italiano, que transcreveremos fielmente:

„Navigando passato il capo verde scoperseno Vna terra nouamẽte a notitia de questa ñra europa venuta: alla quale terra d' Santa Croce pose il nome: e q'sto p'che nel litto fece adrizare vna altissima Croce: altre la chiamano terra nuo ua ouero mu'do nuovo. E q'sta terra dove forseno vltra il tropico de Cancro gradi xiiij*) como li marinari p. li suoi quadra'ti e astrolabii tolsino laltura p. che cõ instrume'ti astrologici naui rano aq'lla parte. Partendosi dal dicto C. verde e posta fra ponẽte e lebechie venti p'ncipali distanti dal dicto C. verde leghe cccc. Deli habitatori: fertilitate: magnitudine: co'ditiõe: e se sia Insula o terra ferma p.altre n're hauemo dato piena in formatione a V. S." —

Já se vê que occupando-se D. Manuel nesta carta tambem da America, deve ella ser, daqui em diante, contemplada nas *Bibliothecas Americanas*, embora no seo titulo nada ha que o indique.

*) Erro evidente por XVII.

VII.

FOI A IMPRENSA QUE DEU AO NOVO-CONTINENTE O NOME D' AMERICA.

A' existencia da imprensa deveu Amerigo Vespucci a propagação das suas duas cartas, e deveu tambem Martim Waldzemüller a propagação e prompta aceitação da sua proposta para ser adoptado o nome de America.

Bastante conhecidas são dos eruditos as passagens do opusculo *Cosmographiae Introductio*, publicado por meio de duas edições integras em 1507, em Saint-Dié; opusculo em que a adopção do dito nome foi proposta sem a menor intervenção directa de Vespucci, a não ser o favor com que a imprensa de varios paizes, por meio de uma duzia de edições, propagára a carta por elle escripta a Medicis, pelo menos revelando que se acabava de descobrir não as costas orientaes da Asia, mas sim um verdadeiro *Mundo Novo*. Vimos como o dito opusculo *Cosmographiae Introductio* teve logo em 1509 mais duas edições (uma em latim e outra em allemão) em Strasburgo, e não tardou a ter outra em Lyon, feita por Jean de la Place, que Brunet attribue ao anno de 1510, mas que um anonymo contemporaneo crê de data posterior sete ou oito annos.

Tantas edições em tão poucos annos, todas acompanhadas da traducção da carta de Vespucci a Soderini (que nellas, por engano, se dá como dirigida ao duque-rei René II da Lorena) não deviam contribuir pouco a propagar a idéa, que alias nenhum campeão se apresentava a combater.

Assim, ao mesmo tempo que se planisava a reimpressão da *Cosmographicae Introductio* de 1509, que devia sair á luz não so em latim mas tambem em allemão, se publicava pela mesmo typographia em Strasburgo, igualmente em latim e em allemão, outro opusculo intiulado *Globus Mundi Declaratio**), no qual o nome de *America* aparece já adoptado; influindo talvez para isso o proprio Waldseemüller, que julgamos não seria estranho á composição e publicação deste ultimo opusculo.

Seguiu-se João Schöner na obra *Luculentissima quaedã terrae totius descriptio,* que em 1515 publicou em Nuremberg (65—XV fols de 4°), incluindo no cap. XI, a folhas 60, intitulado „*De America quarta orbis parte*" etc., estas palavras:

„America sive *Amerigen* novus mundus: et quarta orbis pars, dicta ab ejus inventore Americo Vesputio viro sagacis ingenii: qui eam reperit Anno domini 1497".

Adoptou igualmente o mesmo nome o suisso Joaquim de Watt (Vadianus) em uma epistola ou carta escripta de Vienna a Rudolpho Agricola, que não sabemos tenha sido publicada antes de Maio de 1518, em que, sem data, acompanhou a edição de Pomponio Mela, impressa in folio na mesma Vienna, por

*) Veja-se o nosso precedente trabalho, pag. 36 e 37.

Lucas Alantse; bem que nas edições subsequentes della (junto o ao texto da mesmo Pomponio Mela), de Basiléa de 1522 e de Paris de 1530 (por Chr. Wechel) se diz escripta em 1512; e provavelmente o mesmo succederá na de 8° de Paris (igualmente de Chr. Wechel) de que dá noticia Graesse e não tivemos occasião de ver. Nessa epistola ja o mesmo Watt por duas vezes menciona o nome de America, dizendo em uma:

„Americam à Vesputio repertam"

e em outra:

... „immensum Pelagus interesse inter extremum ab America occidens et oriens Ptolomei etc."

Em 1520 era de novo esse nome lançado ao publico, não só por Pedro Bienewitz mais conhecido por Apianus em um mappa-mundi*) que então publicou em Vienna d' Austria, acompanhando uma edição de Solinus feita por Jo. Camers, como pelo Dr. Margalho (Pedro?) no seu *Phisices Compendium* impresso nesse mesmo anno em Salamanca, e no qual consignou estas palavras:

„Prima est Asia secunda Africa et tertia Europa. . . addenda tamen veteribus incognita *America* a Vesputio inuenta que occidentem versus" etc.

Igualmente em 1520 foi inscripto o dito nome no globo do proprio Schöner (que cremos ser o mesmo que hoje se encontra em Nuremberg, e cujo hemispherio occidental se acha reproduzido pelo Sr. Guillany) por elle offerecido em 1523 ao conego de Bamberg, Reymer de Streytpergk, por meio de uma carta datada de *Timiripa*, que corre impressa**) na qual, depois de fazer menção das viagens do Gama, Colombo (não trata de Vespucci), Cortez e Magalhães (cujo resultado conhecia ja, e mui provavelmente pela edição da carta de Transilvano, de Colonia, de janeiro desse mesmo anno) lhe diz: „*Accipe igitur hunc a me formatum globum, ea animi benignitate, qua eum laborem ad tui nominis honorem lubens agressus sum.*"

Em 1522 se encontra o mesmo nome *America* ja associado á obra de Ptolomeo, apparecendo inscripto por Lourenço Phrisius em um mappa que acompanha a mesma edição.

Em 1524 o dito Apiano („*dictus Benewitz, de Leiszmick,*" como elle proprio declara) publicou em Landshut (*typis ac formulis* D. Joannis Weyssenburgers) um curioso livro sobre Cosmographia***)

*) Com o titulo: TIPUS ORBIS UNIVERSALIS JUXTA PTOLOMEI COSMOGRAPHI TRADITIONEM ET AMERICI VESPUCII ALIORUMQUE LUSTRATIONES A PETRO APIANO LEYSNICO ELUCUBRATA MDXX.

**) Não a temos encontrado mencionada em nenhuma das mais conhecidas bibliographias, e apenas vimos della o exemplar (47 - Z. 28) da Bib. Imp. de Vienna, de 4 folh. de pequeno 8o., com o principio do titulo deste modo:

DE NVPER
SVB CASTILIAE AC PORTUGA—
liae Regibus Serenissimis repertis Insulis ac Regionibus, Ioannis Schöner Charolipolitani epistola & Globus Geographicus, seriem nauigationum annotantibus &.

***) *Cosmographicus liber &*

contendo 114 paginas em 4°; (52 folhas e mais quatro de introducção e tres de appendice) dedicado ao arcebispo de Salzburgo, e ornado de muitas estampas, no qual nome America se acha inscripto, não só nos globos a folhas 2 verso e 63; mas tambem na folha 103, tratando da situação das ilhas do novo continente *(Insulae Americae adjacentes)*, e antes na folha 65, dizendo:

Secunda Pars prin
cipalis hujus Libri de Summa
necnõ particulari Europae
Africae: Asiae et Ame-
ricae Descriptione.

e logo adiante, no cap. 4°. da mesma 2a. parte, que vem a fol. 69 e se intitula — **De America,** — lê-se:

„**A**merica: quae nunc Quarta pars terrae dici
tur ab Americo Vespuccio eiusde' inne'tore nomen sortita est
Et non immerito: quoniam mari vndiq' clauditur Insula ap
pellatur. Ptholomeo autem e antiquioribus p. p. nimiam eius
ditantiam in cognita permansit. Inuenta quidem est Anno Christi 1497.
exsmandato regis Castiliae: p. p. eius quoque magnitudinem Nouus mun
dus appellatur. In ea incolae nudi" &
— Habet autem America insulas udiacentes qz plurimas vt Parianã
Insulam, Isabellam quo Cuba dicitur (sic) Spagnollam in qua reperit
lignu' Guaiacum quo vtuntur nostrates contra morbum Gallicum Ac
colae vero Spagnollae insulae loco panis vescuntur serpentibus maximis
et radicibus. Ritus et cultus istarum circumiacentium Insularum par
est Americae accolarum cultui".

Depois desta curiosissima 1a edição de Apiano, da qual possuimos um exemplar, não nos consta que seguisse outra obra concorrendo a fazer popular o nome de America antes da de Henr. Glareanus Loritus, que em 1527 (Graesse, III, 93, dá ração de uma edição de 1526, que não vimos) publicou em Basilea o seu opusculo — *De Geographia liber unus* — em que consignou o dito nome de America, nas poucas linhas que dedica a essa parte da terra, e que reproduzimos na pagina 46 do nosso anterior trabalho.

Esta obra de Glareanus foi adoptada por compendio nos collegios: e della temos tido occasião de ver, alem de outras posteriores, as edições de 1528, 1530, 1533, 1534, 1538, 1539, 1543 e 1551; sendo a de 1528 igualmente de Basilea, de Friburgo a de 1530 e as tres ultimas, e de Veneza as outras tres; parecendo-nos provavel que outras edições intermedias aparecessem, entre as que acima mais se distanciam entre si. — Seguiram-se as edições do mencionado livro de Apiano, exornadas por Gemma Frisio de 1529, 1533, 1539, 1540, 1541, 1545, 1550, 1551—53, 1564, duas de 1574, com suas competentes traduções em francez, hespanhol, italiano &, alem das

de um pequeno resumo (attribuido ao mesmo Apiano) da *Cosmographiae Introductio*, levando o mesmo titulo, igualmente em latim, e incluindo tambem a asserção de que Vespucci havia descoberto a nova parte da terra, pelo que se lhe dava o nome de *America*.

Deste opusculo, em pequeno formato, temos pessoalmente examinado as edições de 1529, (de Ingolstadt de 36 fol. só numerados até 16), de 1533 (de Veneza per Jo. Antonium & Fratres de Sabio, 32 folhas, acompanhado uma edição do dito Glareano de 46 folh.), de 1550 (de Paris por Guill. Cavellat, 47 Fol.) e de Outubro de 1554, de novo de Veneza por Franc. Bindonis (31 folhas); e tomamos nota, no catalogo da bibliotheca publica de Padoa, da existencia ahi de mais duas edições, ambas de Veneza, uma de 1535 (P. 624, D. 19) e outra de 1564 (S. a. 9932).

E quanto a Gemma Frisius, não somente elle propagava a adopção do nome *America*, por meio da dita obra de Apiano que commentara, mas tambem em um livro acerca dos principios da astronomia e cosmographia que publicou primeiro em Antuerpia em 1530, e de que se fizeram outras edições, das quaes conhecemos as de 1548 e 1553, e de 1556 traduzido em francez.

O mencionado J. Schöner continuava entretanto no mesmo proposito de admittir para o novo continente o nome de America. Este nome foi por elle de novo adoptado no *Opusculum Geographicum*, que em 1533 publicou em Nüremberg, e talvez em mais algum dos muitos folhetos que por esse tempo deu á luz, ou em alguma edição mais dos que acima mencionámos.

Igual procedimento começaram a ter alguns compiladores, editores e traductores de varias obras geographicas ou astronomicas. Entre elles citaremos apenas o Florentino M. Mauro que no opusculo, contendo uma traducção ou compilação de Sacrobosco, publicado em Veneza, a expensas do hespanhol Juan Ortega de Carrion, em Outubro de 1537 (reimpresso em Florença em 1550), inclue, entre as gravuras, dois hemispherios, n'um dos quaes (a fol Hiii) se lê distinctamente o nome *America*, adulterado em *Ametrica* na bella estampa que se acha no verso do rosto.

Seguiram-se novas edições de Ptolomeo propagando o mesmo nome, e entre ellas citaremos as do hespanhol Miguel Servet de 1535 e 1541.

Pelo mesmo tempo Seb. Munster adoptava tambem o nome de *America*, primeiro em 1532 no *Novus Orbis* de Gryneo (reimpresso em 1537 e 1555) e depois, na sua propria *Cosmographia*, impressa mui augmentada*) em 1544, 1550,

*) A 1a ediça'o da Cosmographia de Seb. Munster fora publicada em Francfort sobre o Meno em 1537, mas na'o tratava sena'o da Europa, como se deprehende do seu proprio titulo Cosmographei MAPPA EVROPAE, Eygentlich fürgebildet ꝛc. — Desta ediça'o hoje rarissima e pouco conhecida, possuimos um exemplar. Consta de 24 folhas de 4o, sem paginaça'o, tendo a folha 23 a assignatura

1554 (Praga), 1556, 1562, 1569, 1572, 1574, 1575 (Colonia), 1578, 1588, 1592 e 1598, e igualmente em latim de 1550, 1552, 1554, 1559, etc., em francez de 1552 e 1574, em inglez de 1553 e 1574, em bohemo de 1554 etc.

A par de Apiano, de Phrisius e de Munster concorreu tambem Jo. Honter, que nas suas *Rudimenta Cosmographica*, das quaes temos visto (do seculo 16°.) dez edições, feitas em Tiguri, Basilea, Antuerpia e Colonia, alem da de Cronstad de 1542, incluiu, sob o titulo de *Universalis Cosmographia*, um mappa mundi, onde está ja escripto *America*.

Isto, alem de alguma edição ou traducção, ou compilação de todas as obras mencionadas que havera' por em quanto escapado ás nossas investigações bibliographicas, e de outros livros contemporaneos, alias conhecidos, que contendo já o mesmo nome de *America*, não exerceram tanta influencia, por haverem contado menor numero de leitores e haverem tido por conseguinte menos edições. Neste número incluimos a Jacques Focard, que, sem talvez saber a origem do vocabulo *America*, no opusculo que em 1546 (e de novo em 1555) publicava em Lyon, com o titulo de *Paraphrase de l'Astrolabe* etc., havendo descripto as tres partes de globo, segundo os antigos, acrescenta que, depois destes, não se havia encontrado mais terra que se podesse chamar continente, „excepté une appellée *Amérique*, de laquelle ne sommes encore bien asseurés"; mas que entretanto a descreveria succintamente, sem se guiar pelos sonhos dos que a tinham navegado e continuavam navegando, somente no intuito (acrescenta) de ahi traficar etc.

Neste numero devemos tambem contar a André Thevet, publicado em Francez em 1551 e em italiano pela 1.° vez em 1561, e a outros desse tempo.

Em todo caso, simplesmente em vista de quanto exposemos cumpre admittir que durante pouco mais de meio seculo, se fizeram sem a menor duvida, mais de sessenta edições de obras, todas propondo e *ensinando* a adopção do nome *America*; — as quaes obras, ou pelo menos quasi todas ellas, foram compendios adoptados logo nas gimnasios e universidades de varios nações por serem escriptos em latim, que era entaõ a lingua dos mesmos gimnasios e universidades. Ora como destes compendios pelo menos, as edições se fariam em mais avultado numero de exemplares, cremos não exagerar avaliando em mais de sessenta mil o numero destes que, com a proposta ou a adopção do nome *America*, se propagaram desde logo pelas escolas e universidades, pelo menos da Europa central e da Italia; — sendo certo que na Hespanha e Portugal o ditõ nome, por falta de sancção official dos governos, tardou mais

Fiij. Acompanham o livro depois da folha A, dois mappas, um da Europa e outra de parte das margens do Rheno, achando-se outra parte destas em um 3o mappa impresso no proprio texto a fol. 3. Em outras paginas se veem mais 22 gravuras em madeira, repetindo-se a primeira dellas no frontespicio.

em ser geralmente aceito; de modo que nas suas colonias da America, taes como o Brazil, o Mexico e o Peru, que eram as que por seus prodigios e productos mais prendiam a attenção, nem tinham quasi idéa do mesmo nome, alias dado a parte do mundo em que ellas se achavam, quando já quasi toda a Europa o havia adoptado, ainda antes que o apparecimento do importante *Theatrum Orbis* de Abraham Ortelio em 1570 (obra que pela sua erudição e pelo luxo e esmero na execução fez epoca na historia da Geographia) acabasse de sanccional-o. Entretanto Camões na sua epopéa, impressa em 1572, apezar de se referir varias vezes ao Brazil e outras paragens da *America*, não escreveu uma só vez este nome.

Outro tanto podemos dizer de Pero Lopes de Souza, de Gandavo, de Soares e outros escriptores portugueses ou hespanhoes do seculo 16.º

Resumindo, dizemos que a idéa de Waldzeemuller não houvera nascido se as cartas de Vespucci não se houvessem antes propagado mais que as de Colombo, *por meio do imprensa;* que essa idéa não se houvera propagado, sem a reproducção *pela imprensa,* por meio de varias edições, da proposta feito não só nos dois opusculos intitulados *Cosmographiae Introductio e Globus Mundi declaratio,* como dentro de pouco nas obras dos outros autores que adoptaram a idéa e a apoiaram.

Os resultados alcançados pela mesma imprensa foram logicos. Se delles resultou, como se pretende, uma injustiça a Colombo, a origem esteve em que o publico, supremo juiz em semelhantes baptismos que só por elle e para elle se fazem, lendo e apreciando mais a principio as cartas de Vespucci que as de Colombo, fez que aquellas se fizessem muito mais conhecidas.

VIII.

APPENDICE PRIMEIRO. *)

Periodos copiados do opusculo de Bartolozzi (Ricerche etc. pags. 79 a 85 e pag. 93) acerca da vida de Vespucci antes de emprehender a primeira viagem, com argumentos a favor d'esta ultima.

„Molte lettere esistono **) scritte ad Amerigo prima che egli partisse di Firenze dalla maggior parte delle quali si ricava che Vespucci era un' agente di questo Lorenzo di Pier Francesco de Medici, e di più da una lettera data dei 5. Maggio 1491. si cava che stava in casa di questo Lorenzo, perchè nell' indirizzo ci si legge *ad Amerigo Vespucci in casa di Lorenzo di Pier Francesco de' Medici.*

„Io scorsi tutte queste lettere, e per la sostanza delle cose contenute non credei che potessero interessare il publico, nè riguardare la vita d' Amerigo in cosa di qualche rilievo, e perciò io non pubblico. In una però di detto Lorenzo ad Amerigo scritta da Cafaggiolo il 24. Settembre 1489. si ricava che egli aveva una casa di commercio in Spagna, e che i di lui agenti non erano fedeli, incaricando Amerigo di prendere alcune informazioni.

„Quest' infedeltà degli Agenti di Lorenzo, fù la causa, per cui poi fù Amerigo da esso spedito in Spagna per invigilare sopra quel commercio, e perciò comunemente creduto mercante. L'ultima di queste lettere è data dei 9. Marzo del 1491. cioè per noi 92., perchè l' anno, come ognun sà, si cominciava allora ai 25. di Marzo, e serve a indicarci l' incirca del tempo della sua partenza per la Spagna, come vedremo altrove, e ciò è tutto quel che di più interessante si trova in tante delle di lui lettere, che si conservano tuttora.

„Questo Lorenzo de Medici aveva dunque per suo agente Amerigo: egli lo mandò alla sua casa di commercio in Spagna, che poi si soppresse, e con questo Lorenzo ebbe Amerigo un regolar carteggio finchè visse, come lo dimostrano le relazioni, che esistono tuttora, che scrivevano a Lorenzo de Medici, come era quel Donato Nicolini, da cui forse discese quel ramo, che rimpatriò non son già molti anni. Ora io dimando, se era possibile, che nelle due relazioni del terzo viaggio potesse a questo Lorenzo de Medici dire di aver fatti due viaggi verso l'occidente per il Re di Spagna, se ciò non fosse la verità?

„Come averebbe egli potuto imposturare di aver fatto un sì considerabile viaggio d'un anno, ad una persona, da cui egli doveva ricevere la sussistenza; giaccheè la sua famiglia non par, che fosse allor ricca, benché avesse un fratello Cavalier di Rodi, pur ne aveva un' altro in Pisa, che prega Amerigo d'andare a rammentare la morte, e che è suo figlio a sua madre vedova, che rifiuta mandarli una camicia, come ricavai da una lettera, mentre ancora aveva egli realmente fatto si può dir quasi il servitor domestico all' istesso Lorenzo suo concittadino, suo pari, benchè più ricco? Come averebbe egli pututo Amerigo scrivere la relazione dei quattro viaggi al Gonfaloniere della Repubblica Fiorentina, die cui era stato condiscepolo, e mandarliela per mezzo del Benvenuti suo compatriotto, e suo amico, e che cita per testimonio di ciò, che scrive, imposturando un viaggio, che egli non avesse fatto? Un viaggio d'un anno, la scoperta del continente d'un mondo nuovo, è ella una cosa, che uno possa facilmente fingere ai suoi contemporanei? egli non era il solo Fiorentino, che fosse allora in Spagna, e in Portogallo,

*) Acrescentamos os tres seguintes appendices, com o proposito de reunir nesta nossa publicação tudo quanto deve contribuir ao *julgamento* de Vespucci pelo publico, sem recorrer a outros livros. V.

**) „Filza 58 num. 10. Carteggio della Famiglia de Medici, in stato privato, nell' Archivio Mediceo riunito a quello della vecchia Segretaría di stato di Firenze".

e tutti avevano carteggio con la lor Patria, ove Amerigo non poteva far credere una sì grossolana menzogna, se il fatte non fosse stato vero, trattandosi ancora di una materia che per la novità, per la speranza del guadagno, e per sua grandezza, teneva a se rivolti gli sguardi di tutta l'Europa. . . . . .

Io non dimando in favor d'Amerigo dei nuovi documenti, benché é posibile ll trovarne anco in Italia, purchè si cerchino ma dimando un attenta considerazione dei fatti, dimando della ragione, e del buon senso, e la di lui onoratezza sarà al sicuro. Si rifletta che non è possibile di tacciar, d'impostore Amerigo, senza nel tempo istesso dare la medesima taccia, o quella almen d'imbecille a Lorenzo de' Medici, a Pietro Soderini, ed a quanti Fiorentini erano in Spagna, in Portogallo, ed in Firenze, che lasciarono correre, o si lasciarono mischiare in tale impostura. Eppoi perchè nissuno Istorico Spagnuolo si oppose alle pubblicate relazioni del Vespucci fin del 1507.? Perchè non rivendicò egli Pietro-Martire la verità almeno dopo di essere stato in Italia, ove scorrean le relazioni del Vespucci, ed invece posteriormente scrive al Viceré di Granata, che non pone come aveva promesso ciò che à raccolto, perchè *non semper oportet stare pollicitis*, quando appunto seppe rivendicarla contro il Cadamosto, che credette, che l'avesse alterata? Queste son le ragioni alle quali vorrei che obiettassero, almeno i viventi Istorici, che anno tacciato di mala fede Amerigo Vespucci, ed anzi io silfido a rispondere, o fin d'adesso dichiaro, che non an che rispondere .

. . . . . .

„Tredici lettere scritte *ad Amerigo Vespucci in Firenze* si conservano nei nostri Archivi, che provano, che Amerigo restò in questa Capitale fino all' anno 1492. In una di queste, che non poteva essere ignorata, perché pubblicata nella vita d'Amerigo, si prova che egli era in Firenze nell' estate del 1489. L' ultima delle sopra citate lettere, che io ò ritrovate data del 9. Marzo 1491, prova come dissi, che egli era in Firenze nel 1492. perchè è notissimo, che in quel tempo si cominciava a contare l' anno dal di venticinque Marzo giorno dell' Incarnazione".

IX.

APPENDICE SEGUNDO.

Documentos acerca de Americo Vespucci publicados por Navarrete.

Núm. 1.

Real cédula mandando reintegrar á Juanoto Berardi, florentin, 65 mil marav., que habia prestado por órden de SS. AA. (Archivo de Simáncas.)

El Rey é la Reina. = Jurado Fernando de Medina: Nos vos mandamos que los sesenta y cinco mil maravedis quel Arzobispo de Granada libró en vos, en el cargo de la Cruzada, á Juanoto Berardi, florentin, vecino de Sevilla, de cierto prestado que prestó por nuestro mandado, que les paguedes al dicho Juanoto ántes é primeramente que otros maravedis que en vos esten librados, é tomad en vos el libramiento del dicho Arzobispo é los otros recabdos de que en él hace mencion, con los cuales recabdos é con esta nuestra cédula, mandamos que vos sean rescebidos en cuenta los dichos sesenta é cinco mil maravedis; é non fagades ende al. Fecha á diez dias de Julio de noventa y cuatro años.

Núm. 2.

Real carta al arcediano de Sevilla D. Juan de Fonseca, previniéndole que iba Juanoto Berardi á entender en el despacho de las carabelas, en nombre del Almirante de las Indias etc. (Arch. de Sevilla, lib. de traslados de cédulas y provisiones de armadas para las Indias de los años 1493 á 495, fol. 65.)

El Rey é la Reina. = D. Juan de Fonseca, arcediano de Sevilla. Ya sabeis lo que vos habemos escrito sobre el despacho de las carabelas que fan de ir á las islas de las Indias: ahora va allá Juanoto Berardi para entender en ello en nombre del Almirante de las dichas islas, porque tiene su poder para ello, el cual fa de tener libro é cuenta é razon, así de lo que se fa gastado fasta aquí como de lo que de aquí adelante se gastare, porque por el libro del oficial de nuestros contadores mayores é por el suyo se pueda averiguar la cuenta dello cada que fuere menester: por ende Nos vos mandamos que fagais quel dicho Juanoto Berardi y el oficial de nuestros contadores mayores tengan sus libros é cuenta é razon, así de lo que se ha gastado fasta aquí como de lo que se gastare de aquí adelante en la dicha negociacion de las dichas islas, porque Nos confiamos quel dicho Juanoto mirará con toda fidelidad las cosas de nuestro servicio. De la ciudad de Segovia á quince dias de Julio de noventa y cuatro años.

Núm. 3.

Real cédula mandando dar á Amerigo Vespucci 12 mil maravedis por ayuda de costa. (Archivo de Simáneas, libros generales de cédulas, núm. 10, fol. 69.)

El Rey. = Alonso de Morales tesorero, de la Serenísima Reina Doña Juana, mi muy cara é muy amada hija: Yo vos mando que de cualesquier maravedis de vuestro cargo deis é pagueis luego á Amerigo de Espuche, vecino de la cibdad de Sevilla, doce mil maravedis. de que yo le fago merced, para ayuda de su costa, é tomad su carta de pago, con la cual é con esta mi cédula mando que vos sean recebidos en cuenta los dichos doce mil maravedis; é non fagades ende al. Fecha en la cibdad de Toro, á once de Abril de quinientos cinco anos. = YO EL REY. = Por mandado del Rey administrador é gobernador. = Gaspar de Gricio.

Núm. 4.

Real carta de naturaleza de los reinos de Castilla y de Leon, á favor de Vespucci. (Arch. de Simáneas.)

Doña Juana por la gracia de Dios etc. = Per hacer bien y merced á vos Amerigo Vezpuche, florentin, acatando vuestra fidelidad é algunos buenos servicios que me habeis fecho, é espero que me hareis de aquí adelante, por la presente vos hago natural de estos mis reinos de Castilla é de Leon, é para que podais haber é hayais cualesquier oficios públicos Reales é concejales, que vos fueren dados é encomendados, é para que podais gozar é gozeis de todas las honras, gracias é mercedes, franquezas é libertades, exenciones, preeminencias, prerogativas é inmunidades, é todas las otras cosas, é cada una dellas que podiéredes ó debiéredes haber é gozar si fuérades natural de estos mis reinos é señoríos: é por esta mi carta, ó por su traslado signado de escribano público, mando al Ilustrísimo Príncipe D. Cárlos, mi muy caro é muy amado hijo é á los Infantes, Duques, Prelados, Condes, Marqueses, é Ricos-homes, Maestres de las Ordenes, é á los del mi Consejo, é Oidores de las mis audiencias, Alcaldes, Alguaciles de la mi Casa é Corte, é Chancillerías, é á los Priores, Comendadores é Subcomendadores, Alcaides de los Castillos é Casas fuertes é llanas, é á los Concejos, Corregidores, Asistentes, Alcades, Alguaciles, Regidores, Caballeros, Escuderos, Oficiales, é Homes buenos de todas las ciudades, villas é lugares de los mis reinos é señoríos,

é otras cualesquier personas mis súbditos é naturales, de cualquier ley, estado, condicion, preeminencia é dignidades que sean ó ser puedan, que agora son ó serán de aquí adelante, que vos hayan é tengan por natural de estos mis reinos é señorios, como si fuésedes nascido é criado en ellos, é vos dejen é consientan haber cualesquier oficios públicos Reales é concejales que vos fueren dados é encomendados, é otras cualesquier cosas que en ellos hobiéredes, segun dicho es, así como si fuésedes nascido é criado en ellos, é vos guarden é fagan guardar las dichas honras, gracias é mercedes, franquezas é libertades, exenciones, preeminencias, prerogativas é inmunidades, é todas las otras cosas é cada una dellas, que podiades é debiades haber é gozar siendo natural de estos dichos mis reinos é señoríos, é que en ello, ni en parte de ello, embargo ni contrario alguno vos non pongan ni consientan poner; lo cual mando que así se haga é cumpla, no embargante cualesquier leyes, ordenanzas de estos mis reinos, que en contrario de lo susodicho sea ó ser pueda, con las cuales é con cada una dellas de mi propio motu é cierta ciencia é poderío Real absoluto, de que en esta parte como Reina é Señora natural quiero usar, dispenso en cuanto á esto toca é atañe, quedando en su fuerza y vigor para las otras cosas adelante, é los unos nin los otros etc. Dada en la ciudad de Toro á veinte é cuatro dias del mes de Abril, año del nascimiento de nuestro Salvador Jesucristo de mil é quinientos é cinco años. = YO EL REY. = Yo Gaspar de Gricio etc. = Licenciado Zapata. = Licenciado Polanco.

Núm. 5.

Carta del Rey D. Felipe I á los oficiales de la contratacion para que avisen lo que falte y sea necesario proveer para el mas pronto despacho de la armada destinada á la especería. (Simáncas, lib. gen. en el de 1506 á 1523. Cámara, Ced. y Relac. núm. 12, fol. 90 vto.)

El Rey. = Mis oficiales de la casa de la contratacion de las Indias que residis en la cibdad de Sevilla: ya sabeis como estaba *mandado* hacer una armada para descobrir la especería, é estaba mandado hacer en Vizcaya los navios que eran menester para ello, é agora yo he sabido que los navíos son acabados de hacer, é que son partidos para esa cibdad, é porque mi voluntad es que la dicha armada parta lo mas presto que ser pueda por los inconvenientes que sabeis que se siguirian de la dilacion, por ende yo vos mando que luego que esta viéredes me aviseis si estan á punto los dichos navios, é si teneis recabdo del bizcocho que para ello es menester, é si esto está aparejado hableis á Vicinti Añes é á Amerigo para que digan si será tiempo de partir ántes de invierno, é me enviad luego su parescer, é si no está aparejado todo lo que es menester escrebidme qués lo que dello falta, é para cuándo se podrá tener aparejado, é qués lo que acà es menester proveer para ello, é con este correo me avisad largamente de todo ello porque se dé la órden que conviene para se despachar lo mas presto que ser pueda. De Tudela de Duero é veinte y tres de Agosto de quinientos seis años = YO EL REY. = Refrendada del Secretario.

Nota. *Algunas cédulas que anteceden estan refrendadas del secretario Pedro Jimenez. Carta al Secretario Gaspar de Gricio.* (Minuta original ó coetánea en el Archivo de la Contratacion en Sevilla, de donde la copió Muñoz.)

Núm. 5a.

Noble é muy vertuoso Señor: Despues que vimos una breve carta vuestra, por la cual nos hecistes saber de qué manera andaban los negocios, y supimos que vuestra merced se habia ido á reposar á su casa, esperando que tambien habria acá mudanza, habemos emperezado en

el escribir, y despues que habemos sabido quel Rey é la Reina, nuestros Señores, mandaron llamar á vuestra merced, y que SS. AA. tienen buena inclinacion á estos negocios de las Indias, debemos creer que se querrán servir de vuestra merced para que haya de continuar el cargo que hasta aquí ha tenido de los dichos negocios de las Indias, porque otra manera sería como los que navegan sin gobernalles; è por ende le hacemos saber como habiéndonos enviado á mandar el Rey nuestro Señor que le hagamos saber en qué términos està el despacho del armada quel Señor Rey Don Fernando mandó hacer para ir á descubrir el nacimiento de la especería, é non habiendo de patir la dicha armada antes de Hebrero, acordamos que vaya Amerigo á S. Alteza, el cual va informado de todas las circunstancias de la dicha armada, y lleva memorial de las cosas que se han de proveer demas de lo que está ya proveido: y porque no dudamos questando vuestra merced en la Corte verá las cartas é memoriales quel dicho Amerigo lleva, no es menester, salvo que nos remitamos á las dichas escripturas, y aun si tuvieramos certenidad de la estada de vuestra merced en la Corte no fuera menester tan larga informacion, porque vos, Señor, pudierades suplir en todo.

Serán menester para el despacho de la dicha armada, sobre lo ya gastado, mas de ocho mil ducados, y estan gastados otros tantos; verdad es que en lo gastado se incluyen los quinientos é cuarenta mil que pagamos à Bobadilla por el Sr. Tesorero Morales para el pan que se nos habia de dar en Murcia, é no se nos dió y se habian de cobrar allá del dicho Tesorero que Dios haya: podrá ser que á vuestra merced parecerá grande contía de dineros el gasto de la dicha armada, mayor que pareció al principio por la relacion que al Sr. Rey D. Fernando enviamos, lo cual procede del precio del pan que entonces no se estimaba á valer mas dol coto y del sueldo de doscietos hombres que no se contó, salvo por cuatro meses que será menester que sean pagados por seis meses, como lo verá vuestra merced por el dicho memorial; y demas del gasto desta armada hay necesidad de gastar otros muchos dineros en cosas necesarias para la torre que se ha de facer en la costa de las Perlas, y para proveimiento de las carabelas questan en la Isla Española para servicio de la dicha isla, lo cual consta por los memoriales quel Gubernador y Oficiales nos han enviado de la Isla Española, de que lleva los traslados el dicho Amerigo. y Diego Benito que con nosotros asiste en todos estos negocios y en nombre del Tesorero Nuño de Gumiel recibe y ha recibido la parte perteneciente al Rey nuestro Señor, no entiende de gastar solo un maravedí sin espreso mandamiento de S. A., é por ende el dicho mandamiento es necesario; y otrosí, es necesario que haya declaracion si en el gasto que se hiciere de aquí adelante en la dicha armada, y en las otras cosas ha de pagar la mitad el Señor Rey D. Fernando e gozar la mitad del provecho que resultare, é cómo ha de ser porque non haya confusion y todo vaya por su orden muy á la clara.

Lo que nosotros entendemos es quel Rey nuestro Señor ha de gozar de la mitad de todo lo que las Indias han rentado desde veinte é cuatro de Noviembre del año pasado; no decimos de lo que se ha traido desde el dicho dia porque seyendo cogido é rentado de antes entendemos que de aquello no le pertenece parte á S. A., segund que lo ha declarado el Sr. Rey D. Fernando: es verdad que la Cédula por la cual el Sr. Rey D. Fernando nos envió á mandar que acudiesemos al Tesorero Nuño de Gumiel con la dicha mitad, dice de lo que se hobiere traido desde el dicho dia veinte y cuatro de Noviembre, lo cual parece que fue yerro del Secretario Almazan. Otrosí, entendemos quel Rey nuestro

Señor ha de contribuir en la mitad de los gastos fechos por el Sr. Rey D, Fernando, es á saber en los que han dado fruto desde el dia veinte é cuatro de Noviembre, é lo han de dar dende en adelante, es à saber en semejante gasto como es este del armada, y en el gasto de las tres carabelas latinas, las cuales han comenzado á servir en este dicho tiempo, y estan para servir adelante. Item, lo que se ha gastado en el edeficio desta Casa de la Contratacion y otros gastos de semejante calidad que por no alargar no replicaremos: de todo esto querriamos declaracion; y á vuestra merced encomendamos que lo provea é procure como viere que conviene, que mucha merced nos fareis en ello. Prospere nuestro Señor la vida é honra de vuestra merced como desea. De Sevilla á quince de Setiembre. = Para Gaspar de Gricio.

Nota.

A continuacion de la minuta original se halla la siguiente „Memoria de los Oficiales de la Casa de la Contratacion para el Capitan Amerigo Vespuche.“ *Llevais tres cartas para el Rey, Mosior de Vila y el Secretario Gricio, y cinco memoriales, uno sobre el despacho del Armada, los otros venidos de la Española, de cosas necesarias para la Torre quel Rey D. Hernando mandó facer en la costa de las Perlas; otros dos sobre las carabelas que sirven en Española, y cosas para la fortaleza que se face en ella. — Si está en la Corte Gricio, y sirve lo de Indias dalde la carta, mostralde los memoriales, y os guiará como el Rēy vos oiga y alcanceis buen despacho. Somos informados que el Rey ha encomendado los negocios de Indias á Mr. de Vila, su Camarero mayor. Si así es, idos derecho á él. Lo que principalmente deseamos es claridad del concierto entre el Rey nuestro Señor (era D. Filipe I.) y el Señor Rey D. Hernando, porque sepamos dar lo suyo á cada uno.”*

Núm. 6.

Primera parte de una certificacion dada por el archivero de Indias de Sevilla, de varias partidas relativas á Vespucci, que se encuentran en ciertas cuentas.

D. Josef de la Higuera y Lara, archivero del general de Indias en esta ciudad de Sevilla. = Certifico que en el legajo 3.º de la contratacion, compuesto de un libro que se intitula de Armadas, *de los años de 1506 y 1507, y que es del cargo y data de los navios, mercaderías y mantenimientos que se compraron para el viage de la especería, estan copiadas varias partidas y entre ellas, con expresion de los folios donde se hallan, las siguientes.*

En la primera hoja que no tiene folio dice. = Amerigo Vespuche, capitan, se le mandó pagar por el trabajo é costa que puso con su persona é con sus mozos en manificiar el trigo é farina é vino, que se compró é vendió de la casa, é cargó para las Indias (cárgase al tesorero de la armada á fojas 186 treinta mil maravedis) veinte é un mil é cuatrocientos é setenta é cuatro maravedis que se le restaron debiendo de su sueldo á complimiento de los 80 mil mrs. que hobo de haber fasta en fin del año de 1507, demas de los 58, 526 mrs. que se le pasan en *cuenta en el libro de la armada*: cárgase al tesorero en el libro del armada á fojas 186.

En el folio 21 vuelto, que trata de la distribucion de los taladros y barrenas entregadas por Cristóbal Vizcaino, dice. = Diéronse à Amerigo para la carabela pequeña que se hizo en Sevilla en tanto que anduvo por el rio á hacer la farina que se envió á la isla Española, y el trigo que se vendió, é las nueve suertes. . . . . cuatro.

Al folio 24 vuelto que trata de la distribucion del trigo comprado en Sevilla del almacen del Arzobispo, dice. = Que se dieron á Amerigo Vespuche 178 cahices é seis fanegas de trigo, lo cual se asienta á su cuenta en este libro á fojas 27.

En el folio 25 vuelto, que trata de la distribucion de los cien quintales de bizcocho que recibió Lope de Vúrgas, dice. = Que dió á Amerigo dos quintales de bizcocho, los cualas gastó en manificiar la harina é trigo

de las nueve suertes; hase de cargar el valor destos al tesorero por la razon de los seis susodichos.

Al folio 26 vuelto que trata de la distribucion de los cien quintales de bizcocho que debe Pero Hernandez de la Alcora dice. = Que dió á Amerigo dos quintales, los cuales gastó en manificiar la harina é trigo en las nueve suertes, é allí se cargan á cuenta de la harina al Rey, y hánsele de descargar, y cárgase el valor dellos al tesorero.

En el folio 27 vuelto dice. = Cuenta del trigo que Amerigo recibió.

Debe Amerigo como por la cuenta de la data del trigo paresce que recibió 178 cahices y seis hanegas de trigo, los cuales se distribuyeron en la manera siguiente.

Ha de haber Amerigo.

Que dió Alonso Martin Naranjo, carretero, vecino de Brenes, 57 cahizes y medio de trigo para hacer harina en las aceñas de Cantillana, los cuales se le cargan al dicho Alonso Martin en esta otra foja adelante.

Resta.

Que debe Amerigo 121 cahices de trigo, los cuales se cargan adelante á fojas 29.

En el folio 29 que trata de la distribucion del trigo que debia Alonso Martin Naranjo, dice. = Que dió á Amerigo cinco arrobas de harina, las cuales se le han de cargar el valor de ellas al tesorero.

En el mismo folio vuelto está asentada la distribucion de los 121 cahices de trigo.

Al folio 35 que trata de la distribucion de los arcos de fierro que se recibieron de Francisco Bernal é de Pero Hernandez de Ariñon, dice. — Que se consinaron á Amerigo, al tiempo que estaba en Villalba, 780 arcos de toneles, los cuales él dá destribuidos en la manera siguiente: en los 84 toneles machos que envió á las nueve suertes 495 arcos, porque los 82 toneles traian á seis arcos y el uno traia tres y el otro ninguno. Otrosí da en cuenta el dicho Amerigo que dejó en Manzanilla en la bodega de Francisco Pinelo nueve toneles en pie con sus arcos de fierro. Da en cuenta dicho Amerigo, que dejó asimismo en la bodega de Francisco Pinelo, en una cámara encerrados 231 arcos de tonel de fierro. Cargáronse en Sevilla 20 toneles, los 10 de vino en el año pasado de 1507 en los navíos de S. A.. é los 10 de vinagre que se cargaron en el año de 508 en la nao Mediana, de que va por maestre Estéban de Santa Celay, en los cuales entraron 120 arcos de fierro

En el folio 37 vuelto hay una partida que dice. = Ha de haber Pero Alonso de Marchena, segun por la cuenta que dió Amerigo Vespuche, capitan, paresce, el cual dicho Amerigo tovo relacion de todo lo quel dicho Pero Alonso de Marchena entregó por mandado de los oficiales de Sevilla los toneles siguientes.

Al folio 42 vuelto, que trata de la distribucion del sebo comprado en Sevilla á Salvador Martin, hay otra partida que dice. = Que se dieron à Diego de Grageda y á Amerigo Vespuche, capitan, al tiempo que estaba acordado de ir por *Maestre en la nao Mediana*, 32 arrobas y cinco libras de sebo para echar á monte é despalmar è galafatear costados é cubiertas de las naos de S. A. para el primer viage que hicieron á la isla Española.

Y en el folio 82 vuelto, que es el último que tiene dicho libaro, está el asiento siguiente. = El tesorero tiene recebido fasta en 2 de Mayo del año de 1508, de la suma de los dichos 282.370 maravedis susodichos, así en dineros de contado como cargados por bizcocho en la cuenta de la armada al Rey, como por la mesma cuenta paresce, 156.252 mrs., de los cuales se sacan 51.454 mrs. que tiene pagados a Amerigo, demas

de los asentados en el libro que se hizo de los gastos de la armada en esta manera, los 30 mil por el trabajo é alguna costa que puso en manificiar el trigo é farina de la casa é el vino de Villalva, é los 21.474 á complimiento de los 80 mil que montó su salario que tiene fasta en fin del año de 1507, demas de los 58.526 que le estan asentados en el libro de la armada, de manera que sacados de los dichos 156.252 mrs. suso dichos, que paresce que tiene rescibidos, resta á cuenta del tesorero 104.778.

Cuenta para con el Rey.

Monta la partida susodicha	282.370
Sácanse 51.454 que se dieron á Amerigo	51.454
Resta á cuenta que se han de cargar	230.916

(Núm. 6 a).

Apunte de Reales cédulas que el Licenciado Tello envió á Amerigo Vespucci, Juan de la Cosa y Fr. Diego Madaleno, sin expresarse las fechas. (Arch. de Sim., lib. gen. de Cédulas, núm. 14, fol. 135 vto.)

„Una Americo Despuche que luego en viendo la cédula (ó carta) de S. A. venga aquí á esta corte.

Otra tal á Juan de la Cosa que venga luego.

Otra á Fr. Diego Madaleno que venga luego é traiga consigo al prior de Santo Tomas Dávila, y que dén priesa en su venida, y entretanto provean de manera que una beata de su orden que estaba en Toledo se torne á Avila á su monasterio hasta que se le mande otra cosa.“

Las cédulas anteriores á estas partidas estan fechas en Búrgos á veinte y seis de Noviembre de mil quinientos siete.

(Núm. 6 b).

Real cédula mandando pagar á Amerigo Vespucci 6 mil maravedis y à Juan de la Cosa igual cantidad, por ayuda de sus costas en traer de las Indias 6 mil ducados de oro. — Sigue el recibo de ámbos. (Arch. de Sim.: original en los descargos de los Sres. Reyes-Católicos.)

El Rey: Ochoa de Holanda, Yo vos mando que de los 6 mil ducados de oro que recebistes por mi mandado de Amerigo Vespuche é Juan de la Cosa que trujeron de lo de las Indias, déis é pagueis al dicho Amerigo Vaspuche 6 mil mrs., é al dicho Juan de la Cosa 6 mil mrs., que son todos 12 mil mrs., de que yo les hago merced para ayuda de sus costas, é tomad sus cartas de pago, con las cuales, é con esta mando que vos sean recebidos é pasados en cuenta los dichos 12 mil mrs. Fecha en *Búrgos* á catorce dias de Marzo de quinientos é ocho años. = YO EL REY. = Por mandado de S. A. Lope Conchillos. = A Ochoa de Holanda que dé á Amerigo 6 mil mrs. é á Juan de la Cosa 6 mil de que V. A. les hace merced para ayuda á sus costas por lo que gastaron en la traida del dinero. *Al respaldo de esta cédula original se halla puesto el recibo de dicha cantidad escrito de mano se Amerigo, y dice á la letra así:*

Conoscemos nos Amerigo Vespucci é Juan de la Cosa, que recebimos de vos Ochoa de Holanda los 12 mil mrs. destotra parte contenidos, conviene á saber: cada uno los 6 mil; é porque es verdad firmamos aquí a las espaldas nuestros nombres, hoy sábado diez y ocho de Marzo de mil quinientos ocho años. = Amerigo Vespucci. = Juan de la Cosa. = *El año en el recibo está en números romanos y se puede leer mil quinientos nueve.*

Núm. 7.

Real cédula señalando á Amerigo Vespucci el sueldo de 50 mil mrs. como Piloto mayor. (Arch. de Ind. de Sevilla, leg. núm. 1.º de la Casa de la Contratac., lib. I. de Toma de Razon de Títulos y Nombramientos desde 1503 à 1615, fol. 27.)

El Rey. = Nuestros oficiales de la Casa de la Contratacion de las Indias, que residis en la ciudad de Sevilla: mi merced é voluntad es de tomar é recibir por nuestro piloto mayor á Amerigo Vispuche, vecino de la dicha ciudad, é que haya é tenga de Nos en cada un año cuanto mi merced é voluntad fuere, con el dicho oficio 50 mil mrs.; por ende Yo vos mando que lo pongais y asenteis así en los libros que vosotros teneis; é vos el tesorero de la dicha casa le pagueis de cualesquier maravedis de vuestro cargo los dicho 50 mil mrs. este presente año de la fecha de esta mi cédula, é dende en adelante en cada un año cuanto mi merced é voluntad fuere; é tomad su carta de pago, con la cual, é con el traslado desta dicha mi cédula signado de escribano publico, mando que vos sean recibidos é pasados en cuenta en cada un año los dichos 50 mil mrs., é asentad el traslado de esta mi cédula en los dichos libros, é sobreescrita de vosostros esta oreginal tornad al dicho Amerigo Vispuche para que la él tenga, é non fagades ende al. Fecha en Burgos á veinte y dos dias del mes de Marzo de quinientos ocho años. = YO EL REY. = Por mandado de Su Alteza; Lope Conchillos. = E en las espaldas decia: acordada. Y púsose en las espaldas de la cédula de S. A. lo siguiente: Asentóse esta cédula de S. A. en el libro de los oficios y situados de la casa de la Contratacion que tienen los oficiales della, á fojas cuatro, en diez de Junio de mil quinientos ocho, para que se guarde y cumpla lo en ella contenido, segun que Su Alteza lo manda. — El doctor Matienzo. = Juan Lopez de Recalde.

Núm. 8.

Real cédula concediendo á Vespucci sobre su sueldo de 50 mil mrs. otros 25 mil anuales por ayuda de costa. (El mismo Arch. y lib. dicho, fol. 27 vto.)

El Rey. = Nuestros oficiales de la Casa de la Contratacion de las Indias, que residis en la ciudad de Sevilla: mi merced é voluntad es que demas de eos 50 mil mrs. que por otra mi cédula mandé asentar á Amerigo Vispuche de salario por nuestro Piloto mayor, haya é tenga de Nos de merced de ayuda de costa ostros 25 mil mrs. cada año; por ende Yo vos mando que lo asenteis ansí en los libros que vosostros teneis, é vos el tesorero de la dicha casa le pagueis los dichos 25 mil mrs. este presente año de la fecha desta mi cédula, e dende en adelante en cada un año cuanto mi voluntad fuere, é tomad su carta de pago, con la cual, é con esta mi cédula ó con su traslado signado de escribano público, mando que vos sean recibidos é pasados en cuenta en cada un año los dichos 25 mil, é asentad el traslado de esta dicha mi cédula en los dichos libros, é sobreescrito de vosotros tornad este oreginal al dicho Amerigo para que lo él tenga, é non fagades ende al. Fecha en Búrgos a veinte y dos dias del mes de Marzo de mil quinientos ocho. = YO EL REY. = Por mandado de Su Alteza: Lope Conchillos. = E en las espaldas estaba puesta una señal del obispo de Palencia. Asentóse esta cédula en diez de Junio de mil quinientos ocho. = El doctor Matienzo. = Juan Lopez de Recalde.

Núm. 9 *).

Real título de Piloto mayor, con extensas facultades, á Amerigo Vespucci. (Arch. de Simancas.)

Doña Juana etc. — Por cuanto á nuestra noticia es venido, é por esperiencia habemos visto que por no ser los pilotos tan espertos como seria menester, ni tan estrutos en lo que deben saber que les baste para regir é gobernar los navíos que navegan en los viages que se hacen por el mar Océano á las nuestras islas é tierra firme, que tenemos en la parte de las Indias, é por defecto dellos, é de no saber como se han de regir é gobernar, é de no tener fundamento para saber tomar por el cuadrante e estrolabio el altura, ni saber la cuenta dello, les han acaecido muchos yerros, é las gentes que debajo de su gobernacion navegan han pasado mucho peligro de que nuestro Señor ha seido deservido, é en nuestra hacienda, é de los mercadores que allá contratan, se ha recibido mucho daño é pérdida; é por remediar lo susodicho, é porque es necesario que así para la dicha navegacion, como para otras navegaciones, que con ayuda de nuestro Señor, esperamos faser para descobrir otras tierras, es necesario que haya personas mas espertas é mejor fundadas, é que sepan las cosas necesarias para las tales navegaciones, é los que debajo dellos fueren puedan ir mas seguramente; es nuestra merced é voluntad, é mandamos que todos los pilotos de nuestros reinos é señoríos, que agora son ó serán de aquí adelante, que quisieren ir por pilotos en la dicha navegacion de las dichas islas é tierra firme, que tenemos á la parte de las Indias, é á otras partes en el mar Océano, sean instruidos é sepan lo que es necesario de saber en el cuadrante é estrolabio, para que junta la plática con la teórica se puedan aprovechar dello en los dichos viages que hicieren en las dichas partes, é que sin lo saber no puedan ir en los dichos navíos por pilotos, nin ganar soldadas por pilotaje, ni los mercadores se puedan concertar con ellos para que sean pilotos, ni los maestres los puedan recebir en los navíos sin que primero sean examinados por vos Amerigo Vespuchi **), nuestro piloto mayor, è le sea, dada por vos carta de examinacion é aprobacion de como saben cada uno dellos lo susodicho; con la cual dicha carta mandamos que sean tenidos é recebidos por pilotos espertos do quier que la mostraren, porque es nuestra merced que seais examinador de los dichos pilotos; y porque á los que no lo supieren mas fácilmente lo puedan aprender, vos mandamos que les enseñeis en vuestra casa en Sevilla á todos los que lo quisieren saber, pagándovos vuestro trabajo etc. E porque podria acaescer que agora á los principios hobiese falta de pilotos examinados, é por falta dellos se detuviesen algunos navíos, de que se podria cabsar daño é pérdida á los vecinos de la dicha isla, como á los mercadores é otras personas que allá contratan, mandamos á vos el dicho Amerigo, é vos damos licencia para que de los pilotos é marineros que allá han ido podais elegir las personas que mas hábiles dellos falláredes, para que por un viage ó dos, ó por un espacio de tiempo, suplan lo que fuere menester entretanto que otros saben lo que han de saber; é venidos les señaleis tiempo para que sepan lo que les faltare de lo que han de saber etc. E asimismo nos es fecha relacion que hay muchos podrones de cartas de diversos maestros que han puesto é asentado las tierras é islas de las Indias á Nos pertenescientes, que por nuestro mandado nuevamente han seido descubiertas, los cuales estan entre sí muy diferen-

*) Parte deste documento ha side transcripta, *ante*, *p.* 118; onde se deve riscar a última linha e o fim da anterior desde „*ou plutôt*"; pois não houve o engano que ahi se suppoz.

**) Corrigimos *Vespuchi* por *Despuchi* como se lê nos doc. 12 e 13 porque nos antigos. MSS. o V e o D eram quasi identicos. V.

tes los unos de los otros, así en la derrota como en el asentamiento de las tierras, lo cual puede cabsar muchos inconvenientes: é porque haya órden en todo, es nuestra merced é mandamos, que se haga un padron general, é porque se haga mas cierto, mandamos á los nuestros oficiales de la casa de la Contratacion de Sevilla, que hagan juntar todos nuestros pilotos, los mas hábiles que se hallaren en la tierra á la sazon, é en presencia de vos el dicho Amerigo Vespuchi, nuestro piloto mayor, se ordene é haga un padron de todas las tierras é islas de las Indias que hasta hoy se han descobierto pertenecientes á los nuestros reinos é señoríos, é sobre las razones é consulta dellos, é al acuerdo de vos el dicho nuestro piloto mayor, se haga un padron general, el cual se llame el *Padron Real*, por el cual todos los pilotos se hayan de regir é gobernar, é esté en poder de los dichos nuestros oficiales é de vos el dicho nuestro piloto mayor, é que ningund piloto use de otro ningund padron sino del que fuere sacado por él, sopena de 50 doblas para las obras de la casa de la Contratacion de las Indias de la cibdad de Sevilla. Asimismo mandamos á todos los pilotos de nuestros reinos y señoríos que de aqui adelante fueren á las dichas nuestras tierras de las Indias descubiertas ó por descobrir, que hallando nuevas tierras ó islas ó bahías ó nuevos puertos ó cualquier otra cosa que sea dina de ponella en nota en el dicho padron real, que en vinien do á Castilla vayan á dar su relacion á vos el dicho nuestro piloto mayor, é á los oficiales de la casa de la Contratacion de Sevilla, porque todo se asiente en su lugar en el dicho padron real, á fin de que los navegantes sean mas cabtos é enseñados en la navegacion etc. Otrosí, mandamos que ninguno de nuestros pilotos que navegaren por el mar Océano, de aquí adelante no vayan sin su cuadrante ó astrolabio é el regimiento para ello, sopena quel que lo contrario ficiere sea inhábile para usar el dicho oficio por tanto tiempo cuanto nuestra merced fuere, é no lo puedan tornar á usar sin nuestra especial licencia, é que paguen 10 mil mrs. de pena para las obras de la dicha casa de la Contratacion de Sevilla. E es nuestra merced é voluntad que por la forma susodicha vos el dicho Amerigo Vespuchi useis é ejerzais el dicho oficio de nuestro piloto mayor, é podais facer é fagais todas las cosas en esta nuestra carta contenidas é al dicho oficio pertenecientes, é por esta nuestra carta, é por su traslado, sinado de escribano público, mandamos al Príncipe D. Cárlos, nuestro muy caro é muy amado Híjo, é á los Infantes, Duques, Perlados, Condes Marqueses, Ricosombres, Maestres de las órdenes, é á los del Consejo é Oidores de las nuestras Abdiencias é Chancellerías, é á los otros Priores, Comendadoreo, Subcomendadores, Alcaides de los Castillos á Casas fuertes é llanas, é á los Concejos, Corregidores, Alcaldes, Alguaciles, Regidores, Caballeros, Escuderos, Oficiales é Hombres-buenos de todas las cibdades é villas é lugares de los nuestros Reinos é Señoríos, é á todos los capitanes de navíos, pilotos, marineros maestres é contramaestres, é otras cualesquier personas, á quien lo en esta nuestra carta contenido atañe ó atañer pueda, que vos hayan é tengan por nuestro piloto mayor, é vos dejen é consientan usar del dicho oficio, é facer é complir todas las cosas en esta nuestra carta contenidas é á ello pertenecientes; é para epjecucion é complimien to dello vos den todo el favor é ayuda que les idiéredes é hobiéredes menester, que para todo lo que dicho es, é para cada cosa ó parte dello, vos doy poder complido con todas sus incidencias é dependencias; é porque lo susodicho venga á noticia de todos, é ninguno pueda pretender inorancia, manda mos que esta nuestra carta sea leida é pregonada por pregonero, ante escribano público, porlas plazas é mercados é otros lugares acostumbrados de la dicha cibdad de Sevilla, é de la cibdad de Cáliz, é de todas las otras cibdades, villas é lugares destos reinos é señoríos, é si dende

en adelante alguna ó algunas personas contra ello fuere é pasare, vos las dichas justicias ejecuteis en ellos y en sus bienes las penas en esta nuestra carta contenidas; por manera, que lo susodicho se guarde é haya efecto sin falta alguna, é los unos ni los otros non fagades ni fagan ende al, sopena de la nuestra merced de 10 mil mrs. para la nuestra cámara; é demas mandamos al home, que vos esta nuestra carta mostrare, que vos emplace que parezcades ante Nos en la nuestra corte, do quier que Nos seamos, del dia que vos emplazare fasta quince dias primeros siguientes, so la dicha pena, so la cual mandamos á cualquier escribano público, que para esto fuere llamado, que dé ende al que vos la mostrare testimonio signado con su sino, porque sepamos en cómo se cumple nuestro mandado. Dada en la villa de Valladolid á seis dias del mes de Agosto año del Nascimiento del Señor Jesucristo de mil é quinientos é ocho años. — YO EL REY. — Yo Lope Cunchillos, Secretario de la Reina nuestra Señora, la fice escribir por mandado del Rey su Padre. — Acordada, el obispo de Palencia. Licenciatus Ximenes. (Este es el registrador.)

Num. 10.

Segunda parte de la certificacion del archivero de Sevilla principiada en el Núm. 6, que contiene otras partidas con referencia á Vicente Yañez Pinzon, Vespucci y otros, constando por una de ellas el fallecimiento del segundo.

Asimismo certifico que en el legajo 1.º de dicha Contratacion compuesto de cuatro libros ó cuadernos, divididos en cuadernillos, folio mayor, de la cuenta y razon de la tesorería, que abrazan desde el año de 1503 á 1515, á los folios que abajo se expresan se hallan copiadas las siguientes partidas.

En el lib. 1.º al fol. 49 hay una que dice. — En sábado 17 dias del mes de Mayo de 1505 años se dieron é pagó á Pedro de Miranda, vecino de Sevilla, 153 mrs. que son porque fué con una carta mensagera á la villa de Pálos é Moguer á Vicente Yañez Pinzon, sobre razon de lo que se habia de consultar é fablar con Amerigo é el dicho Vicente Yañez en lo tocante á la armada que se ha de facer por mandado de S. A. por los susodichos: estuvo tres dias: hobo en el camino cuarenta y cuatro leguas en ida é vuelta.

En el mismo folio vuelto hay otra que dice. — Fué despachado Pedro de Miranda, vecino de Sevilla, con cartas para SS. AA. é para su secretario Gaspar de Gricio, sobre razon de lo platicado é razonado sobre la armada que S. A. quiere mandar facer á Amerigo, florentin, é Vicente Yañez Pinzon, estante el Rey nuestro Señor en Segovia: ha de haber por cada dia real é medio de los que estuviere en la ida é estada é vuelta: mandósele que fuese en ocho dias, ha de traer certificacion del dicho secretario: diósele luego para en cuenta de lo que montare su salario 20 rs., partió miércoles en la mañana 5 de Junio: no trujo certificacion, mas por las cartas del Rey nuestro Señor é de su secretario Gaspar de Gricio paresce que sirvió bien: estuvo en la ida é estada en la corte é vuelta á esta ciudad diez é nueve dias, á real é medio montan 28 rs. é medio: diósele libramiento que le pagasen.

En el folio 129 vuelto está la partida que sigue. — Que se dieron á los herederos del secretario Gaspar de Gricio, é por una carta del dicho secretario, fecha en Burgos á 2 de Noviembre del año de 506, á Francisco de Riverol, mercader ginoves, estante en esta ciudad de Sevilla, 12.766 mrs. y medio que dice por la dicha carta que ha de haber el dicho Francisco de Riverol, para en cuenta de ciertos maravedis quel dicho secretario le debia, los cuales, segun por la dicha carta paresce, hobo de haber el dicho secretario en la manera siguiente: por un capítulo de la dicha su carta, el cual dice así: yo he de dar á Francisco

de Riverol 14 maravedis que me escribieron de Canaria que se le debia de cierta agoa que se trajo para unas tierras para regarlas, á mí me deben vuestras mercedes 24 ducados que dí á dos correos en Villafranca, é tres que dí á otro, é uno que dí á otro, é medio á otro, é seis reales que dí á otro en Burgos de dos portes, é dos ducados que dí á Vicente Yañez, é tres ducados, á Amerigo que son los dichos *12.766* mrs. é medio, suplico á vuestras mercedes ge los manden dar á Francisco de Riverol, é lo restante á cumplimiento de 14 mil mrs. que serán 1.233 que yo los cumpliré acá, é me envien la carta de pago suya, fecha &c. Los cuales dichos 12.766 mrs. é medio se pagaron al dicho Francisco de Riverol en 22 de Marzo de 1508, é dió su conocimiento de como los rescibia en las espaldas de la dicha carta del dicho secretario.

En el folio 120 vuelto hay otra que dice. — Dió el dicho tesorero á un peon que se envió á Amerigo Vespuche, capitan, por el rio *á* yuso hasta Manzanilla con cartas de los oficiales para que viniese á dar cuenta del trigo que habia seido á su cargo, 136 mrs.

Al 130 vuelto y en su mârgen está la nota que sigue. — Montó el costo del armada de la dicha especería (sin los 51.474 maravedis que se pagaron á Amerigo) allend de lo asentado en el dicho libro fasta en fin del año de siete 5.016. 468 mrs. é los dichos 51.474 mrs. se cargan por costas de la dicha armada en el dicho libro de la especería en la cuenta del año de ocho.

En el 132 hay otra partida que dice. — Ha de haber el dicho tesorero 7.636 mrs. que en 1.º de Febrero de 508 años pagó de contado á Pedro Despinosa por una cémila en cerro que se compró para enviar en él á la corte los 6 mil ducados que se enviaron á S. A. con Juan de la Cosa é Amerigo é Vicente Yañez é Juan Diaz Solís: costó la dicha cémila de primera compra 20 ducados, é cuatro reales que se dieron al corredor, que son los dichos 7636 mrs.

En el mismo folio vuelto dice otra partida. — Ha de haber el dicho tesorero 2.250 mil que los 8 de Hebrero de 1508 años se enviaron á S. A. con Juan de la Cosa é Amérigo Vespuche en 6 mil ducados de oro.

Al folio 142. — Que pagó á Amerigo Vespuche 69.250 mrs. é son que hobo de haber por su salario de este presente año de 508, es á saber: los 6750 mrs. por el salario que hobo de haber desde 1.º de Enero deste presente año hasta los 22 de Marzo del dicho año, á razon de 30 mil mrs. por año que montan los dichos 6750 mrs., é por el salario desde los 22 de Marzo, lo que S. A. le mandó dar de salario en cada un año 75 mil maravedis por dos cédulas firmadas de su Real nombre, cuyos treslados estan en el libro de los treslados á fojas 217, fasta en fin de dicho año, á razon de 75 mil mrs. por año que montan 62.500 mrs. son todos los dichos 69.250 mrs.

Al folio 55 vuelto. — Que pagó á Amerigo Vespuche é Diego Rodriguez de Grageda é Esteban de Santa Celay, maestres de las naos de S. A. é otras personas, por costa de la hacienda que procedió de la armada de la especería este año de ocho 161.392 mrs. é medio.

En el cuaderno ó libro 2.º al folio 22 hay otra partida que dice. — Que pagó á Amerigo Vespuche, piloto mayor, por la quitacion de este presente año de nueve 75 mil mrs, los cuales S. A. le manda dar en cada un año por su Real cédula.

Consta en el mismo cuaderno ó libro que se pagaron á Amerigo Vespuche en tres partidas los 75 mil mrs. correspondientes al año de 1510.

En el cuaderno 3.º aparece que se pagaron á Amerigo Vespuche, en otras tres partidas, los 75 mil mrs. que disfrutaba como piloto mayor, correspondiente al año de 1511.

En el propio cuaderno al folio 64 está la partida que sigue. — Que pagó en 24 de Hebrero de 1512 años á Manuel Cataño, canónigo en la santa Iglesia de esta ciudad de Sevilla, como albacea é testamentario de Amerigo Vespuche, piloto mayor de S. A., ya defunto, 10.937 mrs. é medio quel dicho Amerigo Vespuche hobo de haber del salario que de S. A. tenia en cada un año desde 1.º dia del mes de Enero de este dicho año hasta 22 dias deste dicho mes de Hebrero que falleció el dicho Amerigo, á razon de 75 mil mrs. por año.

Num. 11.

Real cédula señalando á la viuda de Vespucci la pension vitalicia de 10 mil mrs. sobre el sueldo trasladado á Juan Diaz de Solis. (Dicho Arch. de Sevilla, lib. citado en el Núm. IV, fol. 12.)

El Rey. — Nuestros oficiales de la casa de la Contratacion de las Indias que residis en la ciudad de Sevilla; por otra mi cédula, como vereis, he fecho merced á Juan Diaz de Solis del oficio de nuestro piloto mayor, en logar é por fin é vacacion de Amérigo Vespuchi, ya difunto, é que tenga con el dicho oficio los 50 mil mrs. que el dicho Amerigo tenia en cada un año é que dellos se paguen á María Cerezo, muger del dicho Amerigo, 10 mil mrs. para en toda su vida, de que yo le hago merced en emienda é satisfaccion de los servicios que el dicho su marido nos fizo, é porque mi voluntad es que aquello se cumpla, por esta mi cédula mando á vos el nuestro tesorero que sois ó fuerdes de la dicha casa, que de los 50 mil mrs. del salario del dicho piloto mayor, dédes é paguedes á la dicha María Cerezo los dichos 10 mil mrs. este presente año de 512 desde el dia de la fecha desta mi cédula fasta en fin dél, é dende en adelante en cada un año para toda su vida, é tomad sus cartas de pago, con las cuales, é con el traslado desta mi cédula, signada de escribano público, y con fe como se descuentan de los 50 mil mrs. de salario del piloto mayor, mando que vos sean recibidos é pasados en cuenta en cada un año los dichos 10 mil mrs., é asentado el traslado de esta mi cédula en los libros de esa casa, é sobreescrito de vosotros tornad esta original á la dicha María Cerezo para que lo en ella contenido haya efecto, é non fagades ende al. Fecha en Búrgos á 28 dias del mes de Marzo de 1512 años. — YO EL REY. — Por mandado de S. A. Miguel Perez de Almazan. Púsose en las espaldas de la dicha cédula lo siguiente: Asentóse esta cédula de S. A. en los libros de los oficios y situados de la Casa de la contratacion que tienen los oficiales della, á fojas doce, en 26 del mes de Abril de 1512 años, la cual dicha cédula está señalada del obispo de Palencia. (*Hay dos rúbricas.*)

Núm. 12.

Real cédula señalando á Juan de Vespucci, sobrino de Americo, el sueldo de 20 mil mrs. como piloto. Y nota de la fecha en que fué despedido (Dicho Arch. y lib. fol. 15.)

El Rey. — Nuestros oficiales de la casa de la contratacion de las Indias que residis en la ciudad de Sevilla, sabed: que mi merced é voluntad es que Juan de Vespuchi, sobrino de Amerigo Vespuchi, nuestro piloto mayor, ya difunto, haya é tenga de Nos en cada un año, asentado en los libros de esa dicha casa por nuestro piloto é que contino esté aparejado para nos servir así por mar como por tierra. 20 mil mrs.: por ende Yo vos mando que lo pongades é asentedes así en los libros de esa dicha casa, é vos el doctor Sancho de Matienzo, nuestro tesorero de la dicha casa, de cualesquier maravedis é oro de vuestro cargo le dad é pagad los dichos maravedis este presente año,

el cual corra é se cuente desde la fecha de esta mi cédula fasta ser complido, é dende en adelante en cada un año, cuanto nuestra merced é voluntad fuere, é tomad vos el dicho nuestro tesorero en cada un año su carta de pago en las espaldas de un treslado, signado desta dicha mi cédula, con el cual recaudo mando que vos sean recibidos é pasados en cuenta los dichos 20 mil mrs. en cada un año, é asentad esta dicha mi cédula en los libros de esa dicha casa, é sobreescrita en las espaldas tornad esta original al dicho Juan Vespuchi para que la él tenga por título del dicho oficio, é non fagades ende al. Fecha en Búrgos à 22 dias del mes de Mayo de 512 años. — YO EL REY. — Por mandado de S. A., Lope Conchillos. La cual dicha cédula estaba en las espaldas señalada del obispo de Palencia, é asentóse en ella lo siguiente: Asentóse esta cédula de S. A. en los libros de las mercedes que tienen los oficiales de S. A. de la casa de la contratacion de las Indias que residen en esta ciudad de Sevilla, á fojas quince en 18 de Setiembre de 1512 años. — Juan de Medina. — Ochoa de Isasaga. — Juan Lopez de Recalde.

Núm. 13.

Real carta-orden al obispo Fonseca para que informe sobre la aptitud de Andres de S. Martin para el empleo de piloto mayor, vacante por muerte de Juan Diaz Solis. (Arch. de Simáncas, lib. gen. de cédulas: Cámara 1506 á 1523, núm. XII, fol. 134.)

Reverendísimo in Cristo Padre &c. — Andres de Sant Martin nos hizo relacion que al tiempo que Amerigo Vespuchi, piloto mayor que fué de las Indias, fallesció, que puede haber cinco años, él se opuso al dicho oficio de piloto mayor, é que porque por estar en aquella sazon ocupado en la casa de la Contratacion de la cibdad de Sevilla en cosas de nuestro servicio, é no se haber hallado presente, fué proveido del dicho oficio de piloto mayor Juan Diaz de Solis, de lo cual diz que él reclamó, é quel Católico Rey mi Señor, que haya gloria, por razon dello é por ser persona suficiente, lo rescibió por su piloto de la dicha casa, é le mandó asentar con el dicho oficio 20 mil mrs. cada año entretanto que se ofrecia otra cosa en que le hacer merced, el cual diz que ha servido hasta aquí á Nos é á nuestra Corona Real en cosas de la dicha casa, é que tiene habilidad é suficiencia para servir en el dicho oficio de piloto mayor, é que porque agora es fallescido el dicho Juan Diaz de Solis, é por su fin quedó vaco el dicho oficio de piloto mayor, nos suplicaba le hiciésemos merced de le mandar proveer dél; por ende afetuosamente vos rogamos que vos informeis de lo susodicho, é de la habilidad é suficiencia del dicho Andres de Sant Martin; é fasta tanto que Nos seamos en esos nuestros reinos, que placiendo nuesto Señor será presto, proveais en ello como vierdes que cumple á nuestro servicio é á la buena gobernacion de las dichas Indias, reverendísimo in Cristo Padre &c. De la villa de Bruselas á diez y ocho de Noviembre de mil quinientos y diez y seis años. — YO EL REY. — Secretario Pedro Jimenez. — Va señalada del Chanciller, é del obispo, é de D. García.

Núm 14.

Real cédula comprensiva de la que va inserta en el Número 11, mandando se continúe á la viuda de Amerigo Vespucci la pensivn de 10 mil mrs. sobre el sueldo de Sebastian Caboto, que habia sucedido á Juan Diaz de Solis en el empleo de Piloto mayor. (Arch. de Indias de Sevilla, leg. y lib. citados en el Núm. 7.º, fol. 42 vto.)

El Rey. — Nuestros oficiales que residis en la ciudad de Sevilla en la Casa de la Contratacion de las Indias: bien sabeis como el católico Rey mi Señor é Abuelo, que sea en gloria, mandó dar y dió para vos

una cédula firmada de su nombre, su tenor de la cual es este que se sigue: El Rey. — Nuestros oficiales de la contratacion de las Indias que residis en la ciudad de Sevilla &c. (*Es la misma que se halla colocada ántes con el núm 11.*) — E agora la dicha María Cerezo me hizo relacion diciendo: que despues que fué hecha la dicha merced del oficio del dicho su marido al dicho Juan Diaz de Solis, siempre le fueron pagados los dichos 10 mil mrs. descontándose al dicho Juan Diaz de Solis de la dicha quitacion que con el dicho oficio habia de haber, como por la dicha cédula se manda, hasta quel dicho Juan Diaz de Solis falleció desta presente vida, que Nos hicimos merced del dicho oficio á Sebastian Caboto, y aunque por su parte vos fué y há sido muchas veces requerido que le pagásedes los dichos 10 mil mrs. de la quitacion é salario quel dicho Sebastian Caboto habia de haber con el dicho oficio de Piloto mayor, diz que vosotros no lo habeis querido facer sin que vos mostrase nuevo mandamiento nuestro para ello, porque en la provision que mandamos dar al dicho Sebastian Caboto no facia mincion de ello, de que dice que ha recibido agravio é daño, porque los dichos 10 mil mrs. estaban y estan situados sobre el salario del dicho oficio de Piloto mayor para en toda su vida; é me suplicó é pidió por merced le mandase pagar lo que hasta aquí se le debe, y de aquí adelante hobiere de haber ó como la mi merced fuese, é porque como sabeis los dichos 10 mil mrs. fueron dados á la dicha María Cerezo por los servicios del dicho su marido, é conforme á la dicha cédula le estan situados, y los ha de haber para en toda su vida del salario del dicho oficio de Piloto mayor, y aunque por vacacion del dicho Juan de Solis Nos proveyésemos del dicho oficio á otra persona, no se entendia que por eso habia de dejar de pagar los dichos 10 mil mrs. ni fué razon que vosotros lo hobiérades dejado de cumplir, siendo cosa de limosna y descargo, no habiendo revocacion nuestra para ello, y porque mi voluntad es que así se cumpla: por ende Yo vos mando que veades la dicha cédula que de suso va encorporada, y la guardeis y cumplais en todo é por todo, segun é como en ella se contiene, y en guardándola é cumpliéndola, del salario quel dicho Piloto mayor ha recibido desdel dia quél goza del dicho salario é hobiere de haber de aquí adelante, hagais pagar é pagueis á la dicha María Cerezo lo que hasta aqui se le debe, y de aquí adelante hobiere de haber en cada un año por todos los dias de su vida; y lo que hobo de haber del tiempo que estuvo vaco el dicho oficio de Piloto mayor que no se pagó salario del á ninguna persona, lo pagad á la dicha María Cerezo de nuestra hacienda á razon de los dichos 10 mil mrs. en cada un año, é non fagades ende al. Fecha en Pamplona á 16 dias del mes de Noviembre de 1523 años. — YO EL REY. — Por mandado de S. M. Francisco de los Cobos. Y al pie de la dicha cédula estan cuatro señales de firmas, y pusóse en las espaldas de la dicha cédula lo siguiente: Asentóse esta cédula de SS. MM. en los libros de la casa de la Contratacion de Sevilla en 10 dias del mes de Diciembre de 1523 años, para que se guarde é cumpla lo en ella contenido segun que S. M. por ella manda. (*Hay dos rúbricas.*)

X.

APPENDICE TERCEIRO.

Copia de um capitulo de Bandini acerca da familia Vespucci, acompanhado de sua arvore genealogica pelo mesmo Bandini em 1745.

Quella infinita provvidenza, ed arte, che ordinò le cose tutte, affinchè da esse ne risultasse l' alto potere del l' ineffabile Creatore, fece da piccioli luoghi, e agli occhi nostri i meno considerati, sorgere maravigliosa virtù, o nel terreno, o nelle piante da esso prodotte, o sivvero negl' ingegni degl' uomini, che in detti umili luoghi trassero i natali. E tralasciando molte volte la magnificenza delle altere Cittadi, forse per umiliare la tracotanza delle medesime, fe sì, che da bassi villaggi venissero alla luce uomini di raro, e di elevato ingegno, che al sostenimento, e alla saggia direzione delle potenti Repubbliche fossero bisognevoli. Per non andare gli antichissimi tempi indagando, e in ricerca delle straniere nazioni, ci si presenta un picciolo villaggio nella Toscana, non molto lungi dalla nobilissima, e al pari di qualsivoglia altra rispettabile Città di Firenze, nominato Peretola, che resta situato presso a tre miglia Italiane nella vicinanza d' essa Città, dalla parte di Ponente, in deliziosa campagna.

„Celebre si è questo luogo per gli alloggiamenti di Castruccio Intelminelli Signore di Lucca, il quale, come riferisce Gio: Villani, fece nell' anno 1325. a di 4. di Ottobre per dispetto, e vergogna de' Fiorentini correre tre Pali dalle nostre Mosse infino a Peretola. Parimente nominato si è, per essersi rifugiato, e nascoso nella Casa de' Signori del Bene, quel Diavolo della novella del Machiavelli, che da Firenze fuggiva la persecuzione de' suoi creditori.

„Da questo luogo adunque, siccome fanno fede i nostri Storici, e le pubbliche memorie, ebbe il suo cominciamento la Famiglia de' Vespucci, della quale cantò Ugolino Verini:

„Venit & ex isto Soboles Vespuccia vico
„Egregiis ornata viris, nec inhospita Musis.

„Fino negli antichi tempi si osserva potente questa Famiglia, poichè in un libro di Paci seguite tra diversi del Distretto Fiorentino si legge, che nei 1342. a' tempi del Duca d' Atene, la famiglia de' Vespucci fe pace co' Grifoni da S. Miniato, oggi nobilissima Famiglia Fiorentina; tra' quali è nominato Ser Ugolino, di Ser Genesio, che intervenne in detta pace.

„Vennero i Vespucci intorno al Secolo XIII. da Peretola in Firenze, e siccome fu molte volte solito delle Famiglie Nobili, che dal Contado vennero nella Città, fermarono le loro abitazioni presso alla porta, fuori della quale avevano i loro antichi Beni; così i Vespucci vicino alla porta già detta delle Carra, e oggi al Prato, per dove si va a Peretola si fermarono, nel Popolo di S. Lucia di Ognissanti, in quella casa, che fo cantonata in via nuova di Borgognissanti, e che oggi serve di Spedale pe' poveri infermi, sotto la direzione de' pacifici Religiose di S. Gio: di Dio, dove si scorgone ancora le sue armi, e dove per memoria fu collocata sulla Porta, per la quale s' entra in Convento, la seguente Iscrizione, dettata dal sempre rinomato Abate Anton M. Salvini.

AMERICO VESPUCCIO PATRICIO FLORENTINO
OB REPERTAM AMERICAM
SVI ET PATRIÆ NOMINIS ILLVSTRATORI
AMPLIFICATORI. ORBIS. TERRARVM.
IN HAC OLIM VESPVCCIA DOMO
A TANTO VIRO HABITATA
PATRES SANCTI IOANNIS DE DEO CVLTORES
GRATÆ MEMORIÆ CAVSSA.

Altre Case possedevano i Vespucci, intorno a queste dello Spedale, siccome chiaramente apparisce dalle armi, che assai antiche si veggono nel Cortile della Casa, unita al Palazzo già de' Cini, oggi posseduto per Livello dal Signor Cavaliere Ugolino del Cav. Cosimo Grifoni.

„Ebbe fino da' primi tempi uomini non tanto nelle lettere, che nella pietà singolarissimi. E per vero dire Simone di Piero Vespucci in questa ultima si segnalò, posciachè, avendo guadagnata nella mercatanzia gran somma di danari, ne impiegò la maggior parte in servizio Divino, e in soccorso de' poveri. Fece fabbricare nella Chiesa di Ognissanti, unitamente colla sua moglie Giovanna, Figlia d' Amerigo di Francesco da Sommaia, una Cappella magnifica, e la fecero dipignere, collocando nel mezzo d' essa il loro Sepolcro, siccome apparisce dalle seguenti parole attorno di esso scritte in Carattere Gotico:

SEPVLCRVM SIMONIS PETRI DE VESPVCCIS
MERCATORIS AC FILIORVM ET DESCENDENTIVM
ET VXORIS QVÆ FIERI AC PINGI FECIT
TOTAM ISTAM CAPELLAM PRO ANIMA SVA
ANNO MCCCLXXXIII.

„Volle ancora in sollievo de' poveri vicino alle sue case erigere uno Spedale, intorno alla fondazione del quale, credo non discaro a chi legge il riportare una lettera scritta a nome della Repubblica Fiorentina da Colluccio Salutati, che si conserva originale in un Codice posseduto dal Sig. Abate Folco del Sig. Barone Cerbone del Nero, e da esso cortesemente comunicatami.

CARD. PADVANO.

„Reverendissimi in Christo Pater. Scripsimus de mense praesenti Summo Pontifici, quod Simeoni Vespuccii aedificatore cuiusdam hospitalis Sanctae Mariae de humilitate, concedere dignaretur, quod altaria duo posset erigere Campanas, & campanile construere, atque tenere, praesentareque tam hospitalarium, quam rectorem, sicut in alia tua gratia continetur, non obstante clausula, quae apposita fuit, salvo iure parrocchialis ecclesiae, & omnium aliorum per quos videbatur executio dictae gratiae per calumniam impediri: verum quod per venerabiles Fratres, Reverendum Magistrum Lucam, & alios de comitatu Ecclesiae omnium Sanctorum, fuimus insuper multis rationibus informati, quod hoc est ipsius, & dictae Ecclesiae tam inhorabile, quam damnosum; & nos vellemus tales supplicationes nostras prodesse, quod nullius iura ponitus lederentur. Dignationi vestrae, tanto affectuosius possumus supplicamus, quanto iura Deorum, Fratrum, atque Parochiae, dignemini vestris patrociniis adiuvare; etiam si utile futurum esse videritis, huiusmodi iura praefato Domino nostro de devotionis nostrae more commendabo. Non enim aliter civibus nostris ad favorem obnoxii sumus, quam ut adiuvandi studio, nemini tamen iniuriam faciamus. Datum Florentiae die 31. Octobris 14. Ind. 1390.“

Fu questo Spedale sottoposto fino dell' anno 1400. alla Compagnia del Bigallo, con patto, che sempre si dovesse chiamare Santa Maria dell' Vmiltà, e dovesse servire con 18. letta fornite di tutti gl' arnesi necessari, con due Altari nella Chiesa, e con più beni stabili per lo mantenimento al servizio de' poveri, e mantenersi laicale; siccome risulta dal Contratto rogato da Ser Paolo Nemi a di 12. di Luglio di detto anno. Sodisfece a tutto la Compagnia suddetta fino all' anno 1627 nel qual tempo per ordine del Gran Duca Ferdinando I. fu conceduto a' Fratelli di San Giovanni di Dio, con obbligo d' esercitarvi l' Ospitalità, e con altre Leggi, che si ricavano dall' istrumento rogato da Ser Gherardo Gherardini ne' 17. Febbraio dell' anno 1587. Nello spoglio delle Famiglie fatto da Scipione Ammirato, e che scritto dal medesimo

intorno al 1587. si conserva nella Libreria di Santa Maria Nuova a pag. 76. si legge un' altra curiosa notizia del medesimo Simone, sotto il di 18. di Dicembre 1390.„ Il Comune di Firenze havendo guerra soleva gravare i Cherici, & havendo gravato Santa Trinita prese cambio a Vinegia da Vgucciozzo de Ricci & entrò mallevadore Simone Vespucci, divoto del Munistero gravato di nuovo in fior 200. d' oro, gli li dava Giovanni del Buono, ma volendo l' usufrutto, & sicurtà del capitale, di nuovo si ricorre al detto Vespucci,-& egli promette.„ Il suo figliolo Giovanni fu carissimo ad Alfonso Re d' Aragona e di Sicilia, talmentechè lo elesse suo Consigliere famigliare e domestico, come si ricava dall' Istrumento che conservasi nella famosa libreria Strozziana, in fine di cui si legge „Datum in nostris felicibus Castris prope Capuam: „e nel 1470. tanto era l' amore, che portava verso la Casa Vespucci, che si ricava da un altro istrumento esistente nella medesima libreria, aver' egli fatta donazione della terra di Laconia nella provincia di Calabria, nel piano della Città di Neocastro a Piero *), e Giuliano Vespucci, e a Marco suo figlio, e Discendenti dell' uno e dell altro sesso.

Quindi è che fu ben presto distinta dalla Repubblica di Firenze questa illustre famiglia, poichè fino dall' anno 1348. ammesse Vespuccio di Dolcebene al godimento de' maggiori Vfizzi, ne' quali risederono poi 25. volte de' Priori tre in quello de' Gonfalonieri di Giustizia 21. tra' sedici Gonfalonieri di Compagnia, e 25. de' dodici buon' Uomini.

Nè lasciò detta famiglia siccome feconda d' Vomini giudiziosi d' avere più Notai della Repubblica, uffizio in que' tempi assai ragguardevole, tra' quali io trovo nell' anno 1336. Amerigo di Stagio, che roga varie scritture da me vedute; il sepolcro del quale esiste in una piccola stanza, che fa ricetto alla scala del Campanile d' Ognissanti, nel quale in carattere Gotico è scritto:

SER AMERICI STAGII DE VESPVCCIS ET DESCEND.

Negl' Anni 1455. e 1459. si trova Anastagio suo figliolo Notaio de' Signori, siccome ne' tempi posteriori sederono molti altri in tale considerabile impiego. Giuliano di Lapo nel 1448. fu ammesso co' suoi discendenti alla Cittadinanza di Volterra, come ricavasi da una cartapecora della Celebre Stroziana, dove sono molte lodi del detto Giuliano. Nell' anno 1453. si trova Commissario Generale de' Fiorentini. e nel 1459. Ambasciadore a Genova, e poco dopo Potestà di Pistoia. Le azioni del quale imitando Piero suo figliolo, fece anch' esso vantaggiosi progressi nella Repubblica, talmentechè fu eletto nel 1474. Capitano delle Galere de' Fiorentini, destinate al viaggio di Barberia, e poco dopo per quello di Soria, e nell' anno 1470. fu inviato Ambasciatore al Re di Napoli, dal quale in segno di benemerenza fu creato Cavaliere, e nel ritorno che fece alla Patria, venne onorato delle solite insegne, colle quali si soleano distinguere i Cavaliere. E finalmente nel 1494. fu mandato Governatore a Pistoia, di dove ho veduta io una lettera originale appresso il Signor Abate Scarlatti Erudito Gentiluomo della Città nostra, scritta a Lorenzo de' Medici riguardante affari Civili ei quella Città. Si servì molto la Repubblica di un altro Giuliano di Marco, a cui scrisse la Signoria, quando era Commissario di Signa, che procurasse d' assicurare la Lastra, per poter far venire con sicurtà i Navicelli da Pisa, infino alle fosse d' Ombrone, e di Bisenzio, mentre il Principe d' Oranges sottomettendo i Castelli, procurava di toglierci la libertà, a persuasione de' nemici, e traditori della felicità della Patria, siccome racconta l' Ammirato sotto l' anno 1521.

*) Um Piero Vespucci era chefe de uma das Galeras commandadas por Luca di Maso degli Albizzi, que em 1429 arribaram a Lisboa, como se pode ver do *Giornale di bordo* do mesmo Albizzi, e das *Lettere ai Consoli del Mare* (dist II. classe X, Filza 8) citados pelo Sr. G. Canestrini na sua memoria sobre as relações commerciaes entre os Florentinos e os Portuguezes, & —.

Siccome in una bene instituita Repubblica, ebbero sempre il posto principalissimo, ed il luogo più ragguardevole le scienze, e l' arti; di quí è, che la famiglia de' Vespucci destinata ad illustrare la sua Patria, non meno che il mondo tutto, colla dilatazione di una delle parti principali di esso, non mancò d' avere soggetti nelle lettere singolarissimi. Fra essi noi ravvisiamo Guid' Antonio di Gio: pregiatissimo, ed eccellente Dottor di legge. Adoperato fu egli in diversi rilevanti affari della Repubblica, la quale non al nome vano di nobiltà o di sostanze, ma alla capacità, ed al valore appoggiava l' interesse dallo Stato; perciò l' anno 1478. fu spedito Ambasciatore a Roma, e due anni dopo al Re di Francia. Nel 1483. ritornò Ambasciatore al Pontefice, col quale fece lega a nome della sua Patria, e si adoperò per la conferma delle Decime Ecclesiastiche in sovvenimento dello studio di Pisa. Un anno dopo tornò a Roma, a prestare obbedienza a nome de' Fiorentini a Innocenzio VIII. nella sua Esaltazione. Nel 1394. poi fu Ambasciatore al Re Carlo di Francia, e nell' istesso tempo s' osserva Residente appresso il Duca di Milano. Dinuovo nel 1497. dovè tornare in Francia, per domandare al Re aiuti per la guerra di Pisa, e in fine nel 1498. si vede inviato a Milano, e alla Repubblica di Venezia. Riformò la Corte della Mercanzia, e molte altre cose operò a benefizio della Patria, e felicemente condusse a fine; sicchè meritò, che Andrea D' Azzi Letterato celebre del Secolo XV. gli facesse il presente Elogio, che si trova impresso alla pag. 108. della Raccolta delle sue Poesie fatta in Firenze dal Torrentino nel 1549.

Epitaphium Guidantonii Vespuccii.

INTERPRES GRAVIS UTRIVSQVE IVRIS
QVI SE MELLIFLVAE FLVORE LINGVAE
NON VESPAE AST APIVM GENVS PROBAVIT
GVIDO ANTONIVS HOC IACET SEPVLCHRO
IS QVEM VIVERE OPORTVIT PERENNE
VEL NVMQVAM SVPERVM VIDERE LVMEN.

Non dissimile a Guid' Antonio fu Giovanni suo figliuolo, che dal Latino riportò nella nostra dolcissima favella, mentre stava a studio in Pisa, avendo 12. anni, la guerra di Catilina di Salustio, indirizzandola a suo padre. Questa bella traduzione si conserva nella scelta Libreria del Signor Priore Orlandini, dal figliuolo del quale Signor Cavalier Fabio mi fu gentilmente comunicata, e fatta vedere in un Codice in quarto di pagine 50. nella prima del quale si leggono le presenti parole „Hic liber est Ioannis Vespucci, καὶ τῶν φίλων. Dopo ne segue la Lettera dedicatoria, che è la seguente:

„Ioannes Vespuccius Guidantonio Patri
„Opt. S.

Cum iamdiu me Augustinus Pisis praeceptor meus, Pater optime, ut exercendi gratia ingenii, atque memoriae, nonnihil e latino sermone, in vernaculam linguam convertere adhortatus fuerit; ac voti sui ipse, cum praesertim Sallustium Crispum, mihi, Bartholommaeoque condiscipulo, hoc brumali tempore interpretandum sumpserit, compos effectus sit; cui, quam tibi, cui plurima, immo si verum non inficiamur omnia debeo, lucubratiunculas meas ipse consecrarem non habui. Tua etenim sollertia, una cum praeceptoris facundia, neve ingenium natura hebes meum nihil agendo, situ, & atra rubigine, penitus obsolesceret, hisce meis lucubratiunculis non parum suffragata sunt. Vt igitur nulla dies sit, ut aiunt, sine linea, tibi vero, ac praeceptori morem geram, & mihi, sit operae pretium; utque deni que, quatenus diu nobis vivere negatur, monimentum aliquod supersit, quo nos vixisse, brutisque animalibus, ut summus noster Historicus inquit, excellnisse testemur; Sallustii Ca-

tilinarium, pro virili mea. iam nomini tuo dedicatum, in Etruscam linguam traducere adgressus sum: non quod me fugiat, & Sallustio aliquantulum iniuriari, propteraque numquam vulgo melius, atque libentius, quam latini ab eruditis legetur, & tibi non iucunditatis aculeum in animo infigere, seu relinquere, sed potius perinde atque acriori illum aceto, namque latinitati usquequaque vacas depungere: verum flagitium hoc mihi ipse condonabis, qui stimulis, atque calcaribus tui in me singularis amoris ad hoc impulsus fuerim. Accipe igitur ut brevitate Auctorem imitemur hilari animo, Pater mi, unici tui nati primitias. Accipe, inquam, opusculum hoc, prout aetatula mea, quae hisce diebus tertium lustrum, si dematur triennium claudere trepidavit, & ingenioli vires patiuntur exanclatum. Quocirca si ulla ex parte hoc tibi Patri suavissimo, ac nostra tempestate Florentiae, ut omnes uno ore dicunt Iurisconsultorum consultissimo probatum iri sensero, nutu, suasuque tuo; in posterum, ni ulcere effoetum corpus habeam, ad maiora mehercules excitabor. Tu interim mihi Pater exoptatissime vale, atque salve, & historiam hanc qualiscumque sit, suo ordine perlegito. Datum Florentiae die meo geniali videlicet 4. Idus Novemb. 1490.

„G. Sal. Historia e latino, in Etruscam linguam her Ioannem Vespuccium.

Segue poi la Storia traportata nel Toscano idioma, della quale questi è il cominciamento „Tutti gli uomini, e' quali più excellenti degl' animali bruti esser desiderano, con grande aiuto si sforzino è bisogno, che la vita con silentio, come le bestie non passino, le quali la natura alla terra inclinate; et al ventre obediente ha formato &c.

Da ultimo „τέλος, ac Deo laus".

Di questo medesimo Giovanni trovo, che intorno all' anno 1525. si serviva molto Leon X. poichè nella raccolta fatta dal Bembo delle sue Lettere latine scritte a nome del Pontefice, se ne trovan due appartenenti a Giovanni. La prima, che è nella pag. 314. porta il seguente indirizzio „Ioanni Blassiae triremium Praefecto „dice„ Mandavi Ioanni Vespuccio; quem ad Octavianum Genuensium Ducem, & Federicum Archiepiscopum Salernitanorum fratres misi, ut ad te sermonem meum, quem cum eo habui, perferret, iis de rebus, quas te scire magnopere cupio &c. „Nell altra poi, che è indirizzata al fratello Giuliano de' Medici si legge „Narravit mihi Ioannes Vespuccius familiaris tuus de valetudine tua, quotidie tibi melius esse, sperareque se brevi te convaliturum" &c.

A Simone di Giovanni fratello di Guid' Antonio, secondo quello, che riportano il Vasari nella terza parte delle Vite de' Pittori, e Raffaello Borghini nel suo Riposo, noi dobbiamo le belle opere di Andrea di Domenico Contucci dal Monte a S. Sovino, della qual Terra, illustre per essere stata madre di un Pontefice, e di un Gran Maestro dell' Ordine Geresolimitano, e por molti altri valorosi Uomini nelle scienze, e nelle arti, ritrovandosi Potestà osservò un giorno, che Andrea ancor fanciullo in tempo, che avea cura d' una mandra di pecore delineava sull' arena varie figure d' uomini con molta maestria. Maravigliandosi di ciò Simone lo richiese, se volea venir seco, lo che accettando di buona voglia il fanciullo, condusselo a studiare la dipintura in Firenze, acconciandolo nella scuola d' Antonio del Pollaiolo, sotto del quale in breve, come ognun sa, eccellente divenne.

Nè meno degli altri fu illustre Giorgio Antonio ziopaterno del nostro Amerigo. Ebbe questi gran familiarità con Marsilio Ficino, trovandosi continuamente assiduo alle sue letterarie conferenze, come riferisce il medesimo Ficino in un' Epistola a Martino Uranio. Fu Proposto della nostra Cattedrale, e accrebbe il Martirologio di Usualdo, che fu impresso col suo aumento in Firenze l' anno 1486. Era poi di

sì illibati costumi, che volgarmente lo Specchio della pietà, e probità Fiorentina si diceva. Ne dette di ciò chiarissimi contrassegni allora-quando abbandonati del tutto i terreni piaceri, e i comodi di sua casa, si ritirò in S. Marco di Firenze, prendendo l' abito della Religione Domenicana sotto Fra Girolamo Savonarola, dove visse santamente, come dalla Cronica manoscritta in cartapecora del medesime Convento apparisce; poichè alla pagina 148. a tergo si legge il seguente elogio:

„Fr. Georgius Antonius Vespuccius, Ser Americi de Vespuccis Praepositus Cathedralis Ecclesiae Florentinae, vir de integritate vitae, & morum in urbe Florentia semper, & a cunctis opinatissimus: litteris Latinis, & Graecis ornatissimus, a quo bonae litterae, & in urbe Florentia & in tota ferme Italia exceptae sunt. Hic annorum 64. etsi habitum nostrae Religionis assumpserit a Fr. Hieronymo (Savonarola scilicet) 5. Iunii 1497. tamen ut sibi, & propinquis in suarum rerum dispositione consuleret; ad hanc diem petiit dilationem professionis".

Fu uno de' compagni del celebre Fr. Girolamo Savonarola, da cui si dice, che avesse avuta la commissione di tradurre dal Greco nel Latino idioma i monumenti Greci di Sesto Empirico. La qual traduzione era fama, che si conservasse nella copiosa Libreria di San Marco di Firenze; ma con tutte le ricerche da me fatte, non è stato possibile il potervela ravvisare. Imperocchè peritissimo era non tanto nella Latina, che nella Greca favella, come si ricava ancora dalla seguente lettera scritta a Riccardo Becchi, e che originale nella Stroziana conservasi.

IHS XPS.

„Georgius Antonius Vespuccius, Riccardo Becchio S. P. D. VII. Idus Aprilis, reddidit mihi A. nepos tuas suavissimas literas, in quibus probavi admodum & celeritatem, & facilitatem in scribendo tuam. Quarum altera studium quoddam, & ardorem litterarum ostendit, altera copiam dicendi non parvam. Perge igitur, mi suavissime Riccarde, perge, praesta, inquam, quod tam bono principio polliceris, ut primis cetera respondeant, illudque semper in corde habeas, te hinc eo animo, & ea omnium expectatione profectum, ut perpaucis post annis ad nos melior, ac doctior, revertare: cuius rei gratia nulli est labori, aut tempori parcendum, atque omnibus viribus conandum est, ut, hoc aetatis flore totius vitae fructus adpareat: nam ut *Φιλισιῶνος* summa est, *ψῦχὴν θάνατος οὐπ ἀπόλλυσιν, ἀλλὰ κακος βίος*, hoc est, Animam non mors perdit, sed mala vita. Verum alibi idem, *ψῦχὴ*, inquit, *σοφοῦ ἁρμόζεται πρὸς θεὸν*, idest, Anima sapientis Deo accommodatur, & quadrat. Quamobrem Clitarchus, *τὴς ψυχῆς*, inquit, *ὡς ἡγέμονος ἐπιμελοῦ, τοῦ δέ σώματοσ, ὥσ σρατιώτου, προνόκ*, idest, Animae curam habeas, uti ducis; corpori vero, ut militi, consulas. Sed quia tibi non cum paucis, ut hic, sed cum pluribus, *οἱ δέ πλέονες κακοι*, ut *Βίας* ait, vivendum est, duo illa D. Gregorii teneas: Non est laudabile bonum esse cum bonis, sed bonum esse cum malis: Superbia odium generat, humilitas amorem; *καὶ τοῦ Νείλου, μακάριος ὁ τὸν βίον ὑψηλόν ἔχων ταπεινον δὲ τὸ φρόνημα*; idest, Beatus est, qui excelsam quidem vitam agit, humilem vero de se opinionem habet. *Εωκράτη* demum *ἐν μέν τῷ πλειν*, ait, *πύθεσθαι δεὶ τῷ κυβερνίτῃ, ἐν δὲ τῷ ζῆν τῷ βουλέυειν δυναμένῳ βελτίον*; idest, In navigando quidem gubernatori parendum est, in vita autem ei, qui consulere melius potest.

„Scriberem huiusmodi plura, ut longi temporis moram longioribus literis resecarem; sed in te cognovi paterni ingenii modestiam, & gravitatem. Accessit insuper bonarum artium apud nos studium, ac bene vivendi consuetudo, quae faciunt, ut dubitare non videar, quin tecum sine dubio praestes, qui a teneris unguiculis a nobis cognitus es. Quod ut facias, te per amicitiam nostram, quantum te amo, oro, & obsecro.

Reliqua si qua sunt nepos ipse coram explicabit: cum reditus tarditas, me quoque tardiorem fecerit. Tu tamen rescribe celerius, ut nos quoque celeriores facias, meisque verbis P. Victorium, animi dimidium nostri, aliosque discipules, ac amicos nostros, salvere plurimum iubeas, meque singulis commenda; me vero, ac meis, ut tuis utere. Etsi enim procul ab oculis es, haud tamen procul a corde meo: te esse, ut aiunt, existimes velim, ἔῤῥωσο καὶ εὐτύχειφίλος τοῖς φίλοις Deus nos ad portum pervehat exoptatum. Haec tecum familiariter, & quae dabam Flor. IV. Nonas Maias 1477".

Possedeva inoltre una sceltissima raccolta di Codici Greci e Latini, una gran parte de' quali postillati di sua propria mano si conservano nell' Opera di S. Maria del Fiore, e nella Libreria di S. Marco, benchè ne siano sparsi per altre Librerie, e case particolari, tra' quali ho osservato io in S. Lorenzo un Codice di Marziale, nel fine del quali si leggono le infrascritte parole: Liber F. Anastagii Vespuccii & Georgii Antonii eius fratris.

Ma essendo oramai ricolmo di gloria, e di meriti, appressandosi l' ora della sua morte, si ritiró nel Convento di Fiesole, dove riposó nel Signore nella seconda feria della Resurrezione il dì 17. d' Aprile 1514. di anni 80.

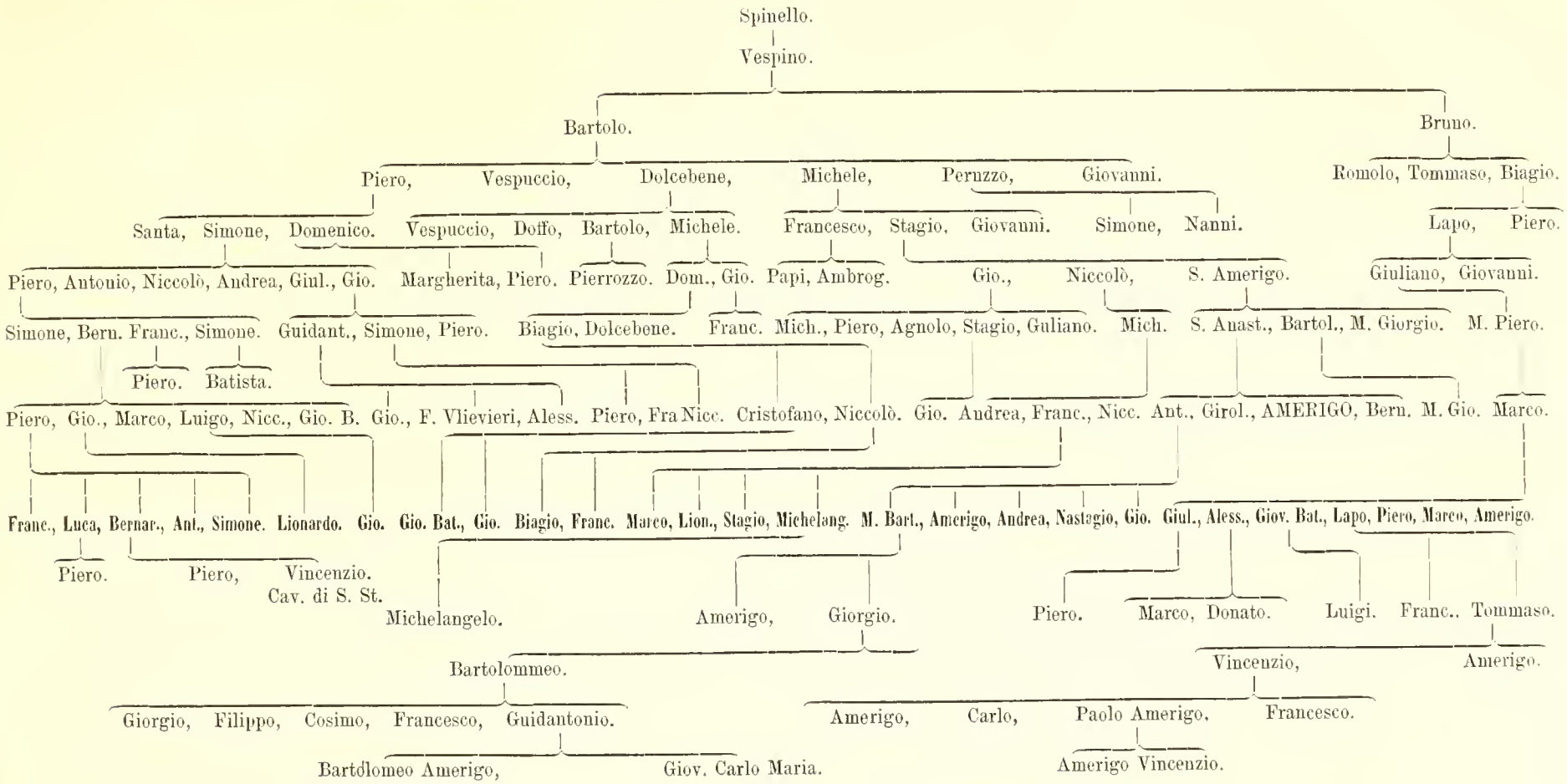
Molti fanno di esso onorevol menzione, e tra moderni il Signor Canonico Salvino Salvini decoro e ornamento della Città nostra nella sua bellissima Opera de' Canonici Fiorentini, che con ansietà s' attende fra gli eruditi; e il Signor Dottore Stefano Fabbrucci, degnissimo Professore nella Università Pisana, nel quarto Opuscolo sopra l' Origini, e progressi della detta Università.

Antonio Vespucci fratello del nostro Amerigo, fu anch' esso molto valente uomo. Andó a studiare a Pisa, come ho osservato da una Lettera del medesimo, scritta a Anastagio suo padre il dì XIII. di Gennaio dell' anno 1476. nella quale lo avvisa del suo felice arrivo in quella Università per darsi totalmente agli studi la quale si conserva nella famosa Libreria Stroziana nel Codice 118. in fogl. dove pure un' altra se ne trova indirizzata dal medesimo Antonio a un certo Giovacchino di Bartolommeo da Pesaro ne' 13. Aprile 1477. con la presente soprascritta „Peritissimo Scholari D. Bartholomaeo Ioachini de Pensauro tamquam Fratri Rmo. Pisis. Dirimpecto a Sancto Pietro in Vinchola. „Lo ringrazia in essa delle sue lettere, e lo prega a volersi informare co' Medici di quella Università sopra il male di sua madre. Di questi pure fa menzione il Varchi sotto l' anno 1528. con tali parole „Ultimamente vinsero nel medesimo giorno per un' altra provvisione degna di moltissima lode che a Ser Antonio di Ser Atanagio Vespucci, il quale avea con fede e sollecitudine trenta anni la Repubblica per Cancelliere delle Tratte servito, trovandosi oggimai vecchio, e per la molta età quasi inutile, si traesse lo scambio, ed egli esercitando, o non esercitando l' ufizio, secondochè meglio gli tornava, tirasse il salario medesimo.

Finalmente non è da tralasciarsi il suo figliuolo Bartolommeo laureato nelle arti di Medicina, e nelle Mattematiche, il quale fu eccellente Filosofo e Cosmografo. Passó da Firenze sua Patria nella famosa Università di Padova, ove fu condotto a dare pubbliche lezioni di Astrologia. Fioriva ivi con grandissimo credito nella fine del secolo XV. e ne componimenti suoi rendè viepiù eterno il suo nome *).

*) Segue Bandini dando menos exactamente noticia dos discursos de Bartolomeu sobre Astrologia, segundo dissemos no trabalho anterior pag. 45. O discurso proferido por Bartolomeu em 1506 foi tambem publicado em Junho de 1518 na obra *Sphera Mundi nouiter recognita* & 1. vol. de 253. Fol. de Folio, imp. em Veneza (Giunta.)

ARVORE GENEALOGICA DA FAMILIA VESPUCCI, SECUNDO BANDINI.



XI.

APPENDICE QUARTO.

Elucidações mais minuciosas acerca da 4ª. viagem de Vespucci, de que se trata no cap. IV, pag. 10 e 11.

Cremos que ao menos um dos navios que ficaram no Brazil ás ordens de Gonçalo Coelho chegaria á bahia, depois denominada de S. Mathias por Fernão de Magalhães, por que sabemos que, ao sul dessa bahia, que os antigos consideravam na latitude de 40° proximamente, foi a principio collocado, por parte de Portugal, o ultimo dos marcos da costa que considerou dentro da sua demarcação; e justamente a latitude austral de 40° foi o termo onde a relação Zeytung aus Presilig Landt, que julgamos referente aos ditos navios que ficaram com Gonçalo Coelho, declara haverem chegado em sua exploração. — Com effeito o narrador, depois de dar conta de como um dos navios recolhera, provavelmente a Lisboa, aos 12 de Outubro (de 1506?), prosegue:

„Tendo chegado á altura de quarenta gráos, viram como o Brazil concluia por um Cabo que se prolonga pelo mar: e ao montal-o acharam que a terra, como no meio-dia da Europa, se dirigia de leste a oeste. E' como se ao passar o estreito de Gibraltar, se proseguisse pela Costa de Berberia. Quando teriam andado umas sessenta leguas alem do Cabo, acharam-se com terra firme do outro lado, e tiveram que dirigir-se para o N. O.; mas veiu-lhes tal tormenta que não poderam continuar."

„Obrigados pelos ventos tiveram que regressar para o Brazil (Presill). O piloto que dirigia este barco, meu intimo amigo, é o mais célebre de quantos pilotos tem elrei de Portugal. Tem feito varias viagens á India; e me assegurou que, segundo seu calculo, não pode haver mais que seiscentas leguas de distancia, desde o dito Cabo do Brazil, que se deve considerar o principio deste paiz, até Malaca. Diz tambem que dentro em pouco, no commercio da especiaria, o rei de Portugal ganhará muito em aproveitar-se desta nova derrota para a navegação entre Lisboa e Malaca, terra esta para a qual, segundo elles, a costa se ia afeiçoando".

„De regresso ao Brazil os nossos viajantes descobriram bellissimos rios e portos de facil entrada, e um paiz tanto mais povoado quanto mais se aproxima do Cabo. Os habitantes são de boa indole, sem leis, sem reis; e só obedecem aos mais anciãos. Tem sempre guerras, mas não se devoram uns aos outros como no Brazil: matam porém os prisioneiros sem remissão. A sua lingua differe da do Brazil inferior. Notam-se nesta gente reminiscencias de S. Thomé, e os moradores pretenderam mostrar aos Portuguezes pela terra dentro as suas pégadas"...

„Os naturaes carecem de ferro, e dão, como no Brazil, por uma chave, quanto possuem. Tambem tereis satisfação em saber que os viajantes annunciam haver obtido, na embocadura de um rio que fica na distancia de duzentas leguas áquem do Cabo para a Europa, noticias da existencia, pelos sertões, de muita prata, ouro e cobre. Asseguram até que o capitão do outro navio trará ao rei de Portugal um machado de prata. Os naturaes tem-os de pedra. Trazem tambem um metal da côr do latão que não se enegrece (oxida); ignora-se que metal seja, quiçá ouro de baixo quilate. Ouviram falar de um povo das serras, rico de armaduras feitas de chapas de ouro, muito delgadas, que os combatentes levam sobre o peito e na testa. O capitão traz comsigo um morador do paiz o qual quiz absolutamente ver o rei de Portugal, e di-

zer-lhe como se offerece a trazer-lhe tanto ouro e prata *) que apenas o poderão carregar seus navios."

„Os moradores da costa disseram que, de quando em quando, ahi chegavam outros navios, cujos tripolantes se vestiam como os nossos, e tinham quasi todos a barba ruiva. Os Portuguezes creem por estes signaes serem Francezes".

A vista desta narração e meditando melhor no teor della, começamos até a inclinarnos a que a exploração da especie de mar mediterraneo de que se trata, deve antes referir-se á propria bahia de S. Mathias do que ao rio da Prata, conforme ainda admittimos no texto a pag. 11.

Que da costa desde o rio da Prata até a dita bahia de S. Mathias tinha já noticia Fernão de Magalhães se deprehende das informações que lhe deu João de Lisboa do cabo de Santa Maria, *onde ja tinha estado antes*, e dos nomes de enseada de *Santa Apolonia* e bahia das *Arêas* que já eram conhecidos antes de elle ahi chegar em 1520.

João de Lisboa era sem duvida piloto em um dos navios de Coelho, da mesma maneira que Solis, o qual provavelmente foi então que visitou pela primeira vez essa parte da costa, achando-se ao serviço de Portugal.

Que a demora de Coelho no Brazil foi muito grande é especie tradicional, a tal ponto que Gabriel Soares e outros chegaram a asseverar não haver elle regressado senão depois de fallecido elrei D. Manuel em 1521. Assim não é muito que admittamos que essa demora fosse de tres annos, e que o regresso, ou ao menos a noticia de que não se havia perdido, só chegasse a Lisboa em outubro de 1506, anno em que julgamos ter sido a relação (Zeytung) escripta.

O certo é que já em 1507 o facto dessa demora na costa do Brazil, e em um porto que evidentemente se reconhece haver sido o do Rio de Janeiro, era consignado em uma carta maritima dessa parte da costa (talvez uma das ultimamente publicadas pela Academia de Munich) aproveitada pelos editores do Ptolomeo de Strasburgo de 1513, cujos elementos se reuniram no dito anno de 1507 **). Com effeito, em vista do fac-simile da competente carta dessa edição de Ptolomeo que aqui apresentamos, o leitor poderá bem na serie de lettras

pinachullo detetio ***)

mediante um pequeno esforço restaurar a genuina inscripção que estaria talvez em lettras minimas no original; a saber:

gonc. choelho detētio.

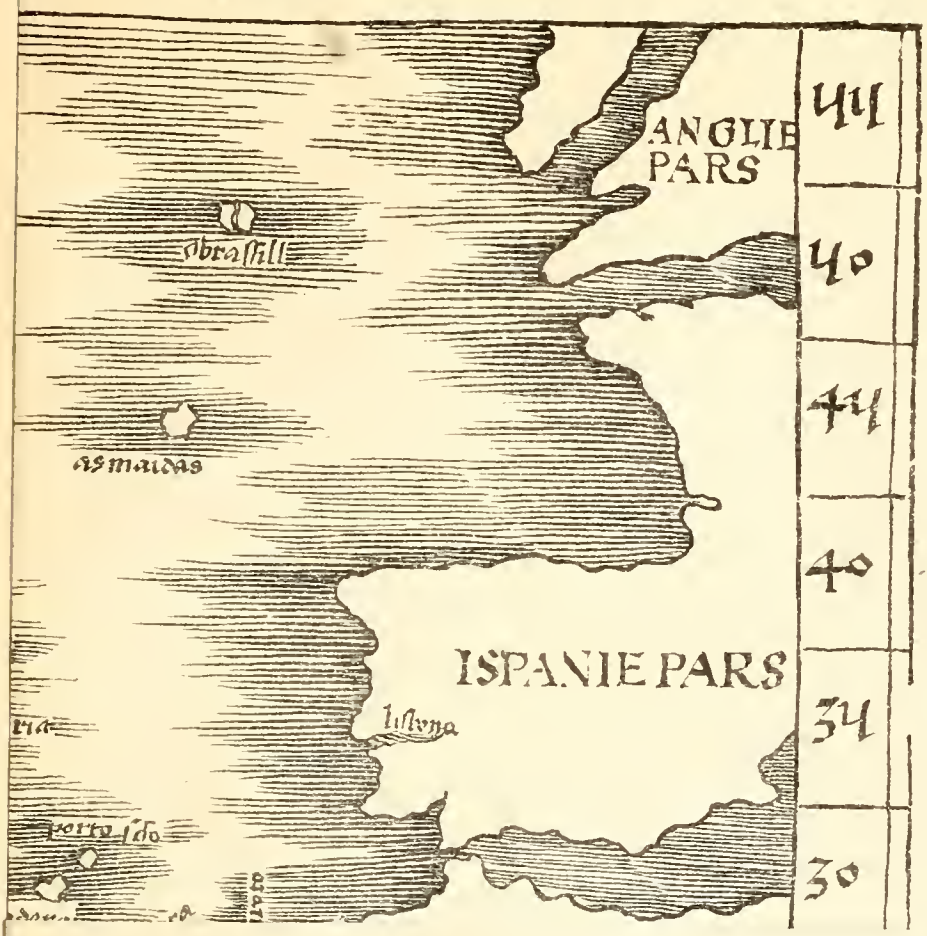
*) Desta forma ao anno de 1506 remontam as noticias primeiras chegadas á Europa das riquezas do Perú.

**) E' sabido como esta edição ainda que so' concluida em 1513 fora começada quasi seis annos antes. E' o que assegnram o collaboradores Eszler e Uebelin, na dedicatoria de 13 de março do dito anno 1513, e o que se confirma pela seguinte declaração que se encontra no principio da 2ª. parte da obra:

„Charta autē Marina quam Hydrographiam vocant, per Admiralem quondam serienis. Portugaliae „regis Ferdinandi, cæteros denique lustratores verissimis p agratiō-ibus lustrata: ministerio Renati „dum vixit, nunc pie mortui Ducis illustriss. Lotharingiae liberalius praelo graphationi tradita est: „cum certis tabulis a fronte huius chartæ specificatis. Cuius item Ducis illustriss. honori cedit ex„tensa ad finē Dominij sui tabula studiosissime pressa. Nam eius terræ latebris, Vosagi dico rupi„bus nobile hoc opus incaeptum, licet quorūdam desidia ferme sopitum, *a sexennali sopore per nos „tandem excitatum est.*"

***) Schöner, que para o seu Globo parece ter tido em vista este mappa do Ptolomeo de 1513, copiou de modo identico as primeiras duas palavras; mas esta ultima escreveu distinctamente *detentio*. No 2º. mappa de Kunstman lemos *pinondo detentio*, e no 5º. *pinacolo detencio*. Cumpre advertir que as latitudes do mappa de 1513, principalmente fóra dos tropicos, parece terem sido escriptas nas margens so para embellecel-as, e não ha que buscar as referencias exactas a ellas das passagens do mesmo mappa. *Cananor*, tanto no dito mappa, como no do Ptolomeo de Roma de 1508, é erro em vez de *Cananeo*, como se vê nos mappas 3º. e 9º. do Atlas de Kunstman.

NOVE


ANGLIE PARS
obrassill
as maidas
ISPANIE PARS
listona
porto sdo
44
40
44
40
34
30

zer-lhe como se offerece a trazer-lhe tanto ouro e prata *) que apenas o poderão carregar seus navios."

„Os moradores da costa disseram que, de quando em quando, ahi chegavam outros navios, cujos tripolantes se vestiam como os nossos, e tinham quasi todos a barba ruiva. Os Portuguezes creem por estes signaes serem Francezes".

A vista desta narração e meditando melhor no teor della, começamos até a inclinarnos a que a exploração da especie de mar mediterraneo de que se trata, deve antes referir-se á propria bahia de S. Mathias do que ao rio da Prata, conforme ainda admittimos no texto a pag. 11.

Que da costa desde o rio da Prata até a dita bahia de S. Mathias tinha já noticia Fernão de Magalhães se deprehende das informações que lhe deu João de Lisboa do cabo de Santa Maria, *onde já tinha estado antes*, e dos nomes de enseada de *Santa Apolonia* e bahia das *Areas* que já eram conhecidos antes de elle ahi chegar em 1520.

João de Lisboa era sem duvida piloto em um dos navios de Coelho, da mesma maneira que Solis, o qual provavelmente foi então que visitou pela primeira vez essa parte da costa, achando-se ao serviço de Portugal.

Que a demora de Coelho no Brazil foi muito grande é especie tradicional, a tal ponto que Gabriel Soares e outros chegaram a asseverar não haver elle regressado senão depois de fallecido elrei D. Manuel em 1521. Assim não é muito que admittamos que essa demora fosse de tres annos, e que o regresso, ou ao menos a noticia de que não se havia perdido, só chegasse a Lisboa em outubro de 1506, anno em que julgamos ter sido a relação (Zeytung) escripta.

O certo é que já em 1507 o facto dessa demora na costa do Brazil, e em um porto que evidentemente se reconhece haver sido o do Rio de Janeiro, era consignado em uma carta maritima dessa parte da costa (talvez uma das ultimamente publicadas pela Academia de Munich) aproveitada pelos editores do Ptolomeo de Strasburgo de 1513, cujos elementos se reuniram no dito anno de 1507 **). Com effeito, em vista do fac-simile da competente carta dessa edição de Ptolomeo que aqui apresentamos, o leitor poderá bem na serie de lettras

pinachullo detetio ***)

mediante um pequeno esforço restaurar a genuina inscripção que estaria talvez em lettras minimas no original; a saber:

gonc. choelho delēlio.

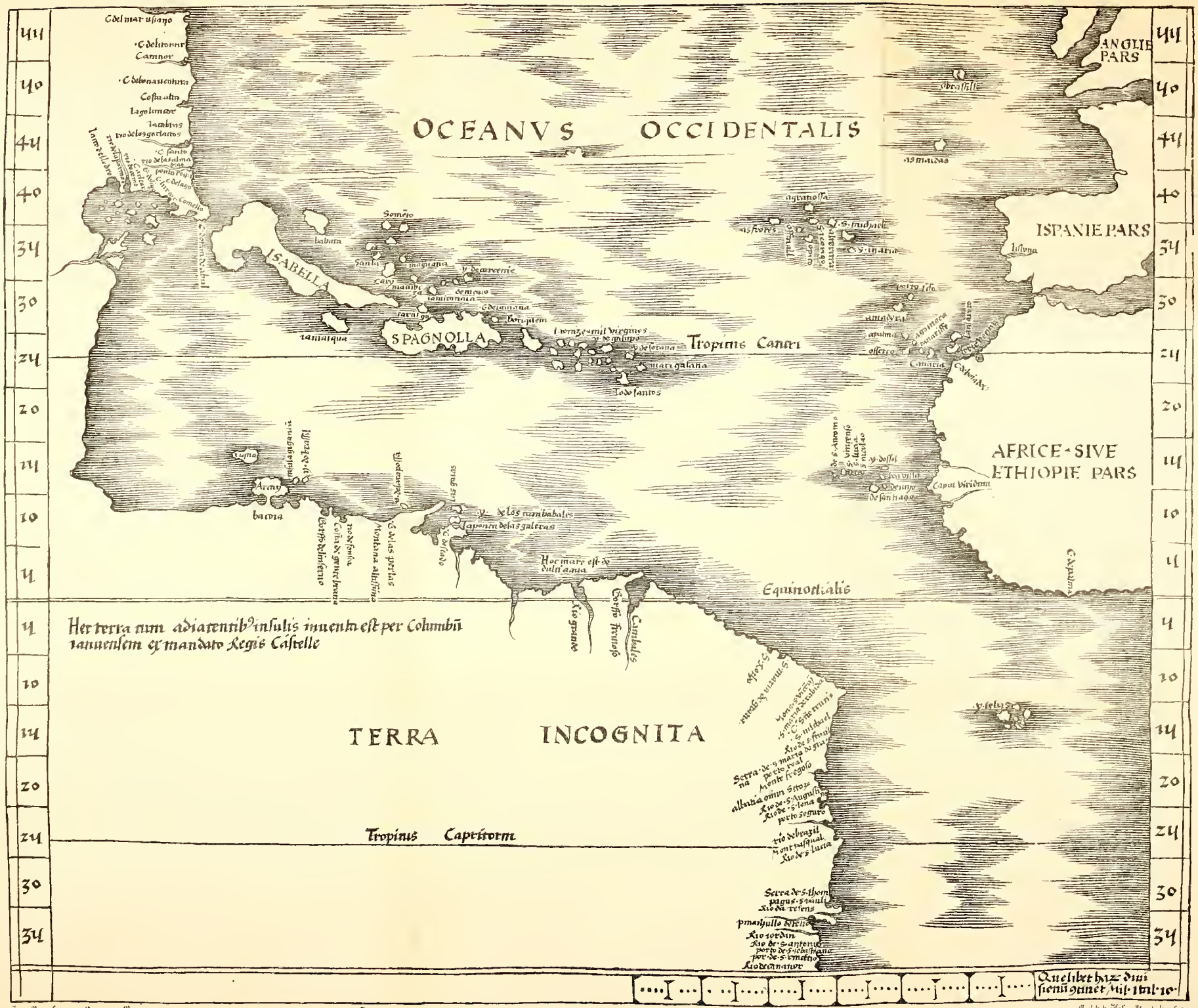
*) Desta forma ao anno de 1506 remontam as noticias primeiras chegadas á Europa das riquezas do Perú.

**) E' sabido como esta edição ainda que so' concluida em 1513 fora começada quasi seis annos antes. E' o que asseguram o collaboradores Eszler e Uehelin, na dedicatoria de 13 de março do dito anno 1513, e o que se confirma pela seguinte declaração que se encontra no principio da 2ª. parte da obra:

„Charta autē Marina quam Hydrographiam vocant, per Admiralem quondam serienis. Portugaliae „regis Ferdinandi, cæteros denique lustratores verissimis p agratiōibus lustrata: ministerio Renati „dum vixit, nunc pie mortui Ducis illustriss. Lotharingiae liberalins praelo graphationi tradita est: „cum certis tabulis a fronte huius chartæ specificatis. Cuius item Ducis illustriss. honori cedit ex„tensa ad finē Dominij sui tabula studiosissime pressa. Nam eius terræ latebris, Vosagi dico rupi„bus nobile hoc opus incaeptum, licet quorūdam desidia ferme sopitum, *a sexennali sopore per nos „tandem excitatum est.*"

***) Schöner, que para o seu Globo parece ter tido em vista este mappa do Ptolomeo de 1513, copiou de modo identico as primeiras duas palavras; mas esta ultima escreveu distinctamente *detentio*. No 2º. mappa de Kunstman lemos *pinondo detentio*, e no 5º. *pinacolo detencio*. Cumpre advertir que as latitudes do mappa de 1513, principalmente fóra dos tropicos, parece terem sido escriptas nas margens so para embellecel-as, e não ha que buscar as referencias exactas a ellas das passagens do mesmo mappa. *Cananor*, tanto no dito mappa, como no do Ptolomeo de Roma de 1508, é erro em vez de *Cananea*, como se vê nos mappas 3º. e 9º. do Atlas de Kunstman.

TABVLA TERRE NOVE



Fac simile de la Carte de l'Amérique du Ptolémée de 1513.

XII.

APPENDICE QUINTO.

Analyse da carta de Vianello. Quinta e sexta viagens de Vespucci. Origem provavel da latitude de 40° S., assignada por Herrera como termo de uma navegação de Pinzon e Solis ao sul do Brazil. (pag. 14 e 16 in fine.)

Em presença da carta de Vianello somos obrigados a admittir que Vespucci effectuou uma quinta viagem, que nada se oppoê a que tivesse logar de maio a dezembro de 1505; — anno este em que cremos deve ter sido escripta a mesma carta; a qual, chegando a Veneza em 1506 e sendo transcripta pelo mesmo Vianello, quando já se achava familiarisado com o escrever mais este ultimo anno, repetiu-o por engano.

Varias circumstancias da viagem narrada por Vianello estão de accordo com as que nos deixou Gomara da primeira viagem de Cosa a Santa Marta, Cartagena, Rio de Sinú e Urabá: e embora o mesmo Gomara lhe assignasse a partida em 1504, não é impossivel que outros navios partissem depois a reunir-se-lhe, ou que o mesmo Gomara se enganasse na data, como lhe succede tantas outras vezes.

Em todo caso não pode ser questão da viagem do mesmo Cosa em 1507, porque nesta não foram mais que duas caravellas, a *Huelva* e a *Pinta*, e Vianello dá razão de tres *„navili che restavano“*, quasi no fim da viagem; ao passo que Gomara diz que a primeira expedição de Cosa a Urabá tivera logar com quatro vellas, voltando Cosa pela *Española*, trazendo muitos escravos e bastante ouro, circumstancias que se inferem igualmente da carta de Vianello.

Em abril de 1505 mandava-se abonar a Vespucci *ajuda de custo*, o que indica preparativo de viagem, chama-se-lhe *capitão* o que, entre homens do mar, queria diser que era chefe de algum barco, e se lhe dá carta de naturalisação; e, em maio seguinte, achava-se o mesmo Vespucci ja no porto de Palos, (donde partiam então muitos navios), e ahi ia um expresso a consultal-o, assim como a Pinzon, acerca de certos navios que se haviam mandado construir em Biscaya.

Estaria tambem Pinzon de partida e faria parte da expedição? — E' o que Vianello nos não revela.

A descripção de Vianello é sem duvida feita com alguma confusão e parece conter redundancias. A extensão total percorrida na terra firme não passaria de 600 leguas, incluindo as navegadas pelo rio, que poderia ser o *Magdalena*, ou mais provavelmente, em virtude da muita largura que se dá á sua embocadura, o de Urabá ou actual *Atrato*.

Que a viagem narrada por Vianello teve logar ao longo das costas alem de Paria se collige não só por se dar razão de algum resgate de perolas, como do cacique ou rei *con uno pecto d'oro masizo ligato al pecto con una catena d'oro etc.*, o que faz lembrar a *„armadura de oro, a manera de coselete“*, collares e outros objectos de ouro lavrado, encontrados, segundo Herrera, (IV, VII, 6°) ainda por Alfinger na peninsula de Coro, mais de vinte annos depois. O muito ouro encontrado sobre a costa poderia haver tido logar em Coquibacoa, unica paragem em que, segundo o mesmo Herrera (Descr. Cap. 8°), se achou junto á costa ouro de boa lei em quantidade.

O proprio nome *Alseshy* poderia julgar-se corresponder ao de *Arcay*, que no Ptolomeo de 1513, como se vê do fac-simile adjuncto, se dá a uma das peninsulas contiguas ao golfo de Maracaibo. Se assim fosse a ilha de que se trata poderia ser a de *Oruba*.

Gomara (cap. 68) diz porem que a ilha visitada por Cosa foi a de *Codego* ou *Carex*, depois dita de *Tierra-Bomba*, em frente a Cartagena, e que na terra firme visinha fôra Cosa encontrar-se (segundo lhe parecia) com Luiz Guerra; e que só depois é que haviam passado a saltear a dita ilha, a tomar 600 Indios e a correr a costa entrando no golfo de Urabá, onde em um areal se havia encontrado muito ouro, o primeiro que dali fora apresentado ao rei; — mas no capitulo anterior havia dado razão de que o ouro fora encontrado no rio de Sinú, e de que tambem ahi havia estado Cosa. Neste caso a ilha em questão seria mais provavelmente a *Forte* ou *de Broqueles*, e não a de *Codego* nem a de *Oruba*.

Não faltará quem na linha 47 de pag. 13 queira antes ler *terra* onde se diz *Torre*, segundo transcrevemos fielmente do original de Sanuto.

Se a carta de Vianello nos obriga a crer que Vespucci effectuou esta viagem, a frase de Corner „*che é quello che va discoprindo le Isole*“ vem em favor das conjecturas que já se podiam fazer (veja ante pag. 117 e 118) de que elle tivesse tido parte em outra nova viagem com Juan de la Cosa, igualmente a Urabá, em 1507; e da qual se achasse de regresso em fins de Novembro em que foram chamados á Côrte: onde, ao que parece, somente se apresentaram em Fevereiro de 1508, levando comsigo seis mil ducados do ouro trazido da America, e sendo logo, em março seguinte, mui generosamente agraciados tanto Cosa como Vespucci, dando-se a entender que grande serviço haviam elles prestado.

Ao apresentarem-se na Côrte, em Fevereiro de 1508, Cosa e Vespucci, foram acompanhados de Pinzon e Solis; quer porque só então regressariam estes de alguma expedição, quer porque já se tratava da que depois levaram a effeito em 1509, segundo Martyr, ou em 1508, segundo Herrera. Nesta temos por menos provavel que fosse Vespucci, ao reparar que em 12 de Junho de 1509 se achava elle em Sevilha (*Navarrete, III, 323*). —

Pelo que diz respeito á origem da latitude meridional de 40°, que o mesmo Herrera assigna á viagem que suppoz terem feito ao sul do Brazil Pinzon e Solis em 1508, cremos que somente poude esse chronista havel-a tomado de Gomara, que alias (no Cap. 88) só tratou de Solis, sem mencionar Pinzon. E quanto a nós, Gomara não poude ter tido outra fonte para dar essa latitude senão a relação que citamos (Zeytung aus Presilig Landt), que se refere a uma navegação, em que suppomos haver estado Solis, mas ao serviço de Portugal. — Se essa relação foi originariamente escripta em allemão ou se em italiano é ponto que nos reservamos discutir em melhor occasião.

Artigo do National Intelligencer de Washington de 15 Julho de 1858 acerca das primeiras tentativas do Autor em defensa de Vespucci.

Correspondence of the Newark (N. J.) Advertiser.

FLORENCE, JUNE 20, 1858.

„Another attempt is made to reinstate Americus Vespucius. Since Humboldt absolved him from the old Spanish charge of defrauding Columbus there has been a better disposition to remember his really memorable services, so prized and honored by all contemporary authorities, including his friend and guide, the pioneer navigator himself. But his claim to the highest distinction remains under protest; and a chivalrous South American, M. Varnhagen, Brazilian Minister at . . . . now comes forward to redeem it, with an elaborate dissertation on the discovery and first exploration of the Gulf of Mexico and the United States. The learned researches of Humboldt having brought to light the fact that the name was first given te the Continent by contemporary French and German writers without the knowledge of Americus . . for, with superior literary attainments, he confessedly had a more decided itch for writing than any of his companions — M. Varnhagen would infer his title to the rewards of discovery, and rummages eagerly among the scant vestiges of the time for evidence to establish it.

„The claim that he first saw the main land turns wholly on the question whether his first voyage was made in 1497 or in 1499; since it is certain that Columbus did reach it during his third voyage in 1498. The most diligent search has hitherto failed to find any other unequivocal record of a voyage in 1497 than that confained in the famous gratulatory letters written by Americus at . . . . in 1504 to the Chief Magistrate of his native city, Florence, recounting four several voyages then just completed. Mr. Irving, following Herrera and other early Spanish writers, regards the first of these, reporting the discovery of the coasts of Central and North America in 1497, so important if true, as a pure invention; while Humboldt's more extended subsequent studies serve to snow that it is probably a perverted copy ef a genuine report of his visit in the expedition of Hojeda in 1499, and that the confused dates and manifest misprints, like similar errors in other versions of his voyages, are attributable to careless or designing editors, as Americus, whose integrity is now conceded, did not himself publish any of them; and such corruptions were frequent in writings of the day.

„M. Varnhagen makes an issue with both; and insists that undisputed Italian, French, and Latin versions of the letter were extensively published within three years of its date, as proved by incidental references in authentic contemporary maps and other documents; that the minute description of countries not visited by the expedition in '99 evinces personal observation, and thus corroborates the dates; that it was unquestioned for near a century, when Herrera, historiographer of the King of Spain, . . . denounced it as an imposture; and that there is no reason to doubt that it was among the narratives of Americus in the hands of the son and first biographer of Columbus, in which he found „no deceit or injustice toward the Admiral." Having thus inferred the authenticity of the letter, it is claimed as conclusive testimony, since the integrity of the author, whom, Columbus pronounced „worthy of all confidence", was never impeached by any contemporary authority. The objection that no other proof or monument of so remarkable a voyage remains is . . . . . disposed of by the testimony of Humboldt that through a concourse of circumstances difficult to explain, many other events that by their novelty have equally thrown light on all Europe have left no sign in any of its archives".

„A rather labored effort is made to supply this absence of documentary evidence by a series of probabilities; such as that Americus was engaged at Seville in '95 and '96 with a contract to furnish four vessels for an exploring expedition. and that no trace can be found of his presence in Europe during '97; that the honors subsequently conferred upon him by both Spain and Portugal were beyond the merits of a mere subordinate member of an expedition; that Peter Martyr, the friend of Columbus, writing of the Admiral's exploration of the Bay of Honduras, concedes that it had been visited before by others, which Oviedo's History of the Indies confirms; . . . and that the various continental writings which ascribed to him the credit of discovering the continent were received at Seville, while he was yet striving there among the friends of Columbus, without a protest.

. . . . . .

„It would appear by the letter which is so insisted upon as his title to the name of the New World that he sailed from Cadiz with an expedition of four vessels on the 10th of May, 1497, and reached what is now called the Bay of Honduras at the end of thirty seven days; that, pursuing the coast, they explored the great Gulf, frequently stopping to examine the country and parley with the natives, who are graphically described; and that, ... they sailed round the Cape (Florida) . . . Here, in the spring of '98, being well entertained by the Indians, of whom unmistakable descriptions are given, they remained over a month for repairs and the putting together the materials of a small vessel; and, in return for favors received, co-operated with their native friends in subduing a belligerent tribe on a neighboring island called Ite, . . . and succeeded in taking many prisoners as hostages. At the close of this seven days' war the expedition returned to Cadiz, in October, having been absent about seventeen months.

Such is the claim; whether precisely just in the manner and form stated is nevertheless a question of secondary interest, since it must be conceded that the greater glory of discovery is due to the master man who first opened the way. Then the Northern coast was certainly discovered by another bold Italian navigator, (Sebastian Cabotto, or Cabot, as the English wrote the name), under the British flag, only seven days after the alleged landing of Americus at Honduras. It is, by the way, rather remarkable that no Italian Power ever had the slightest possession on the continent, though, its first four discoverers (including Verrazzano, a Florentine) were all Italians: a significant historic illustration of the course of empire. The family of Americus, ... is still represented in this city by the worthy descendants of an uncle. The present head of the family, a gallant young antiquary of noble presence, is in honorable employment under the Government. One of the sisters is, I believe, somewhere in the United States. The original family residence is here carefully preserved, and an authentic bust of the navigator adorns the public museum. A fine portrait by a distinguished cotemporary master was confided to Mr. C. Edwards Lester some years ago as a present to the Government of the United States."

POST FACE

AUX TROIS LIVRAISONS SUR AMERIGO VESPUCCI.

Nous avions terminé déjà l'impression de nos *Nouvelles Recherches* sur Vespucci, lorsque nous reconnûmes que les trois livraisons composant l'ouvrage entier, dans lequel nous avions progressivement développé plusieurs vérités historiques, ne pouvaient que gagner par l'addition d'une sorte d'épilogue, résumant les principales questions que nous avions essayé d'éclaircir, et contenant des renvois aux pages respectives de ces trois livraisons *). Cet épilogue peut se réduire aux propositions suivantes.

1ère. Parmi les lettres attribuées à Amerigo Vespucci où il est question de ses voyages, on ne doit considérer comme réellement authentiques que les deux lettres publiées de son vivant, à savoir la première (dont l'original n'existe plus) écrite en 1503, peut-être même en 1502, et adressée par lui à son ancien protecteur Laurent de Pierfrancesco de Medici qui se trouvait alors à Paris, et laquelle lettre fut traduite en latin par le Véronais Fra Giovanni Giocondo (voy. IIe Livr. page 25 note) qui habitait également Paris, où il était employé comme architecte à la construction du Pont Neuf et du Petit Pont. Cette traduction latine fut répandue en un grand nombre d'éditions dans toute l'Europe centrale telle que nous l'avons reproduite (I. pp. 13 à 26). La seconde lettre authentique écrite le 4 Septembre 1504, en italien-barbare, et adressée au gonfalonier de Florence Pierre Soderini, ancien compagnon d'études de Vespucci, publiée probablement à Florence même, l'année suivante, fut bientôt traduite en français, et c'est sur la version française que le chanoine Jean Basin composa sa traduction latine qui fut publiée pour la première fois à Saint Dié au mois d'Avril 1507. Cette traduction latine fit à son tour naître une traduction allemande que Grüniger imprima à Strasbourg en 1509. Or, ces versions latine et allemande contiennent des erreurs graves, et doivent être rejetées (II. pp. 1, 2 et 37—39), nonobstant le respect que la tradition a jusqu'ici professé pour leur texte, au détriment de la verité historique et au grand préjudice de la réputation du navigateur florentin. La verité ne pourra être rétablie qu'à l'aide du texte original**), réimprimé, avec quelques fautes assez regrettables***), par Bandini et Canovai, et reproduit par nous aussi fidèlement que possible, page pour page, et ligne pour ligne. (I. pp. 33—64.)

2e. Le texte d'une lettre manuscrite attribuée à Vespucci, imprimé pour la première fois par Bandini en 1745 — (nous le reproduisons I. pp. 69—77) et qui fut également publié en langue allemande en 1748, avec la traduction complète de l'ouvrage de Bandini †), a été, à l'occasion d'un voyage que nous avons entrepris tout exprès à Florence, reconnu par nous comme étant positivement entâché d'indices qui démontrent la fausseté de cette pièce. Par conséquent, ce document ne mérite à aucun titre le crédit que lui ont attribué quelques auteurs, entre autres le savant Alex. de Humboldt, bien que déjà en 1802, Camus (pages 131 et 132) eût manifesté des doutes sur son authenticité (I. p. 67—68).

3e. On ne peut non plus accepter comme authentiques deux autres lettres publiées pour la première fois, l'une en 1789 par Bartolozzi, et l'autre en 1827 par Baldelli, et empruntées aux mêmes sources que la lettre précitée. Nous reproduisons également ces deux pièces (I. pp. 78—86) qui, il est vrai, n'offrent, quant à leur texte, les absurdités grossières de la lettre de Bandini. Heureusement ces deux lettres ne viennent servir à la constatation d'aucun fait qui ne nous soit transmis par une source plus digne de foi (I. p. 67—68, 108 note et 112).

*) Livraison I.: *Amerigo Vespucci, son caractère, ses écrits* etc. Lima 1865.
Livraison II.: *Le premier voyage de Amerigo Vespucci définitivement expliqué*, etc. Vienne, 1869.
Livraison III.: *Nouvelles Recherches* etc. Vienne, 1869.

**) Ce texte, mais seulement la partie relative au 3e et au 4e voyage avait été publié antérieurement, et sans les barbarismes signalés plus haut, dans le Ier volume de Ramusio. Il a été imprimé en français dans le Ier volume de la collection de Jean Temporal, Lyon 1556.

***) Dans le texte de Bandini, les erreurs sont dans les chiffres qu'il n'a pas bien lu dans l'ancienne édition, prenant toujours p. ex. le 5 pour le 8; ce qui fait aller Vespucci dans des latitudes ou ce navigateur n'a pas été. Canovai s'est permis des changements dans le texte, avec l'intention pieuse de *l'améliorer*.

†) „Americus Vespucci Leben" ꝛc. Hamburg bei G. C. Grund, und Leipzig bei Ad. H. Holle, 1748; 8°, X. — 308 p.; p. 230—257.

*

4e. Le premier voyage de Vespucci que W. Irving (éd. de 1849 tom. 3. p. 330) a déclaré être une pure invention (*a fabrication*), que Alex. de Humboldt (*Examen Critique*, IV. 292) a qualifié de *problématique*, et qu'un grand nombre de critiques ont simplement nié ou dont ils ont admis l'existence à la condition que ce voyage aurait eu lieu quelques années plus tard et vers les côtes du Venezuela, fut effectué ainsi que Vespucci l'affirme, en 1497 et 1498. Et d'après les conclusions tirées de notre analyse (II. pp. 2—35) l'expédition visita les côtes d'Honduras, du Yucatan, le golfe Méxicain et la Floride jusqu'au port situé au Cap Cañaveral, vers 28½° de latitude nord, ainsi que les îles Bermudes non dépeuplées encore à cette époque.

5e. La présence au Yucatan, antérieurement à l'année 1499, de quelque navire, est confirmée par un passage de Gomara, qui affirme (chap. 52) qu'en l'année 1519 un espagnol du nom de Gonzalo Guerrero y résidait *depuis plus de vingt ans* (III. p. 2).

6e. Dans ce premier voyage, Vespucci a eu pour compagnons, ou plutôt pour chefs, Vincent Yañez Pinzon et Jean Dias de Solis (II. pp. 32—35).

7e. Amerigo Vespucci fit un second voyage à partir du mois de mai 1499 jusqu'en Septembre de l'année suivante, non pas avec Pinzon, ni avec Lepe, comme l'ont admis Humboldt et d'autres auteurs, mais bien avec Alonzo de Hojeda. Dans ce voyage, il relâcha d'abord au Brésil à l'ouest de la province actuelle de Rio Grande do Norte; de là il continua au Nord-Est et prit langue dans les ports de Cayenne, Guarapiche, Curiana ou golfe des perles; en se dirigeant ensuite vers les îles Marguerite et Curazáo, jusqu'au delà de l'embouchure du lac de Maracaïbo (I. pp. 103—107. 8 et 19).

8e. Son troisième voyage eut lieu en 1501 et 1502, sans doute sous les ordres de D. Nuno Manuel (III. p. 9—10.), vers les caps S. Roc et S. Augustin, Bahia, Rio-Janeiro, l'entrée de La Plata et la Georgie Australe (I. p. 107—113, et III. p. 8).

9e. Dans ce voyage, Vespucci acquit la conviction que toutes les terres qu'il venait de visiter appartenaient à un continent autre que celui d'Europe, de l'Afrique ou de l'Asie (I. p. 113): d'où il résulte que l'opinion émise par Humboldt (fondée sur un passage d'une des lettres apocryphes) que Vespucci était mort persuadé qu'il n'avait visité que des côtes orientales de l'Asie, ne saurait être acceptée comme fondée.

10e. Vespucci entreprit son quatrième voyage en 1503 sous les ordres de Gonçalo Coelho, chef d'une escadrille de six vaisseaux qui devait se rendre à Malaca, en prenant par le Sud du Nouveau Continent, où, à ce qui parait, l'on avait cru rencontrer un passage, en suivant vers l'ouest l'ouverture pratiquée par les eaux de la Plata. Deux des vaisseaux de cette expédition furent perdus à l'île de Fernando Noronha; et Vespucci, accompagné par un autre navire, gagna le cap Frio, d'où ils revinrent à Lisbonne, après avoir laissé au cap Frio une petite factorerie. En même temps Coelho, se détachant de l'expédition avec deux bâtiments, suivit vers le Sud, séjourna longtemps à Rio Janeiro (*Gonç. Coelho Detentio* des anciennes cartes), et fit en 1506 (probablement par les pilotes Joao de Lisboa et Vasco Gallego de Carvalho *) longer la côte jusqu'au 40e degré de latitude Sud, c'est à dire jusqu'à la baie de San Mathias considérée au temps de Gabriel Soares comme etant le dernier parage des possessions du Portugal, au nom duquel pays un *padrão* y avait été posé, Vespucci rentra à Lisbonne au mois de juin 1504, et un des deux navires de Coelho y arriva seulement vers le mois d'Octobre 1506. (I, p. 113—115, et III, p. 49 et 50.)

11e. Un passage inédit de Vianello, agent Vénétien à Burgos, écrit le 23 Decembre, de l'an 1505 sans doute, comparé avec un autre passage de Gomara (III. p. 12—15, 36 et 51, 52), nous autorise à croire que Vespucci entreprit un cinquième voyage durant un peu plus de six mois de cette même année 1505, et qu'il visita cette fois la région comprise entre le parage où il s'était arrêté à son second voyage, jusqu'au delà du Darien et Atrato.

12e. Deux autres passages inédits jusqu'à présent, et contenus dans deux lettres de Francesco Corner, successeur de Vianello (III. p. 14), puis ce fait, à savoir, que rien ne constate la présence de Vespucci en Europe depuis le mois de mai jusqu'au mois de Novembre de l'année 1507, peuvent même faire admettre l'hypothèse d'un 6e voyage que Vespucci a pu entreprendre avec Cosa pendant cette période de sept mois (I p. 117 et 118) du côté du Darien, et peut-être vers le Nord, en longeant la partie de la côte orientale de l'Amérique Centrale qu'il n'avait pas vue encore, et qu'il aura tenu à visiter pour s'assurer par lui même qu'il n'existait de ce côté aucun passage vers l'Ouest.

Nous ajouterons ici qu'il ne faut nullement s'étonner de ce que aucun document ne nous ait laissé de traces des faits et gestes de Vespucci pendant ces

*) Voyez la note de la p. 87 au *Diario* de P. Lopes de Souza, publié en 1839.

deux voyages, puisque la même absence presque absolue de renseignements écrits est constatée relativement à des voyages effectués précisément vers cette époque par Cosa, Pinzon et Solis. Ainsi, il ne faut pas s'etonner qu'ils ne fussent pas connus du Cosmographe Santa Cruz.

13e. En ce que touche Pinzon et Solis nous croyons avoir pressenti l'origine de l'idée émise par le chroniqueur Herrera et d'après laquelle ces deux navigateurs auraient entrepris ensemble en 1508 un voyage au fleuve La Plata.

Il a sans doute trouvé leurs noms réunis dans certaines instructions écrites en vue d'un voyage qu'ils devaient faire vers cette époque; et comme Gomara parle d'une expédition dans laquelle Solis avait atteint (probablement avec João de Lisboa et Vasco Gallego de Carvalho, et en 1506) jusqu'à la latitude de 40° Sud, Herrera lui aura associé Pinzon (III, 52).

14e. Nous pensons de même que ces deux chefs ne se sont point rendus ensemble avant 1515 du côté du fleuve La Plata. Mais nous n'hésitons pas à admettre avec P. Martyr qu'en 1509 ils visitèrent Veragua, et que, de là, s'en revinrent par Uraba, Coquibacoa, Cumaná et les Bouches du Drago en poussant jusqu'à un cap situé par 7° Sud (III. p. 16); et aujourdhui nous croyons même possible (III. p. 52) qu'ils se soient également trouvés ensemble lors d'une autre expédition entreprise en 1507, et que, tout au moins, Pinzon ait accompagné celle (III. p. 51) dans laquelle a pu se trouver Vespucci en 1505.

15e. Quant à l'adoption si rapide et si universelle de la proposition qui tendait à donner au Nouveau Continent le nom d'Amérique nous avons énuméré (III, p. 19—24) plus de soixante éditions de différens ouvrages publiés de 1507 à 1570 la plupart en latin, presque tous autorisés pour l'instruction dans les Gymnases, et dont les auteurs avaient accepté et recommandé cette désignation. Cette proposition n'a donc, dès lors, dû son succès si prompt qu'à l'imprimerie au 16e siècle qui a propagé l'idée de Waldzeemüller, soutenue depuis par Schöner, Vadianus *), Bienewitz, Pedro Margalho, Glaréan, Gemma Frisius, Honter, Mauro, Sebast. Munster, Gryneus, Focard et Thevet.

16°. Les résultats dûs aux efforts de la presse ont été logiques. Si, comme on le prétend, l'adoption et la transmission du nom *d'Amérique* sont une injustice, il faut en attribuer l'origine à l'opinion publique, juge suprême dans ces questions de baptême que l'on ne fait que par elle et pour elle. Les lettres de Vespucci, lues et appreciées avant celles de Colomb, ont contribué à ce que le nom du Florentin s'imposât mieux à l'esprit humain que celui du Grand Genois (III. pp. 19—24).

*) Après la publication de notre travail, nous avons réussi à voir encore les suivantes éditions, où il est question du nom *America*.

1°. *L'Epitome terrae partium* etc. de Vadianus, livre in 8°, publié à Tiguri en 1534; où à la page 551, s'occupant des iles de l'océan on lit: „*insularum America cognominata obtenditur*", et on fait mention de *Spagnolia*, *Isabella* et *Parias*. Ce fut dans cette plaquette où parurent pour la première fois le §. 1er des lignes du même Apianus que nous copions à la page 51.

2°. Deux éditions de 1522 (l'une s. l., et l'autre de Ratisbonne, par Paul Rhol) d'une petite plaquette de 8 feuillets par Apianus (Bienewitz) ayant pour titre = *Declaratio et Usus typi Cosmographici*, et destinée à acompagner le mappemonde ou planisphère du même Apianus (*terrestris superficiei simulacrum*). Le frontispice contient la vignette d'un planisphère, où l'on voit representé le nouveau continent comme une île en triangle, sur laquelle on lit = A M =

3°. L'édition de la cosmographie de Munster en allemand de Basle, 1567, fol.

4°. Celle du *Novis Orbis* de Grynaeus, en allemand, de Strasbourg, en 1534.

5°. La trad. italienne de *l'Arte de Navegar* de P. Medina, de Venise en 1544, qui, à la feuille 33, contient une espèce de carte de l'Amérique.

6°. L'ouvrage *De Sphaera* par Cornelius Valerius, imp. à Anvers en 1561, in 8°. Après la description des trois parties de l'ancien continent, on y lit:

„Quinetiam quartam orbis terrarum partem invenit, quam ab Americi Vesputii inventoris „nomine dixerunt *Americam* quae tota fere Oceano circumdata ab occiduo."

7°. L'ouvrage de J. Honter fut d'abord publié sous le titre: *Joannis Honter Coronensis Rudimentorum Cosmographiae, libri duo* etc. Nous possédons l'édition de Basle datée du mois d'Août 1534, *aedibus Henrici Petri*, jointe au traité de *totius orbis situ* de Dyonise Apher par Ant. Becharia de Verone. Sur le globe gravé au frontispice et à la page 76 on ne lit que les noms des trois anciennes parties de la terre, mais à la page 95 (erronnément paginée 91) on désigne comme îles „*in occiduo*" les *Dorcades*, Hesperides, Fortunatae, *America*, *Parias*, *Isabella*, *Spagnolla* et Gades.

F. A. de Varnhagen.

Vienne, Janvier 1870.

NOUVELLES CORRECTIONS ET ADDITIONS

(voyez I. p. 8 et 119; II. p. 50; III. p. 2.)

A LA 1re LIVRAISON.

Page	ligne	au lieu de	lisez
27	30 (1re colonne)	quatorze	plus de douze
67	45 (2e „)	1506	1505
112	33	en avoir	parait avoir

A LA 2e LIVRAISON.

2	la note ** doit être placée la 1re et la note * la seconde		
7	10	histoiriens	historiens
7	21	doit	ne doit plutôt
8	21	villages	villages caraïbes
11	25	Güira	*Guira*
28	avant dernière	le	la
29	33	Cuba *	Cuba **
30		Il faut supprimer la note, e fait ne pouvant être confirmé.	
43	46	Cajucas	Cajinas
47	19	un	une
47	28	Honduras et du	Honduras, vers le
50	19	oncle	neveu

A LA 3e LIVRAISON.

7	2 de la note **	Gateani	Galeani
8	32 et 34	de da	do do
10	46	Bresillig	Presilig
11	4	opinao	opiniao
11	Il faut remplacer la 24e ligne par celles-ci: „Prata, mas hoje cremos que se far antes referencia á bahia de San Mathias; embora o mesmo rio pareça ter a seu favor a nova“		
14	5	artigliaric	artigliarie
16	16	laso po	las dos
17	16	em 1505 ou	provavelmente em
20	1 et 2	junto o ao texto da	juntas ao texto do
20	16	(Pedro?)	(Pedro)
20	24	Guillany	Ghillany
21	3	nome	o nome
21	28	1551	1558
21	32	raçao	razao
21	avant dernière	1551—1553,	1551, 1553,
21	39 ajoutez l'édition de Fribourg de 1536		
23	37	varios	varias
26	7	posibile Il	possibile il
26	15	fin del 1507	. . . . .
26	35	Americo	Amerigo
32	17	Despuche	Vespuche
34	note*	Side...anterior....antigos	Sido...anterior....antigos
38	16	Amérigo	Amerigo
40	17	mincion	mencion
43	23	Vomini	Uomini
48	1	secundo	segundo
49	15	(de 1506?)	de 1506.